

1<sup>er</sup> NUMERO DE FEVRIER 1942 4 F N° 3

Belgique 250 Fr. / Bohême-Moravie 250 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 6 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 450 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 4 Fr. / Grèce 12 drachmes / Hongrie 40 fillér / Italie 3 lire / Norvège 50 øre / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 15 lei / Serbie 5 dinars / Suède 54 kr. / Slovénie 45 centimes / Slovaquie 2,50 zári. / Turquie 12 kurus

Luxembourg. Slovénie méridionale. Marché de l'Est 25 pt.

# Signal



*Le casque  
d'hiver*

Cliché  
du correspondant de guerre  
PK. Hans Hubmann

# Considérations sur la pêche à la ligne

Si les poissons n'avaient pas d'estomac, les pêcheurs n'auraient guère de chance. Mais comme ils veulent avaler plus que la nature ne leur offre, l'appât cache souvent l'hameçon indigérable. Quand on spéculé sur la voracité des êtres vivants, on a presque toujours chance de réussir.

Il y a cinq mois, un bateau avec quelques pêcheurs à bord croisait quelque part dans l'Atlantique. Pêchaient-ils ? Nous l'ignorons. Ce qui est sûr, c'est qu'ils voulaient attraper quelqu'un pour le dévorer. Du côté de l'Europe, ils lançaient diverses denrées alimentaires ; du côté de l'Asie, l'appât consistait en essence et ferraille. Pour l'Angleterre, ils avaient attaché quelques avions de bombardement au bout de leur ligne et ils faisaient signe à l'Amérique du Sud avec leurs portefeuilles bien garnis. Afin que le monde sût ce qu'ils faisaient, ils publiaient des bulletins. Le dernier parlait de brouillards épais et du temps défavorable à la pêche. Cependant le capitaine du bateau — il s'appelait Roosevelt et le bateau « Potomac » — était plein d'espoir, malgré le temps couvert.

Les poissons, eux, se comportaient diversement. Les uns, moins avisés, se laissaient attirer hors de leur élément et entonnaient même avec les pêcheurs quelque choral, par exemple celui des Soldats chrétiens ; les autres restaient muets, comme il sied à des poissons. Mais tout cela, c'était il y a cinq mois.

LES jours de fête se distinguent des autres jours par une table mieux garnie. Parmi les réjouissances gastronomiques de la fête de Noël, son symbole, pourrait-on presque dire, figurent l'oie, le dindon et la carpe, suivant la coutume des pays. A la fin de novembre, le ministre anglais de l'Alimentation fit savoir aux ménagères qu'on leur distribuerait d'abondantes rations supplémentaires. Il s'était mis à répandre parmi le peuple l'appât auquel il s'était pris si souvent. Pourtant, au milieu de décembre, il se ravisa. Il avait senti l'hameçon sous l'appât et devint très parcimonieux avec ses cadeaux de Noël.

Entre temps, les poissons qui étaient muets n'avaient pas encore appris à parler, mais bien à se conduire comme brochets dans l'étang aux carpes. Le bavard est tenté de prendre pour un sot celui qui se tait. Bien qu'il n'eût rien dit, le Japon n'était pas si bête que de prendre l'appât pour une nourriture substantielle. La guerre en Extrême-Orient, c'est l'Angleterre qui se trouve réduite à la portion congrue, l'Amérique du Sud qui commence à organiser le contrôle des prix, les pays neutres qui vont à la recherche de nouvelles ressources. En partant pour la pêche, le président des Etats-Unis avait esquisqué pour le monde un tableau extrêmement frappant. Ce sport qu'il préfère n'est au fond qu'un jeu à motifs économiques, l'instinct qui pousse à chercher la nourriture et à posséder. Après l'appât économique vient la lutte ; de l'embargo et du blocus est sortie la guerre acharnée. Si étendus qu'ils puissent être, les théâtres de guerre où les armes s'affrontent sont toujours restreints, mais la guerre économique s'étend sur le monde entier. Idéologies, régimes, distances, traités de commerce ne sauraient la bannir.

Loin, en Asie, le combat est déchaîné. Suisses et Portugais devront se serrer davantage la ceinture. Le jambon manquera aux Anglais, le planteur de café du Guatemala n'aura plus de débouchés, l'Américain apprendra à aller à pied et l'éleveur de moutons en Afrique du Sud déclimera ses troupeaux.

LE commerce franco-allemand n'a pas trop souffert pendant la guerre de 1870. Ces temps sont loins. La guerre actuelle pénètre jusque dans la cuisine, dans l'armoire des petites gens, jusque dans leur salle de bain, dans la boîte à cigares, et oblige à se tirer d'affaire comme on peut.

Les uns bêchent leur pelouse pour y planter des patates et des choux. D'autres élèvent des lapins, transforment le garage en poulailler et s'extasient bruyamment sur le moindre œuf que ne le fait la poule qui l'a pondu. Certains apprennent à nourrir une chèvre et, ce qui est beaucoup plus difficile, à la traire. Ce sont là des gens pour lesquels l'événement le plus triste se traduit en actes utiles. Si on leur en laisse le temps, ils finiront peu à peu par créer le ménage autarcique. Mais, à côté de l'agriculteur avec ses difficultés, il y a le commerçant qui a les siennes et il semble qu'il est en majorité. En temps de paix, il était penché sur ses comptes-courants ; il entasse maintenant quelques barils de choucroute, plusieurs milliers de lames de rasoir, trois bons quincaux de cire à parquets et cinquante films en couleurs, soit comme objets d'échange, soit en prévision de ce qui pourra arriver, car les temps pourraient bien devenir encore pires. Un grand nombre d'entre eux ont déjà appris à leurs dépens combien ils sont mauvais. Leurs réserves de marchandises sont épuisées et une bonne partie de leur argent s'est envolé. Ils demeurent dans des appartements qui ne sont pas trop confortables et il n'y a pas moyen d'en sortir comme on voudrait.

Ce sont, eux aussi, des poissons qui mordent invariablement à l'appât, et pourtant ils devraient savoir qu'un ver de terre dans l'eau est toujours suspect et que sa présence invite à la prudence.

LES conjonctures ont mis l'homme dans un singulier état d'incertitude. S'il travaille dans une communauté organisée, il fournit plus de besogne qu'on ne serait en droit d'attendre de lui ; livré seul à sa faim des bonnes choses, à sa soif d'alcool, il est enclin au sabotage. Il fabrique du papier avec des tiges de pomme de terre, de l'essence avec du charbon, et des étoffes pour vêtement avec du bois de hêtre. Avec de la tourbe, de vieilles palissades de jardin, le gaz des marais et des champs d'épandage, il fait marcher les automobiles ; il fabrique les pneus avec du carbide. Le dimanche même, il ne plaint pas sa peine et va ramasser des métaux, des bouteilles vides et du papier. Mais ce citoyen modèle, une fois rentré du service dans la vie privée, succombe aisément à la tentation d'acquérir sur le marché noir un kilo de beurre contre quelques cigarettes, de découvrir de l'essence provenant de source obscure afin d'augmenter sa ration de viande. En agissant ainsi, il détruit le soir l'œuvre de la journée.

Dans les petites comme dans les grandes choses se reflète la même morale. Les coups de canon dans le Pacifique peuvent enlever leur pain aux cheminots turcs, mais les supercheries des petites gens peuvent arriver à ébranler la bonne structure de la vie publique pendant la guerre. Il est donné à l'homme de reconnaître l'enchaînement des faits, le rapport entre la guerre et le renoncement, entre l'appât et l'anéantissement. S'il en était autrement, on n'aurait plus qu'à féliciter ceux qui, s'ils savent mal combattre, savent en revanche bien pêcher à la ligne.

Vox



L'Europe entière connaît

## KHASANA

L'Europe entière apprécie

## KHASANA

**KHASANA  
DULMIN  
PERI**

aussi bien que toutes les autres créations KHASANA doivent leur haute renommée uniquement à la constance de leurs vertus. Son nom garantissant déjà la qualité, KHASANA vous apporte un succès mérité.



**ARTIMA S. P. R. L.**

52, Boulevard Charlemagne  
BRUXELLES



Des aviateurs japonais avant un vol contre l'ennemi

# Le monde entier est en guerre

## LES CHANCES DES ADVERSAIRES

CEST à tort que l'on a donné le nom de Guerre mondiale à celle qui s'est déroulée entre 1914 et 1918. En réalité, ce fut une guerre européenne dans laquelle intervinrent des pays situés hors du continent. Il n'y eut alors de grandes batailles qu'en Europe et Versailles n'a bouleversé que notre continent. Reconnaissions, du reste, que les traités de paix de 1919 qui ont révolutionné l'Europe contenaient le germe d'une guerre future plus violente encore. Sur le moment, Versailles n'a pas eu, en tout cas, de portée mondiale. Par contre, la guerre

actuelle, quelle que puisse en être l'issue, transformera de fond en comble l'aspect politique du globe tout entier. Il ne faut pas être bien perspicace pour le comprendre immédiatement. Nous assistons effectivement à la première guerre mondiale dans l'histoire de l'humanité. Sur tous les points de la terre s'ouvrent des champs de bataille : l'infanterie attaque, des avions se précipitent du haut du firmament, les canons tonnent, des navires sont coulés et des chars de combat s'élancent à toute vitesse. La guerre est déchainée dans les rizières de la

Chine, la jungle de Malaisie, les plantations de caoutchouc des Philippines, l'archipel de l'océan Indien, en Afrique, dans l'Arctique, en Carélie, devant Léningrad, en Crimée, sur les côtes de la Manche, au-dessus de l'Angleterre et sur les sept mers du monde. Si ignorants qu'ils soient, tous les combattants sentent qu'ils sont liés entre eux par les lois mystérieuses de la stratégie. Quel que soit le point du globe où il se trouve, l'individu dépend de l'existence d'un autre individu qui vit quelque part sur la terre et tous ensemble règlent le sort futur de notre

planète. En vérité, le déploiement de forces est inouï.

### Localisation ou extension de la guerre

Le spectacle serait seulement grandiose si l'on pouvait le contempler à distance suffisante ou avec le recul des ans. Mais ce que l'humanité éprouve avant tout, c'est qu'elle se trouve plongée dans une mer de sang. Les peuples se demandent donc avec raison pourquoi la guerre a pris de telles dimensions et quel en est le coupable. Cette question de culpabilité



Singapour—Samoa via Melbourne 12.500 kilomètres

n'a pas seulement son importance au point de vue moral; elle révèle le mieux les intérêts des grandes puissances

Un fait indéniable, parce qu'il répond aux lois élémentaires de la logique, c'est que celui qui avait intérêt à étendre la guerre est vraisemblablement aussi celui qui l'a étendue. Réci-proquement, celui qui a voulu restreindre le conflit ne peut manifestement être rendu responsable de cette première guerre mondiale. Quand on réfléchit aux causes de la conflagration mondiale en partant de cette donnée, on constate ceci: 1<sup>o</sup> L'Allemagne voulait résoudre localement les problèmes à l'est de l'Europe; par ses traités de garantie et par ses alliances, l'Angleterre a fait de ces problèmes un «casus belli» pour toute l'Europe; 2<sup>o</sup> Longtemps avant le début de la guerre, l'Angleterre a

essayé de faire entrer l'Union soviétique dans le conflit comme puissance belligérante; l'Allemagne, au contraire, a cherché à la neutraliser; 3<sup>o</sup> Dès le début, l'Angleterre a fait entrer en lutte tous ses alliés, alors que l'Allemagne et l'Italie ont renoncé à mener la guerre de front tant qu'il a semblé possible d'arriver à un accord pacifique sans avoir à déclencher la guerre en Méditerranée; 4<sup>o</sup> Le bolchevisme voulait la guerre mondiale, parce qu'il espérait que ses convulsions sortiraient la révolution mondiale; 5<sup>o</sup> L'Allemagne voulait tenir les Etats-Unis à l'écart de la guerre et ce fut le but essentiel du Pacte tripartite, mais les Etats-Unis s'immiscèrent dans la guerre par la loi de location et de prêt (aide à l'Angleterre et aux Soviets), et intervinrent effectivement en tirant sur les navires de l'Axe et en provoquant le

Points d'appui sur points d'appui furent occupés: l'économie japonaise, coupée de ses ressources de matières premières, fut étouffée. En dernier lieu Roosevelt apparut sur le territoire soviétique, derrière les îles japonaises. Un regard sur notre mappemonde politique démontre les dangers menaçant l'empire du Japon. On y voit également les distances énormes à travers lesquelles Washington doit combattre et la fragilité de la position britanno-australienne en Indonésie, la grande chance du Japon

#### Ecraser le Japon

Etats-Unis d'intervenir en Europe de la façon la plus intense engendra la nécessité de mater le Japon, du moins jusqu'en 1946, époque à laquelle on comptait avoir achevé le programme de la flotte des deux océans. Ce fut la grande erreur dans les calculs de M. Roosevelt. Il espérait que les sanctions économiques avaient intimidé le Japon et qu'il se laisserait étranger sans opposer de résistance. Peu avant le début de la guerre, Roosevelt exigea l'évacuation de la Chine et de l'Indochine, l'annulation du Pacte tripartite et une déclaration par laquelle le gouvernement japonais se désolidarisait d'avec

Nankin; en un mot, le Japon devait se livrer à sa merci. Mais, au lieu de signer son arrêt de mort, celui-ci brisa l'eau qui se referma. Ce qui devait n'être qu'une guerre de nerfs (on ne saurait expliquer autrement l'insouciance des forces américaines au moment où un message comminatoire était adressé au Tenno) a dégénéré en conflit mortel. La guerre de l'hémisphère devint une guerre mondiale. Si elle a éclaté à l'improviste, elle devait forcément venir un jour où l'autre avec la politique suivie par M. Roosevelt. En intervenant à la fois en Europe et en Asie, l'Amérique a uni dans un même conflit ces théâtres de guerre éloignés. L'Allemagne n'a pas cherché cette guerre générale, ses intérêts n'étaient pas si vastes et sa puissance n'était pas assez grande pour l'amener.

#### Le Japon est-il une charge?

Les Etats-Unis ne sont-ils pas plus forts que le Japon? N'ont-ils pas ou plutôt n'avaient-ils pas plus de vaisseaux que les Japonais? Ne produisent-ils pas 90 millions de tonnes d'acier par an, alors que le Japon n'en produit pas la dixième partie? Les Etats-Unis ne sont-ils pas le pays industriel le plus puissant du monde? Le pétrole, le fer et le coton ne font-ils pas défaut au Japon? L'entrée en guerre des Etats-Unis ne constitue-t-elle pas un facteur beaucoup plus important pour les Anglais et les Bolchevistes que l'entrée en guerre du Japon pour les Allemands?

Vue ainsi, la question est mal posée et même à de fausses conclusions. Certes, les Etats-Unis sont supérieurs au Japon au point de vue industriel, mais

c'est encore à voir s'ils le sont également au point de vue militaire. L'important, c'est que les Etats-Unis étaient déjà passés de l'autre côté. Ils fournissaient du matériel de guerre aux ennemis de l'Allemagne autant qu'ils le pouvaient, ils soutenaient déjà l'effort militaire de l'Angleterre avec leurs patrouilles sur mer et l'ordre de tirer. Bref, ils donnaient l'aide militaire et économique dont ils étaient capables. Même si les Etats-Unis avaient été en guerre déclarée et ouverte avec l'Allemagne, ils n'auraient pu faire un effort plus grand. Dans ce cas, ils auraient même dû diminuer leur effort; car, jusque-là, ils jouissaient à la fois des droits des belligérants et de ceux des puissances non-belligérantes. Le Japon, en revanche, figurait surtout comme ami politique de l'Axe; s'il paralyssait certaines forces, il n'apportait aucune aide économique et ne pouvait, en tout cas, empêcher les armes américaines d'affluer vers l'occident. L'Angleterre et l'Union soviétique n'ont rien gagné par l'entrée en guerre de l'Amérique; elle ne leur apporte pas plus qu'ils ne recevaient déjà. Pour ces puissances, la déclaration de guerre des Etats-Unis n'a donc fait que sanctionner l'état de choses existant. Par contre, depuis le 7 décembre, tout le poids des forces militaires, ainsi que des forces économiques très appréciables du Japon, se trouvent jetés dans la balance au profit de l'Axe. L'alliance entre Etats-Unis, Angleterre et Union soviétique, depuis longtemps réalisée, ne voit pas augmenter son potentiel de guerre, mais elle se trouve maintenant en présence d'un nouveau front formé par un grand peuple valeureux et extrêmement travailleur.

L'Amérique devra donc restreindre d'une façon notable les fournitures qu'elle accordait à ses anciens alliés, paix qu'il lui faut évidemment songer d'abord à elle. Il semble, du reste, que le Japon arrivera à trouver du pétrole et du fer dans le sud-est de l'Asie plus vite que ne le pensaient ses ennemis. Le président Roosevelt s'imagine avoir maintenant les coudées plus franches pour donner la plus vive impulsion à la production de guerre, mais la guerre crée des obstacles qu'il ne faut pas sous-estimer. On a besoin de soldats et leur nombre diminue d'autant la main-d'œuvre; plus de bateaux sont coulés et surtout on ne tardera pas à sentir le manque des matières premières qui venaient d'Asie.

#### Révolution sur mer

Anglais et Américains étaient jusqu'à présent de beaucoup supérieurs aux puissances de l'Axe dans un seul secteur militaire. A 30 vaisseaux de ligne anglais ou américains, l'Allemagne et l'Italie ne pouvaient en opposer que 9. Ce rapport de 3 à 1 signifiait la suprématie maritime sur la plupart des mers, du moins pour la navigation en surface. Elle empêchait les puissances de l'Axe de risquer une bataille navale avec chance de succès. En effet, un vaisseau de ligne de l'Axe aurait dû avoir coulé au moins quatre vaisseaux de ligne ennemis avant de sombrer lui-même. Par suite de l'entrée en guerre du Japon, le rapport tomba d'abord, suivant les données anglaises, de 30 à 21; puis, après les coups massifs portés les premiers jours de la guerre aux flottes de l'adversaire, de 25 à 21, soit 2,5 à 2,1, au lieu de 3 à 1. La parité se trouve donc presque atteinte, fait qui ne s'était jamais produit dans la guerre précédente entre l'Allemagne et l'Angleterre. Et pourtant l'Allemagne livra alors la bataille dans le Skagerrak (le rapport des principales unités navales engagées fut, dans cette bataille, de 37 navires anglais contre 21 navires allemands). Depuis les victoires remportées devant Hawaï et devant la presqu'île de Malaisie, les trois puissances de l'Axe ont une véritable chance de gagner une bataille navale.

La situation sur mer a donc beaucoup changé. L'effet des victoires japonaises se fait surtout sentir pour le moment dans les parages de la mer de Chine. Depuis les premiers jours de la guerre, les Japonais y ont la suprématie maritime. Ils ont pu et peuvent encore opérer tous les débarquements qu'ils veulent sur les côtes de la Malaisie, sur les Philippines et dans les Indes néerlandaises, et assurer le ravitaillement de leurs troupes. Les énormes succès japonais du début ont mis Anglais et Américains dans une situation défensive difficile dans ces régions. Ils ne pourraient éviter la perte de leurs possessions que par la victoire remportée dans une bataille navale. Mais cette bataille, il faudrait la livrer loin des bases de la métropole, dans une région exposée aux attaques des sous-marins japonais, dans des mers encadrées par des points d'appui japonais. Cette bataille, qui aura peut-être été livrée déjà quand ces lignes paraîtront, aurait, en tout cas, un effet décisif. Du reste, les événements qui se déroulent dans les mers d'Extrême-Orient et dans le Pacifique ont leurs répercussions immédiates au loin.

#### Mers communicantes

Les mers communiquent plus facilement entre elles que les continents, et les théâtres de guerre navale se commandent plus rapidement les uns les autres. Lorsque cinq navires de guerre disparaissent quelque part, il faut en faire venir cinq autres, à moins de renoncer à dire son mot sur mer. Tout nouveau vaisseau de ligne, anglais ou américain (avec son escorte de porte-avions, de croiseurs, de contre-torpilleurs, de bâtiments d'accompagnement), que l'on devra envoyer contre les Japonais, devra être retiré de la Méditerranée ou de l'Atlantique. Combler une lacune sur un point, c'est en ouvrir une sur un autre point. Les conditions de combat se modifieront soit en Méditerranée, et par suite en Afrique, soit dans l'Atlantique où l'attaque allemande deviendra plus dangereuse qu'elle n'est déjà, puisque l'Allemagne, avec la plus puissante flotte de sous-marins du monde, y exerce déjà la suprématie maritime.

Notons en passant qu'avec la nouvelle situation, l'accès de Vladivostok n'est plus une simple promenade. Tchoung-King va se trouver aussi en présence de graves difficultés de transport. La route de Birmanie était sa seule communication avec l'extérieur; elle vient d'être interrompue. La Thaïlande, et Tchoung-King est réduit à ses propres forces, c'est-à-dire à un potentiel de guerre minime. Sa résistance, en effet, ne pouvait se prolonger que grâce à l'appoint du matériel que lui fournissait l'étranger. Il est également évident que le problème du tonnage commercial se présente sous un tout nouvel aspect. La flotte américaine aura grand besoin de navires de guerre auxiliaires (bateaux pour le transport de ses troupes, bateaux-hôpitaux, croiseurs auxiliaires, bateaux de ravitaillement, vedettes pour la protection des côtes) et il faudra les retirer de la navigation commerciale et de la flotte qui assurait les transports prévus par la loi de location et de prêt. Ces besoins seront plus grands qu'on ne l'a cru d'abord, parce que les premières pertes, qui furent graves, vont obliger à combler tant bien que mal les lacunes avec des bateaux de commerce.

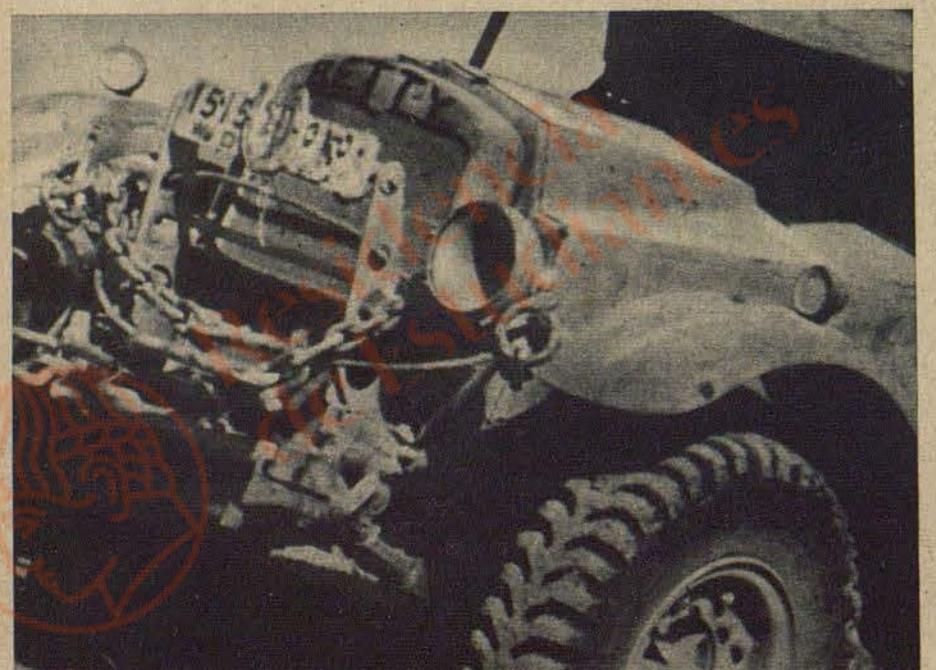


LA D. C. A. MORTELLE. Une D. C. A., se charge de la défense terrestre. Les grenades de 2 centimètres ont préparé un chaleureux accueil aux tanks anglais

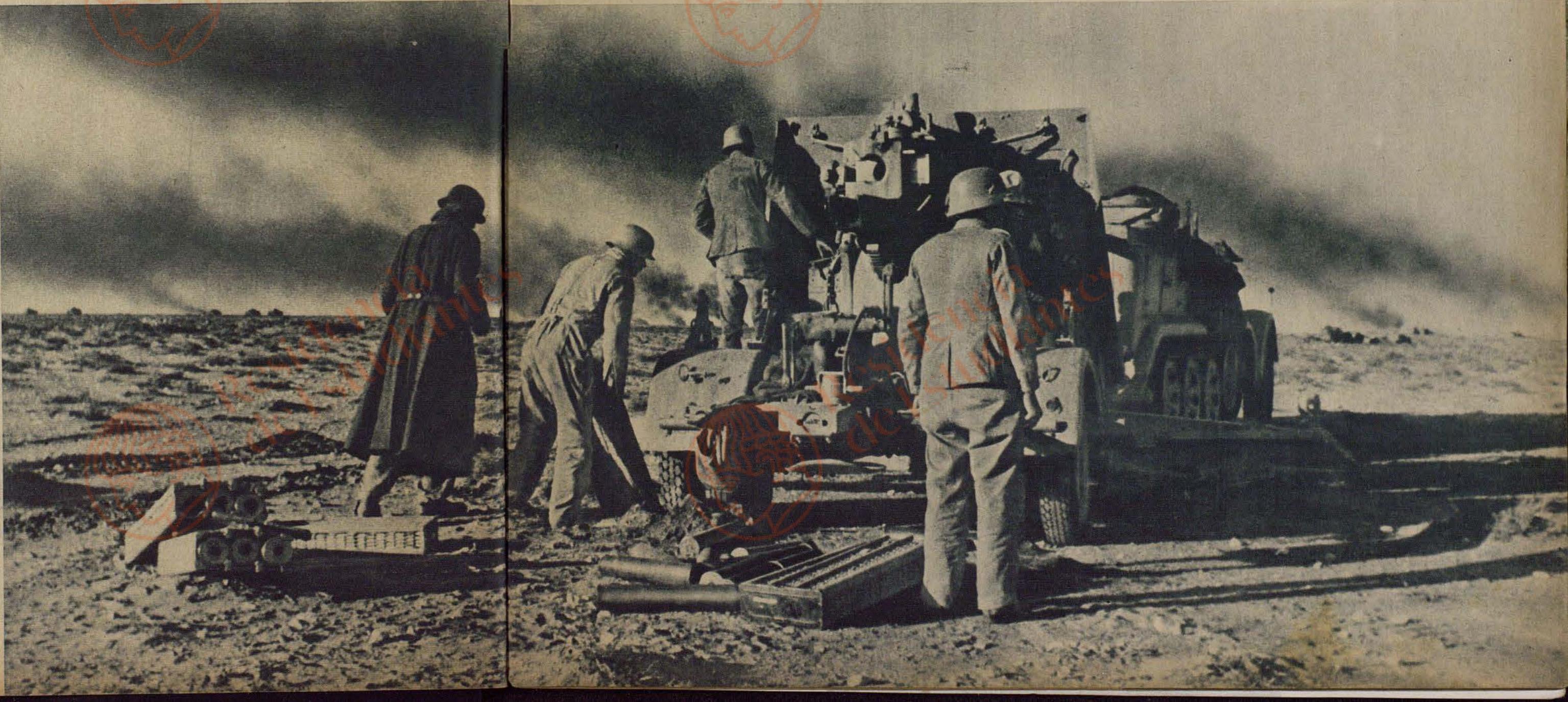
## Désert en feu

Défense allemande et italienne contre une massive attaque de chars britanniques

Clichés du correspondant de guerre Zwilling, PK



“BETTY” ET LE FER A CHEVAL. Un peu de superstition ne fait pas de mal, seulement ce fer à cheval n'a réellement pas porté chance au tracteur britannique, affectueusement baptisé „Betty”



A L'HORIZON, LES CHARIS BRITANNIQUES SONT EN FLAMMES: victimes des pièces de D. C. A. qui, derrière leurs tracteurs, tirent directement du chassis



HIEROGLYPHES DE LA BATAILLE DU DESERT. Les traces des chenilles et des pneus ont inscrit, dans le sable, l'histoire d'un combat mouvementé — jusqu'à ce que le vent les ait effacées



LA TRISTE FIN. Des soldats de l'empire terminent leur assaut concentré derrière le barbelé

# Solidarité?

L'ALLEMAGNE et l'Italie n'étaient pas encore entrées en guerre aux côtés du Japon contre les Etats-Unis que ceux-ci faisaient déjà courir le bruit, dans les pays ennemis et neutres, que l'Allemagne avait brisé la solidarité de l'Europe et trahi la cause des pays occidentaux dans le « Lointain-Orient ».

Il apparaît clairement que ce blâme n'est qu'un moyen de base de la propagande de « bluff », chère à l'adversaire occidental des puissances totalitaires européennes, et l'hypocrisie de cette thèse dénuée de toute vérité positive est indéniable.

En vérité, il n'y eut jamais de solidarité, et, aussi loin que l'on puisse remonter dans le passé, c'est à l'actif de l'Allemagne que celle-ci, le cas échéant, aurait pu être portée...

Aussi bien que la France et la Grande-Bretagne, l'Allemagne aurait pu, avant la guerre mondiale, recruter des

## troupes noires

dans ses colonies pour protéger ses frontières au cas où la guerre viendrait à éclater en Europe. Cette idée n'est d'ailleurs pas neuve, car déjà en 1870, lors de la guerre franco-allemande, les zouaves et les turcos des colonies françaises furent opposés aux troupes allemandes.

Plus tard, lors de la guerre des Boers, on a pu également constater que les Anglais envoyèrent des troupes indiennes pour combattre le petit peuple héroïque composé de paysans de race blanche. Au moment où éclata en Chine la révolte des Boxers, les Allemands furent jugés assez bons pour se rendre impopulaires en regard de la solidarité européenne qui n'était cependant prise au sérieux par personne en Asie orientale. Et lorsque l'empereur d'Allemagne, imbu d'un romantisme qui était loin de la réalité et de la politique, appela les « peuples de l'Europe » pour protéger ses biens personnels et sacrés, refusa la main amicale que lui tendait honnêtement le Japon, celui-ci se tourna vers l'Angleterre et conclut un pacte avec elle.

Il est évident que jamais l'Allemagne n'a songé à utiliser ses colonies africaines comme dépôts de recrutement. Aucun soldat noir allemand n'est venu lutter contre les soldats blancs de quelque nation que ce soit en Europe. Et si le gouvernement allemand l'eût voulu, cela se serait passé, non en territoire européen, mais sur le terrain africain. Les troupes coloniales allemandes furent de tout temps seulement utilisées en tant que troupes de police et ce fut uniquement par suite de l'insuffisance de l'équipement que celles-ci prirent part à la guerre de 1914. Et si cette même guerre 1914-1918 eut lieu sur le continent africain, ce fut par suite de la flagrante violation par les adversaires de l'Allemagne du

## traité du Congo.

L'un des buts les plus clairs de ce traité — et, de plus, une idée positive de Bismarck — était de tenir les indigènes de l'Afrique hors de toute guerre européenne possible et empêcher que les Noirs fussent envoyés combattre contre les Blancs. Ainsi, la solidarité de la race blanche qui, pratiquement,

n'avait encore jamais existé, fut, ici, clairement stipulée et démontrée.

Nous, Allemands, nous avons cru en cette solidarité, et, le 2 août 1914, le secrétaire d'Etat aux Colonies télégraphia de Berlin en Afrique : « Les colonies sont hors de tout danger. Colons, rassurez-vous ! »

Mais déjà, le jour précédent, un bateau de guerre anglais entra de force dans la zone côtière africaine allemande. Déjà, le 30 juillet, la mobilisation de l'armée coloniale française avait été décrétée. Et, alors que les Allemands gardaient leur confiance entière dans cette solidarité qui, constituée par les pays occidentaux, devait, en vertu du pacte du Congo, être respectée, soudain, le 7 août 1914, un bateau anglais bombardait le poste de radio de Dar es-Salam. La veille, ils avaient déjà envahi la colonie sans défense du Togo. La proposition faite par le gouverneur allemand de cette colonie de ne pas englober le continent noir dans la guerre — proposition faite dans l'esprit du traité du Congo et de la solidarité européenne — fut également rejetée. Mais, dès le 15 août, les Allemands, remis de leur surprise, avaient attaqué de leur côté pour la première fois.

Le 23 août, les Allemands soumirent de nouveau une proposition de neutralisation des colonies. Mais la guerre, qui devait enterrer définitivement le prestige de la race blanche en tant qu'unité en Afrique, enleva aussi le continent noir dans son tourbillon infernal !

En Afrique orientale allemande, sous le commandement de Lettow-Vorbeck, des troupes noires conduites par des chefs blancs résistèrent, invincibles, jusqu'à la fin de la guerre. Et si le prestige anglais a considérablement diminué en Afrique, ce n'est certes pas la faute des Allemands... En effet, la guerre mondiale coûta à l'Afrique allemande 750.000 victimes, environ le dixième de la population indigène... La faute est imputable aux Anglais qui trahirent tous les efforts allemands faits en faveur de la solidarité des peuples occidentaux.

Non, en toute franchise, on ne peut pas appliquer le grand mot d'hypocrisie aux Allemands, en ce qui concerne la cause de cette solidarité occidentale. Notre destinée est étroitement liée à la vieille culture occidentale et, de cœur avec les autres puissances de l'Occident, nous poursuivons les mêmes buts. Mais comment les Anglo-Américains, prêts à livrer l'Europe à la barbarie bolcheviste, peuvent-ils, après tant de trahisons de la cause de la culture occidentale, s'appuyer sur la solidarité au nom même de cette culture ?

Il ne s'agit pas ici de solidarité des races blanches proprement dites (les Japonais et les Chinois ne sont, Dieu merci, pas plus foncés de visage que beaucoup d'Européens !), mais de la solidarité de culture blanche. Des pays comme l'Angleterre et l'Amérique, qui se sont alliés au Bolchevisme, ont perdu tout droit d'en appeler à la solidarité des esprits occidentaux. Le front qui sépare aujourd'hui le monde en deux camps n'a rien à voir avec la couleur de la peau. Il creuse un fossé entre les défenseurs de la vieille culture européenne et occidentale et la barbarie, c'est-à-dire la trahison de toute culture.

Où est la solidarité européenne, alors qu'au début de la guerre mondiale, les planteurs et les employés allemands furent jetés dans des prisons par la police noire et leurs familles soumises à un régime déshonorant ? Où est-elle cette fameuse solidarité, alors que les Allemands résidant en Chine (qui entra en guerre contre l'Allemagne sous la poussée anglaise, en 1917) furent transportés et parqués comme du bétail ?

Les Anglais avaient alors tout lieu de se réjouir, car les barrières du territoire concessionnaire allemand sur le sol chinois étaient tombées... En fait, ceci n'était que le premier acte d'une tragédie dont le second acte se déroule actuellement, car le Japon s'empessa, dans la circonstance, de profiter de l'abaissement de la prédominance des Occidentaux dans le territoire chinois...

Si l'Allemagne a reconnu le Japon comme puissance dirigeante en Asie orientale, dans le Pacte Tripartite, et en a tiré les conséquences immédiates, ceci ne trahit en aucune façon la solidarité des races occidentales, mais ne fait que clore un procès déjà commencé par les Anglais lors de la guerre mondiale, par suite de leur conduite si parfaitement opposée à tout esprit de solidarité. Ils ont tué la poule aux œufs d'or, non seulement en Asie orientale, mais également dans les Indes...

Au début de la guerre mondiale de 1914, les Anglais avaient promis aux Indous leur liberté et l'égalité de leurs droits s'ils se montraient prêts à soutenir l'Angleterre et à l'aider par leur force économique et leurs hommes. Cette promesse n'a pas été tenue après la guerre. Les Indous durent apprendre que

## la solidarité des pays occidentaux n'était qu'un mythe

et que leur beau rêve s'évaporait en fumée sous le souffle de la réalité...

Les Anglais eurent, certes, des idées fort originales pour soutenir la thèse de cette solidarité, tel l'envoi des tribus noires des Sikhs et des Gurkhas, un couteau entre les dents, contre les troupes allemandes qui ne faisaient que défendre leur foyer de l'Europe centrale. Les Anglais trahirent la solidarité occidentale tout comme le droit naturel de l'antique culture indoue — et le manque de foi à la parole donnée. Aujourd'hui, ils reçoivent la note de cette politique de trahisons multiples. Les Indous ne se laissent plus prendre au jeu et beaucoup, parmi eux, regardent déjà le Japon comme un libérateur possible...

L'Allemagne national-socialiste a toujours ouvertement professé le respect des personnalités et le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, en tenant cependant le principe racial comme base fondamentale. En aucun lieu, elle ne vise à l'impérialisme, mais à un ordre parfaitement organisé.

Le but de cette seconde guerre mondiale n'est pas seulement de défendre la cause des nations occidentales, mais également à évincer toutes influences étrangères des territoires asiatiques, — influences qui ne faisaient qu'abuser les peuples dans un but qui était opposé à leurs intérêts propres.

L'Angleterre a besoin de ce fameux équilibre des forces qui, en réalité, signifie l'affaiblissement de toutes les puissances européennes, afin de pouvoir jouir à l'aise de sa prédominance dans les Indes, en Asie, etc. De son côté, l'Amérique désire étendre sa puissance politique et industrielle en Asie, dans l'Amérique du Sud et dans tous les territoires bordant le Pacifique, jetant par ailleurs des regards de convoitise vers l'Afrique, car le capitalisme américain actuel, après le défi du « New Deal » de Roosevelt, n'est plus disposé à soutenir les difficultés d'ordre intérieur — difficultés sociales, politiques ou industrielles — et, à dessein, il pousse la tension vers l'extérieur. C'est la raison qui explique la course effrénée de Roosevelt à la guerre à laquelle il était acculé et qui se présente, d'ailleurs, tout autrement qu'il ne l'a pensé...

En présence de ces faits, comment les Anglo-Américains peuvent-ils oser parler de trahison envers la solidarité ? Alors que le Japon se bat pour une solidarité asiatique bien définie et l'Allemagne pour une solidarité européenne, l'Angleterre et l'Amérique, par tous les moyens possibles, visent à empêcher leur réalisation. Que signifient donc les nouveaux ordres européen et asiatique en tant que réalisations finales d'une solidarité européenne et asiatique ?

Nous nous battons aux côtés du Japon afin que les habitants de chaque territoire soient heureux dans leur orbe propre : l'Europe dans le sien et l'Asie dans celui qui lui est dévolu. Également l'Amérique, les Indes et le Proche-Orient.

Les Anglais, dont l'Empire est composé de divers morceaux de territoires éparpillés dans le monde entier, ne trouvent aucunement leur place dans ce nouvel édifice, car ils s'opposent systématiquement à tout ce qui concourt à la solidarité naturelle des grands territoires. De leur côté, les Américains se sont d'eux-mêmes évités de ce nouvel ordre mondial. En effet, ils n'ont pas su rester modestement dans ce vaste et riche continent qui leur était départi et ne se sont pas rendu compte du meilleur parti qu'ils pouvaient en tirer. La densité de la population américaine n'est-elle pas de 15 habitants au kilomètre carré, alors qu'elle est dix fois plus forte en Allemagne et au Japon ?

Également dans les Indes, la Grande-Bretagne s'est opposée au monde de la proche Asie. Comment parler de solidarité occidentale lorsqu'un Lawrence mobilise les Arabes contre l'Europe centrale ? Et où sont aussi les promesses anglaises dont les Arabes attendent la réalisation depuis la fin de l'autre guerre ?

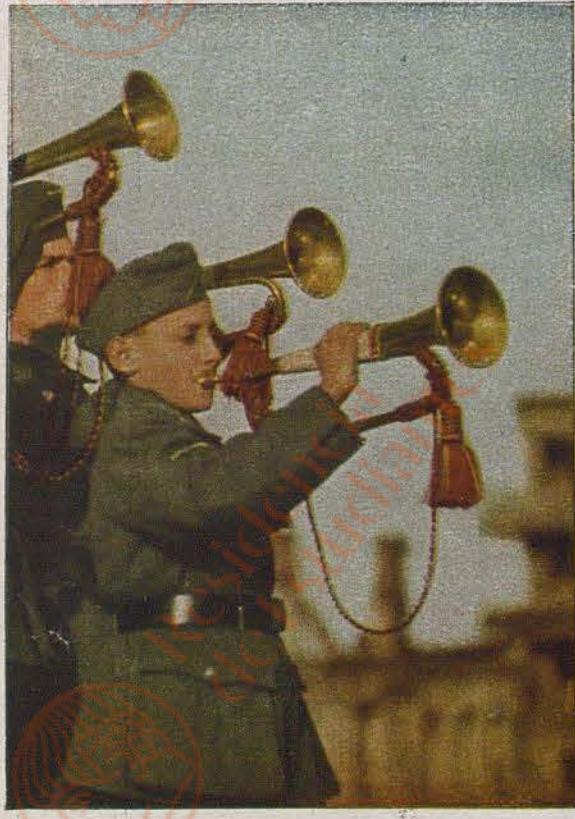
## Ici comme ailleurs, trahison.

Et, lorsque seul quelques sujets corrompus sont prêts à suivre la politique anglaise dans le Proche-Orient, les Anglais ne font que récolter ce qu'ils ont semé.

Est-ce aussi pour servir la solidarité occidentale que les Anglais et les Américains ont empêché les importations d'outre-mer vers la France et l'Espagne, bien que ces deux pays eussent

# Pour l'Europe de demain

La Légion française des volontaires contre le bolchevisme entre en action

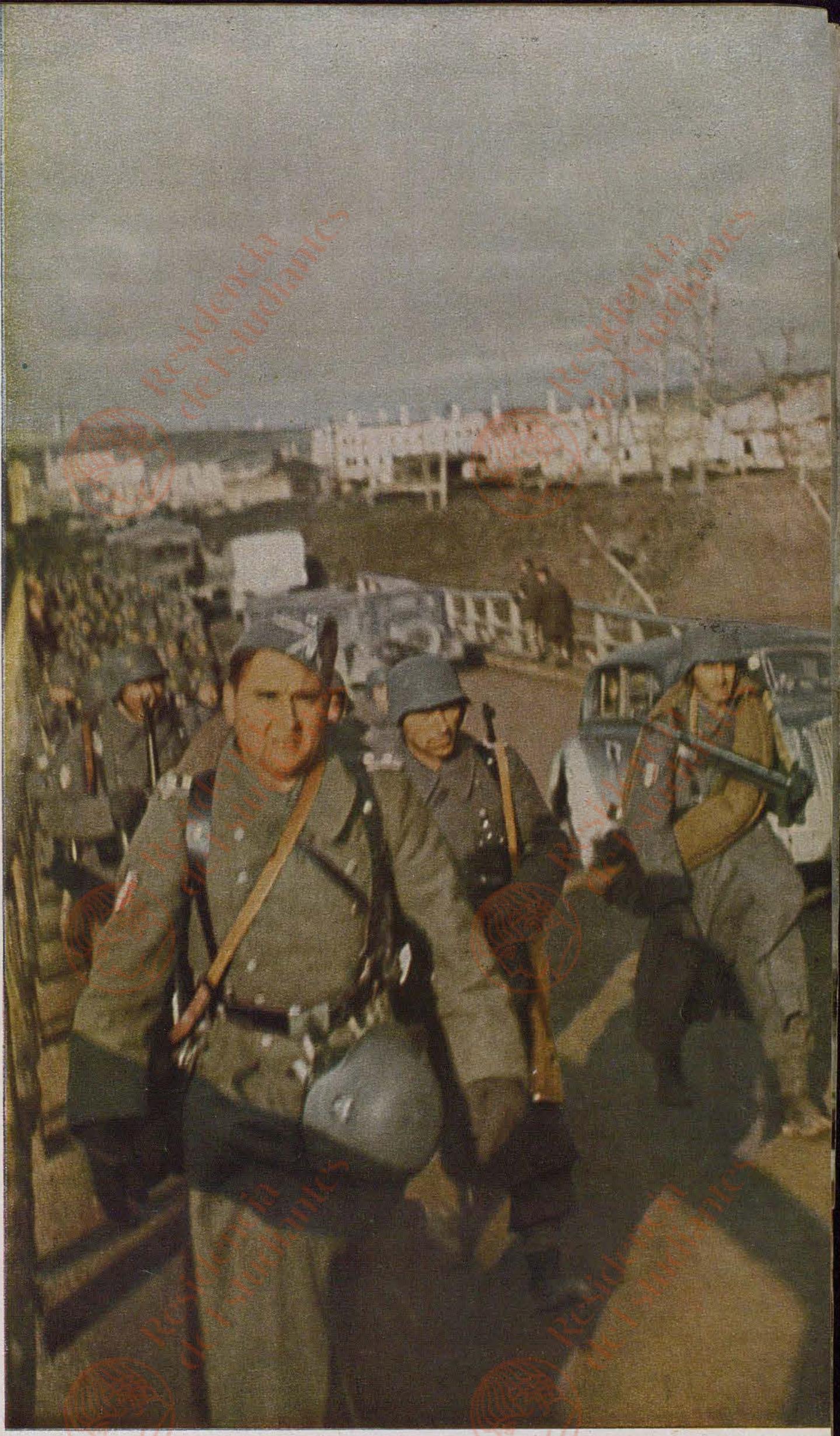


Le clairon de la liberté

Le son clair des cuivres retentit sur le vaste terrain où les hommes sont alignés pour l'exercice

## « Honneur et fidélité »

C'est l'inscription du fanion tricolore qui conduit les pionniers de France dans la lutte pour la nouvelle Europe. L'image du chef de l'Etat, le Maréchal Pétain, passe de main en main



En route vers le front

Sur une route de l'Est. Les soldats de la ligue française se dirigent vers la zone de combat. Ils vont prouver par des actes leur dévouement à l'Europe

Clichés du correspondant de guerre Artur Grimm PK



#### Les soldats de la Légion française

Les hommes du continent combattent avec les armes et sous l'uniforme du soldat du Reich. Ils ont prêté serment au chef suprême de l'armée allemande. A la manche droite de leur vareuse ils portent un écusson aux couleurs et au nom de leur pays



## Les gens de Charkov

Par le correspondant de guerre PK: Conrad Weidenbaum

Un ménage ouvrier. Tous les deux travaillent dans une usine de Charkov qui copiait, sans licence, un appareil photographique allemand de réputation mondiale. La femme raconte: « Nous attendions les Allemands. Durant les derniers jours, avant la prise de la ville, les poseurs de mines avaient fait leurs préparatifs. On dit que l'usine est entièrement minée. Faites attention ! N'y allez pas. La nuit, nous avons monté la garde, armés, de bâtons et de haches, pour défendre nos maisons contre ces bandits. Entrez, s'il vous plaît, et réchauffez-vous un peu... Autrefois, nous étions des paysans, mais on nous a tout pris. La famine a brisé notre résistance. Des ouvriers à tarif réduit, dans la ville, voilà ce qu'on voulait faire de nous. Et vous voyez bien si l'on a réussi... »



Un ingénieur d'une fabrique de fil de fer, marié, trois enfants. Appartement: 2 pièces, cuisine, salle de bain, chauffage central. « Je gagnais 800 roubles mais ce n'était pas assez. Pour acheter des bottes, il fallait déjà compter 300 roubles, un costume revenait de 700 à 1.200 roubles. Je devais donc travailler à côté; ma femme faisait de la couture. Comme nous n'avions pas le temps de faire la queue dès la nuit, nos achats, même les plus nécessaires, en souffraient. Quelle misère ! Nous n'appartenions pas, en effet, aux privilégiés: commissaires, stachanoffs (ouvriers spécialisés aux pièces,) Juifs qui, munis d'une carte spéciale, pouvaient acheter dans des magasins fermés au public. »



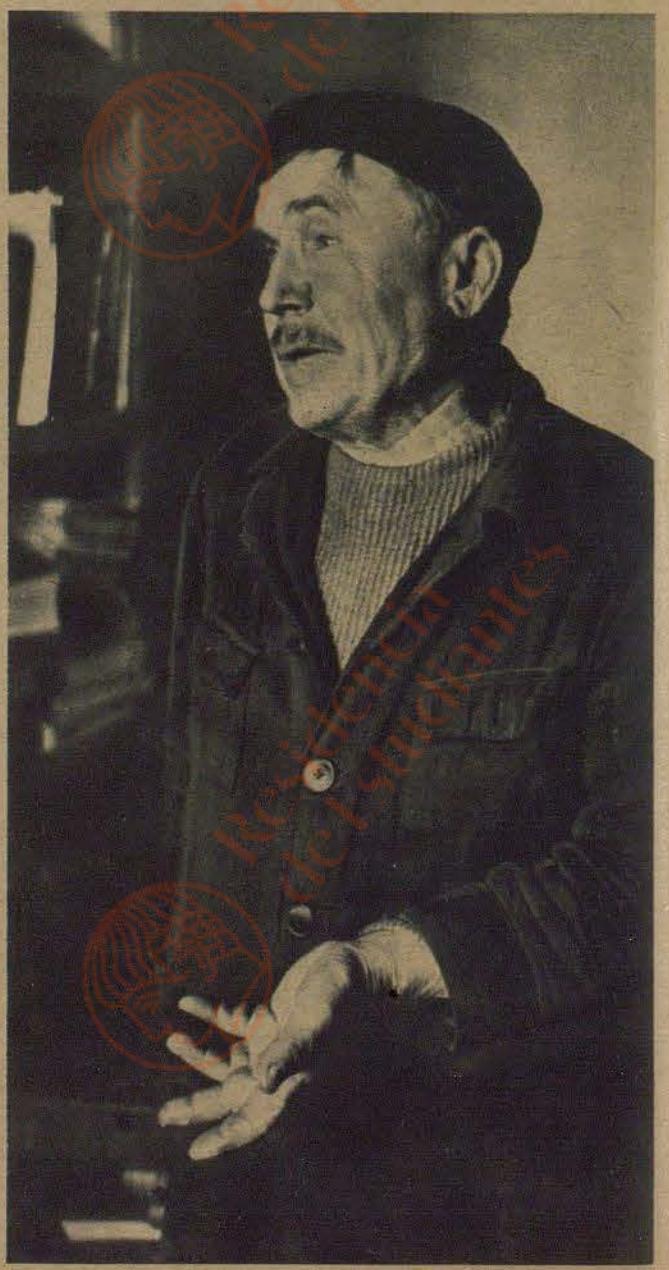
Un ouvrier de 25 ans. Il habite dans une cabane misérable, construite au milieu d'une rue sale, non pavée, entre deux pâts de maisons neuves. « Nous nous attendions. Je me suis caché, durant trois jours et trois nuits, pour échapper aux Bolchevistes. Ils nous ont bombardés, considérant comme ennemis tous ceux qui restaient en arrière. Les nouvelles maisons, là ? Oh, elles sont habitées, pour la plupart, par des Juifs, des commissaires, des spécialistes, des artistes et d'autres privilégiés. »



Une, parmi cinquante ouvrières qui, avec leurs enfants, habitent dans une immonde baraque de torchis, derrière un luxueux gratte-ciel de Charkov. « Notre condition de vie, vous pourrez la révéler aux ouvriers de toute l'Europe; faites-là connaître à tous! Les Juifs nous ont insultés: « Sales Russes, nous appelaient-ils. Ce n'est pourtant pas de notre faute si nous sommes Russes, misérables, en haillons et affamés... » Toutes voulaient nous inviter dans leur maison



Une mère de six enfants. La famille habite une cabane misérable, à côté de l'usine ultra-moderne où travaillait le mari. « Mon mari était serrurier dans l'usine; moi, j'étais nettoyeuse. Nous ne gagnions pas assez pour vivre — mon mari touchait 300 roubles et moi 150 — souvent, nous devions mendier aux autres ouvriers la nourriture pour nos petits. Depuis douze ans, nous vivons ainsi... » Des sanglots lui coupèrent la voix



Un contremaître dans une imprimerie d'éditions. « Oui, je suis prote, mais j'ai un easier judiciaire. Au cours des dernières années, nous faisions beaucoup d'heures supplémentaires. Un ouvrier, trop fatigué, fut blessé par une machine. Il fallait trouver un coupable. Les chefs, tous des Juifs, du reste, ne pourraient être responsables. C'est donc moi qu'on choisit, en qualité de contremaître. Pourtant, l'accident s'était passé durant mon absence, mon équipe n'étant pas de service. La Cour me condamna à 25% de réduction de mon salaire pendant un an



Une ouvrière de ce camp: «Nous sommes plus de soixante femmes et d'enfants. Il y a longtemps que nous habitons ici. Nous y faisons notre cuisine, nous y dormons, toutes ensemble, dans la même pièce. La plupart d'entre nous, assumaient des travaux très durs, dans les forges ou dans les fonderies. Nous faisions le même travail qu'un homme, mais notre salaire n'y correspondait guère.»



Une jeune célibataire: «Nous sommes plus de trente jeunes femmes qui habitons dans une pièce du camp, à côté de l'usine. Surnant le salaire de chacune, l'usine déduisait le loyer. Ainsi cette baraque lui rapportait 900 roubles par mois. Nous étions des bonnes d'enfants, des infirmières et gagnions entre 150 et 250 roubles.»



Un cordonnier: «Je suis infirme, je n'ai qu'une jambe. Libéré du service militaire, j'étais obligé de payer triple taxe, plus la contribution du syndicat, la contribution pour la culture, la taxe d'armement, l'emprunt d'Etat et les cotisations pour au moins trois groupements communistes obligatoires. Alors, vous pouvez vous imaginer...»

# Dans le bourbier russe...

**M**AUDITE soit la boue, l'horrible fange russe!... Dès le mois d'octobre, le temps se mit à devenir pluvieux. De gros nuages d'un gris violet s'amoncelèrent au-dessus de nous et la pluie hostile commença à tomber, couvrant les routes et courbant le dos des hommes... Une pluie lourde et qui tombait lentement, pesamment. De la terre montait une senteur acre, émanant de la poussière humide et qui chatouillait désagréablement nos narines.

Les routes nous apparurent comme de longs rubans de sable jaune qui brillaient sous la nouvelle pluie. Les champs nouvellement fauchés se tintèrent de brun et les tiges des « soleils », séchées par le soleil d'été, tombaient, affaissées, sur le sol, telles de vieilles cordes humides... Les toits de chaume des humbles maisons de paysans étincelaient comme du verre et l'herbe des prairies prenait une teinte étrangement vivante. Elle était bien jolie cette terre ukrainienne sous la première pluie!

Mais bientôt apparut la boue, l'affreuse, l'innommable boue russe... Nous ne pouvions alors que jurer et sacrer pour chasser la tristesse infinie qui nous pénétrait.

Après les premiers jours de pluie, les routes et les chemins se couvrirent d'une substance brune et molle, compacte et collante, que l'on ne peut comparer qu'à une sorte de crème ou de gélatine. Partout où vous alliez, vous étiez englué dans deux ou trois centimètres dans cette colle épaisse et fangeuse. Vous essayiez en vain de trouver un espace de terrain ferme sur les traces des chaussures des hommes qui vous devançaient ou dans les rigoles creusées par les roues des voitures. Les lourds camions creusaient à chaque tour de roues deux bandes parallèles tout aussitôt remplies d'eau, et les souliers laissaient pour peu de temps l'empreinte de leurs semelles et de leurs clous.

Mais, en somme, bien que fort désagréable, la vie était encore possible sur la route! On allait de l'avant, et les voituriers, les chauffeurs et les motocyclistes pensaient qu'en somme tout n'allait pas si mal... Mais, peu de temps après, la véritable boue fit son apparition... Ce furent des tonnes d'ignoble crotte, la mer de fange de l'Union Soviétique...

La pluie ne s'arrêtait plus de tomber. C'étaient des gouttes espacées, lourdes et sans saveur, une pluie-mammouth, chaque goutte pouvant bien à elle seule remplir un demi-verre à boire.

Bientôt, les rails de chemins de fer devinrent invisibles. Tout, autour de nous, était humide, spongieux et glissant, comme si la terre entière s'était transformée en une sphère collante et gluante. Le monde retourna pour nous à l'état liquide. Sous nos pieds, la Russie soviétique se transformait lentement en un véritable champ de purée bourbeuse, noire, abominable.

Les camions, les voitures et les motos dansaient, tanguaient comme des bâques sur mer et glissaient, impuissants à se retenir, sur les côtés inclinés de la route. Les remorques étaient cahotées d'une façon si comique que nous ne pouvions nous empêcher de rire. Puis, soudain, nous nous trouvâmes bloqués au travers des rails comme des ânes butés qui refusent d'avancer.

Il s'éleva alors de la longue file

d'hommes qui cheminait un murmure, d'abord imperceptible et qui devint peu à peu plus fort, plus distinct. Ils jurraient, ils blasphémaient entre leurs dents serrées contre Staline, contre le communisme, l'Internationale et toute la clique rouge. Chaque fois que les hommes butaient ou glissaient, on entendait : « Sacré Staline! » — et les chauffeurs qui faisaient des efforts inouïs pour déterrer leurs voitures des ornières où elles s'engluaient, rageurs, hurlaient : « Au diable, le communisme et son train! »

Sous nos pieds, la terre semblait cuire à gros bouillons gras. Sous le labourage des roues, la route se transforma en une sorte de fleuve d'huile noire où nous plongions, un marécage dégoûtant dans lequel nous nous débattions. Et toujours cette pluie lente et lourde... sans cesse... Le sol saturé ne pouvait plus absorber d'eau et les larges sillons formés par les roues des camions devenaient de petits lacs remplis d'un liquide à couleur de bière brune, d'un liquide n'ayant plus d'eau que le nom et dans lequel les maigres arbres ukrainiens, les nuages, les capotes sales des soldats et la file des camions se reflétaient avec une tristesse désolante.

Dans ce marais, les pieds s'enfonçaient à chaque pas de vingt ou trente centimètres. Les trous que les roues et les chaussures faisaient en se déplaçant se transformaient aussitôt en cloques que les suivants devaient traverser à gué... Et les injures allaient leur train contre Moscou, le Komintern, le Kremlin et la G.P.U.!... Le vert de nos uniformes était devenu depuis

longtemps d'un brun jaune impossible, et les capotes, les chaussures, les bottes et jusqu'aux chaussettes étaient recouvertes, imprégnées de la même saleté épaisse et compacte. « Nous sommes déguisés », disaient en riant les plus jeunes. Et ils semblaient véritablement déguisés, devenus des hommes de boue, d'énormes morceaux de boue ayant forme de soldats.

Que les éclaireurs soviétiques apparaissent ou non, cela nous était devenu tout à fait indifférent. Que pouvaient-ils apporter de nouveau, sinon de la boue, toujours de la boue, éternellement de la boue!...

Les voitures étaient elles-mêmes maculées de crotte jusqu'au toit. Celles conduites par des chevaux avançaient lentement, prudemment, les rênes traînant au sol, les bêtes lourdes et maladroites, leurs naseaux fumants rejettant des nuages de vapeur blanche. Les moteurs hurlaient, leur vitesse poussée au maximum, haletant sans pouvoir faire avancer les roues qui, impuissantes, trépignaient sur place. Des jets de terre et de boue étaient lancés en l'air à plus de cinq mètres de hauteur. A chaque cahot, le conducteur sautait sur son siège, se cramponnant vigoureusement à son volant ou à son guidon. Puis, immobilisé, il devait descendre et, armé de pioches et de pelles, se creuser une nouvelle voie dans la boue, mètre par mètre, en s'aidant de bûches et de branches, pour arrêter le véhicule sur la glissière gluante...

Il pleuvait toujours, inexorablement. Parfois, le matin, un rayon de soleil filtrait entre les nuages de plomb et

se jouait sur les flaques d'eau noire. Nous regardions alors avidement vers le ciel, mais ce soleil pâle et faible ne parvenait pas à sécher le sol. Au contraire, la boue devenait de plus en plus molle. Je la sentais partout en moi, dans ma bouche, entre mes dents. Je percevais son goût douceâtre, cette saveur étrange de la terre à la fois sucrée, salée et saumâtre. J'avais l'impression qu'elle me pénétrait jusqu'à la moelle. Et je me disais : « Pense que tu es fait de boue. C'est là ton origine et ta fin! » Mais une voix intérieure se révoltait et criait en moi : « Non, tu es un homme de chair et d'os. Au diable la boue!... »

Je vis des cadavres de bêtes — chevaux ou mulets — qui, eux aussi, avaient fait la guerre. Ils semblaient être juste sortis des mains du Créateur... C'étaient les ébauches toutes fraîches d'humidité que le sculpteur venait de jeter sur le sol. Ces pauvres corps gisaient là comme enveloppés dans un suaire, et devant cette chair devenue terre, nous nous remémorions : « Souviens-toi, la vie est brève! »

Damnée fange, damnée crotte, que soient aussi damnés Staline et la Russie!...

Lorsque je cheminai les yeux fermés, je revoyais les routes italiennes, pavées d'asphalte aux reflets bleus et gris, étincelantes sous le soleil, ce long réseau de routes soignées qui couvrent mon pays. Et avec quelle colère, alors, je voulais l'immonde compagnie soviétique aux Gémonies!

Un matin, il neigea. Un vent acre souffla de l'est et s'abattit sur la plaine morne et grise. Cette neige était sœur de la pluie que nous connaissions trop bien, cette pluie aux gouttes lourdes et énormes — un demi-verre. Elle tombait en gros flocons, légers comme des plumes d'oie. Elle était blanche ; mais, à peine arrivée au sol, la boue l'absor-



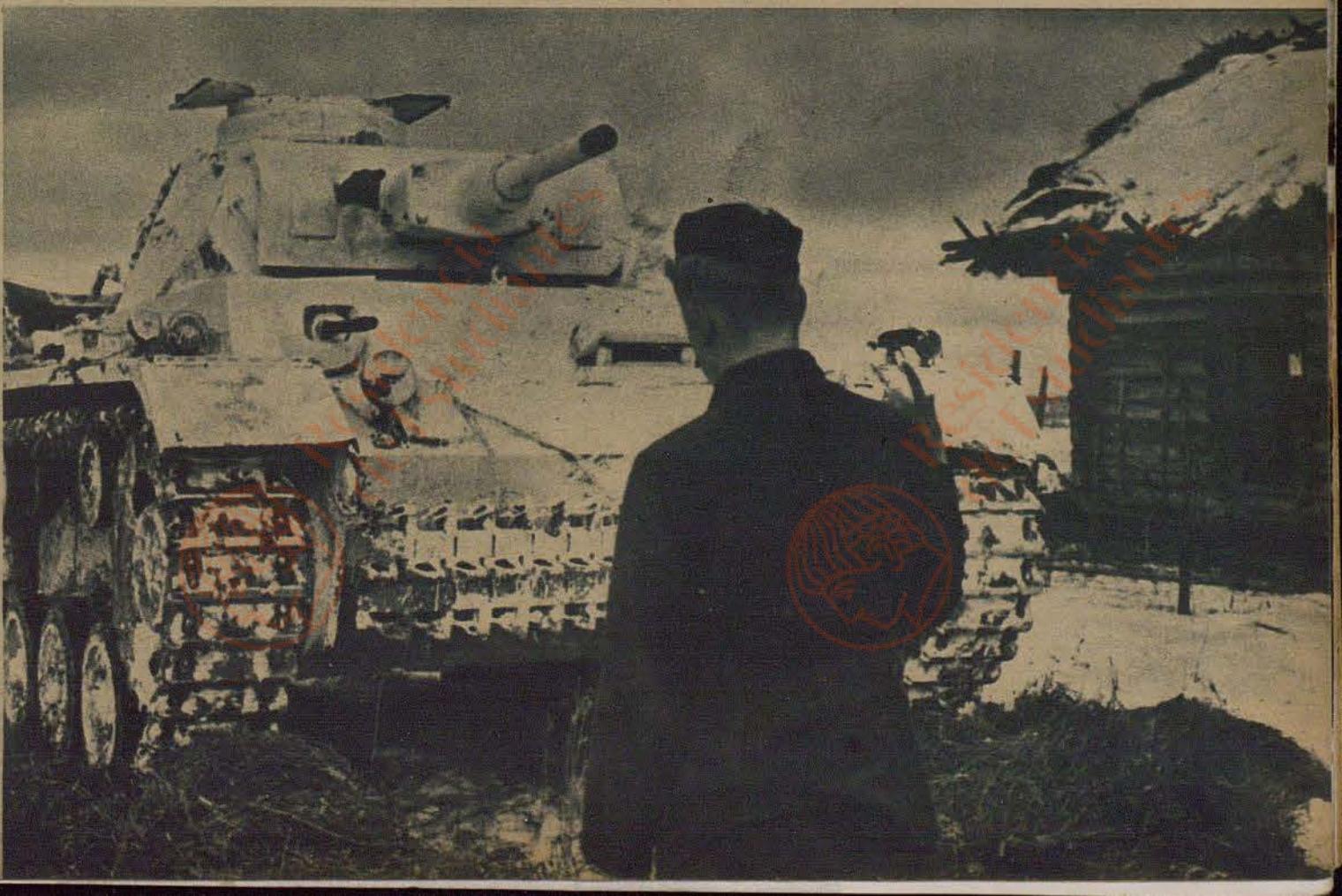
« ...A chaque pas, nous levions deux ou trois kilos de cette boue lourde et glaciale... »



«...Les hommes et les machines ne pouvaient avancer que de quelques mètres par heure...»

Photos PK Correspondant de guerre  
Artur Grimm-Cusian K. Müller

Le froid et la neige ont enfin vaincu la boue. Mais nous avons alors d'autres problèmes à résoudre. Ainsi, afin que les chaînes des tanks à présent recouverts d'un vernis blanc, ne gèlent pas pendant la nuit, nous devons les isoler du sol avec des branchages...



bait et la transformait en boue... Peu à peu, la neige tombant de plus en plus, la terre elle-même devint à demi-blanche. Mais, en même temps, elle fut encore plus collante, s'accrochant aux bottes. A chaque pas, nous enlevions deux ou trois kilos de gros morceaux de cette vase lourde, exécrable et glaciale.

Un jour, une unité motorisée dut se frayer un passage à travers les lignes, avec ses convois, son artillerie et ses hommes. Mais la boue arrêta sa marche en avant, l'obligeant à ralentir. Les machines et les hommes ne pouvaient avancer que de quelques mètres par heure... En face, les Bolchevistes avaient remarqué que nous étions arrêtés par l'affreux limon de leur beau pays et que, désespérément, nous cherchions une issue. Nous sommes alors qu'ils avaient décidé d'attaquer la section de la colonne motorisée quasi immobilisée dans sa marche.

Nous étions fort inquiets, car le front de la colonne était à découvert et l'ennemi devait lancer l'attaque le lendemain matin. Et nos imprécations les plus furieuses contre la bande abjecte du Kremlin ne nous étaient, en la circonstance, d'aucun secours matériel!

C'est alors que le miracle se produisit.

Dans la grisaille du petit jour au loin, sur la plaine recouverte de neige, nous aperçûmes un groupe de cavaliers. Les chevaux galopaient et levait leurs sabots avec autant d'aisance et de légèreté que s'ils avaient été à l'exercice. Ils devinrent plus visibles et, à notre joie, nous pûmes reconnaître qu'il s'agissait d'une section de cavalerie italienne. Ils semblaient littéralement voler, se jouant de la boue traitresse et des marais fangeux. Leurs muscles tendus par l'effort, hommes et bêtes fonçaient en avant, ardents, intrépides, invincibles.

Ils vinrent... et la colonne motorisée fut sauvée. Et comme ils étaient beaux et légitimement fiers, ces courageux cavaliers, avec leurs uniformes souillés, leurs éperons et leurs bottes englués de vase, les hardis coursiers eux-mêmes maculés de fange jusqu'à la crinière ! Nuit et jour, ils avaient ainsi galopé dans la pluie et le vent, à travers la neige et la boue... Ils surgirent de la boue, — boue ambiante, affreuse et tenace comme un cauchemar, — et dans la boue, et malgré elle, ils vainquirent l'ennemi.

Viraillo Lilli

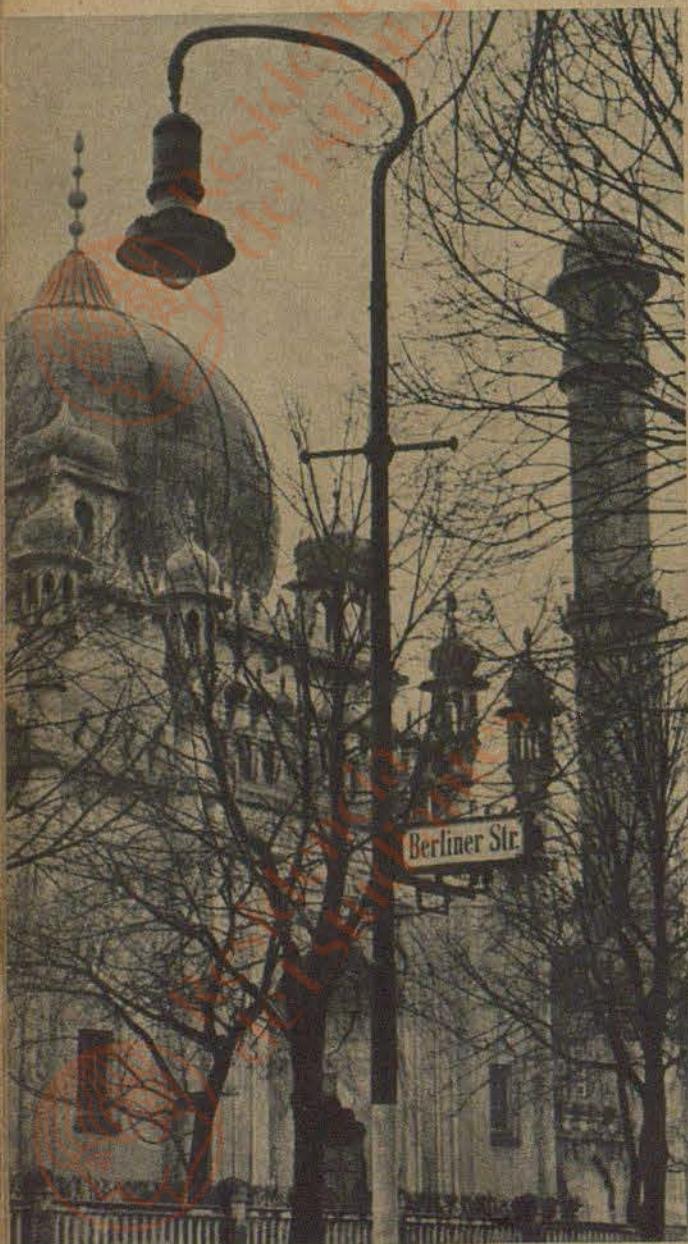
# Des Musulmans, invités en Allemagne



A l'entrée de la nouvelle chancellerie du Reich, le ministre d'Etat, Dr Meissner, accueille le grand mufti de Jérusalem, Emin el Hussein, qui, après sa fuite mouvementée d'Iran, avait gagné Rome et ensuite Berlin



Le Führer s'entretient cordialement avec le grand mufti



Une mosquée, dans le quartier ouest de Berlin, construite de 1924 à 1927, est le centre religieux de la communauté musulmane. Cinq ans auparavant, on avait déjà édifié une mosquée à Wünsdorf, près de Berlin, pour les prisonniers de guerre musulmans russes.



Notre poste d'émission à ondes courtes de Berlin donne, aujourd'hui, des nouvelles dans toutes les langues orientales. Nos photos montrent des Iraquiens se consultant au sujet d'un programme ...



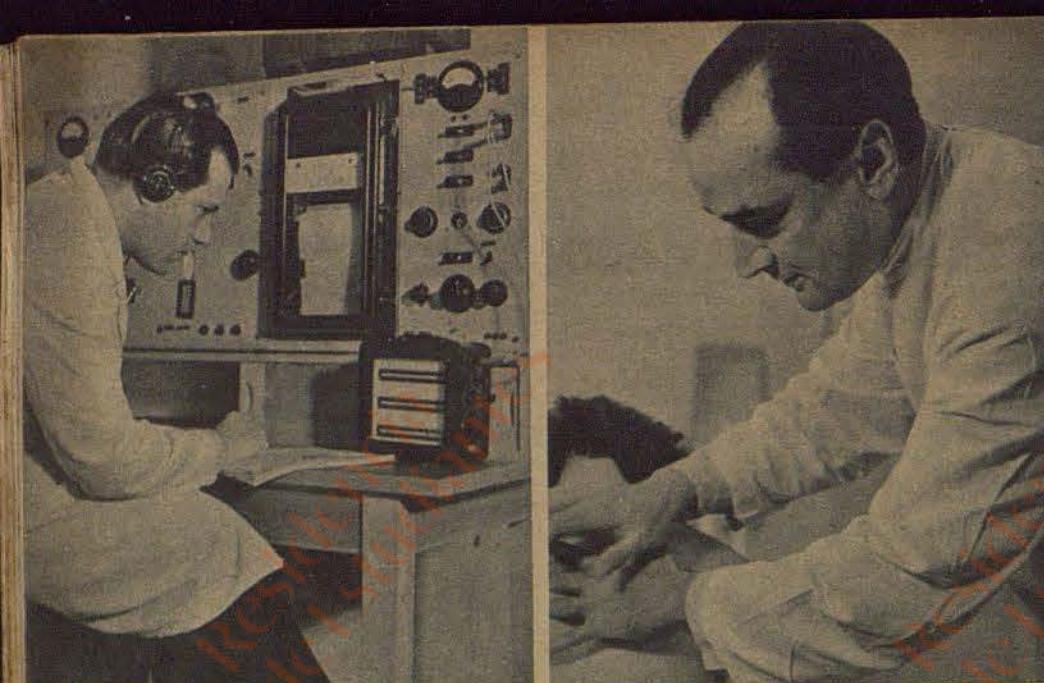
... le chef de la région des Indes, Habibur Rahman



... le chef de la région arabe, Yunus Bahry

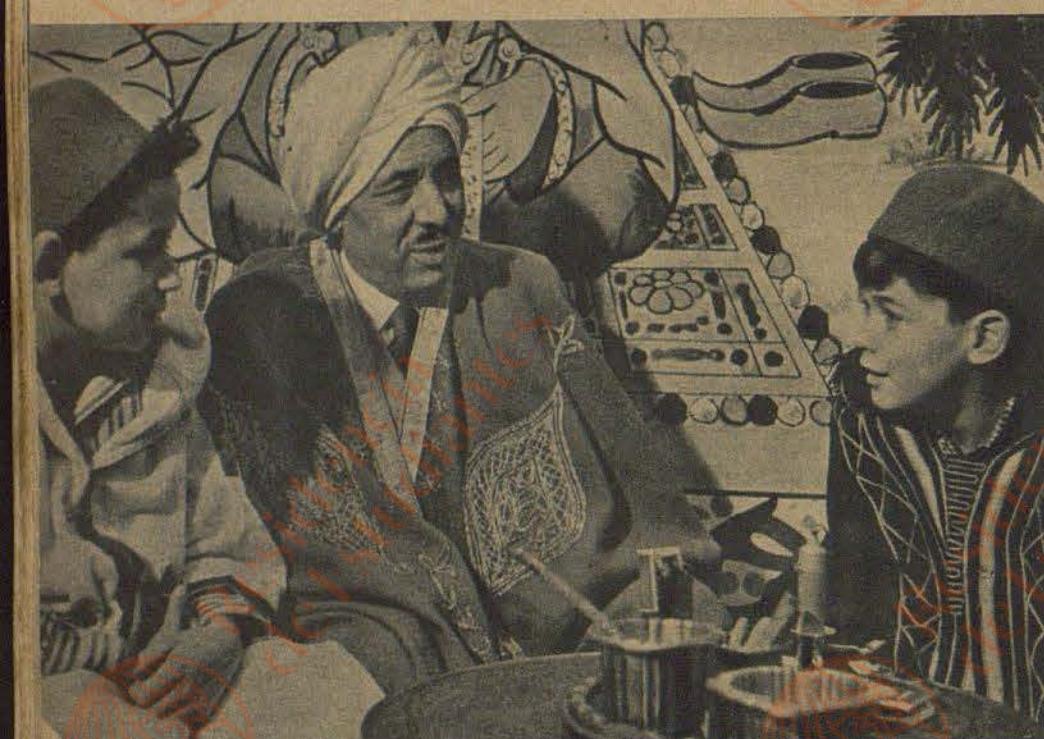


La véritable "4711" fut toujours le symbole d'une qualité distinguée. Partout où il s'agit de créer la fraîcheur et de maintenir l'élasticité, c'est la précieuse "4711" qui rafraîchit et ranime immédiatement.



L'Iraquier Samih Moussy travaille comme ingénieur à la célèbre usine Siemens & Halske. Il est également chef du secrétariat général de la communauté islamique, existant à Berlin depuis 1922

Le Dr Faroughi, gynécologue indou exerce à l'hôpital Rudolf-Virchow. Il a fait ses études à l'université de Berlin, comme le font, maintenant, la plupart de ses collègues indous



L'artiste Mohanmed Ben Ahmed a conservé, pour lui et ses enfants, dans son foyer de Berlin, l'image de la patrie marocaine



Clichés :  
Hoffmann Presse (2)  
Correspondant  
de guerre PK Pabel (10)

Il déploie son art dans des films allemands. Nombre d'artistes, de techniciens et de médecins des pays islamiques, étudient ou travaillent dans la capitale du Reich. Au club iraquier, les membres jouent, de préférence, aux jeux de dés nationaux

Suite de la page 5

## Le monde entier est en guerre

Pour qui le temps travaille-t-il ?

Il n'est donc pas surprenant qu'avec le changement qui s'est opéré dans la situation sur mer, beaucoup d'Anglais et d'Américains songent à temporiser, à adopter une tactique défensive. Songeant aux énormes risques que présenterait une bataille navale, ils se demandent s'il ne vaudrait pas mieux prolonger la défensive jusqu'à ce que les chantiers de constructions navales leur aient donné de nouveau une écrasante supériorité en vaisseaux de ligne. Ils supposent donc que la lutte entre les chantiers sera gagnée par eux. Mais la construction d'un vaisseau de ligne dure trois bonnes années depuis la mise sur chantier jusqu'au lancement. Cet espoir qu'ils mettent dans le temps (en comptant même les navires déjà en construction) ne serait justifié que si les puissances de l'Axe n'avaient aucun équivalent à opposer, que si le Japon était réduit à ses propres ressources dans cette course aux armements. Cela supposerait que l'Allemagne, avec tout son potentiel de guerre, resterait immobilisée à l'est pendant tout ce temps.

Mais, à l'est, les choses suivent un cours plus rapide que ne le désiraient les ennemis de l'Allemagne. Lors de la visite qu'ils firent, en automne à Moscou, Beaverbrook et Harrimann ont tous deux constaté qu'il était nécessaire d'apporter une aide immédiate et importante à l'Union soviétique si l'on voulait empêcher la victoire allemande en 1942. Certes, la machine militaire des Soviets s'est montrée pire qu'on ne le redoutait, et cette « locomotive de la révolution mondiale » n'a pu être détruite dans une seule campagne d'été. Cependant l'armée allemande a déjà gagné plus d'un round à l'est et ce n'est point trahir un secret militaire que d'annoncer qu'elle rentrera dans le ring après le repos imposé par l'hiver et y abattra définitivement les bolchevistes. A l'origine, Anglais et Américains voulaient compenser avec leurs fournitures non seulement les pertes matérielles subies par les Soviets sur les champs de bataille, mais aussi celles de leur production industrielle. Ils avaient calculé que la production bolcheviste aurait subi une perte de 40 % quand les fabriques démontées et transportées plus loin auraient recommencé le travail

Mais la réalisation de ce programme se trouve maintenant contre-carrée par le Japon. Les routes maritimes sont plus menacées que jamais, les Américains doivent s'armer eux-mêmes et ravitailler leurs troupes, les Anglais seront obligés d'envoyer en Asie des corps expéditionnaires, une nouvelle armée de l'air devra être organisée en Extrême-Orient. Même dans les conditions les plus favorables, l'attaque japonaise ne pourra être repoussée avant que l'Allemagne ne porte le coup décisif à l'est. Il faudra donc soit abandonner l'Extrême-Orient, dans le faible espoir de faire parvenir quelque aide à l'Union soviétique par l'Iran et par Archangelsk, souvent bloqué par les glaces ; soit laisser tomber l'allié bolcheviste à son heure la plus grave. Les mois pendant lesquels les routes de Russie sont impraticables passeront rapidement et personne ne pourra l'atteindre ce temps.

Si l'Union soviétique est abattue en 1942 et si le Japon tient encore ou même a réalisé de grandes conquêtes, comme tout semble l'indiquer, alors l'Allemagne et l'Europe entière pourront produire pour la guerre navale et, s'il est nécessaire, ne connaîtront pas d'autre tâche que de soutenir de toutes leurs forces la puissante production des

chantiers navals du Japon. L'Allemagne ne peut être vaincue que sur le continent ; mais, une fois l'Union soviétique abattue, il n'existera plus de puissance territoriale dans tout le vaste espace de l'Eurasie. L'Allemagne, en revanche, n'a pas à redouter de forces territoriales qui franchiraient l'océan. Dès qu'elle aura réglé ses comptes avec l'Union soviétique, ses ennemis auront déjà à moitié perdu la guerre, parce qu'ils ne pourront en aucun cas la gagner sur le continent. D'autre part, s'offre aux puissances de l'Axe une nouvelle chance inespérée de gagner sur mer la deuxième partie de la guerre. En effet, dans la course aux armements entre les industries respectives, après la défaite des Bolchevistes, les forces essentielles des peuples belligerants se présentent comme suit : contre 130 millions d'Américains, 44 millions d'Anglais, 17 millions d'Africains du Sud, d'Australiens et de Néo-Zélandais, on aura 90 millions d'Allemands, 50 millions d'Italiens, 100 millions de Japonais, soit 191 millions de « démocrates » contre 240 millions « d'autoritaires ». Aux peuples auxiliaires de l'adversaire, les puissances de l'Axe ont à opposer d'excellents alliés en Europe et, au point de vue économique, tout le continent ; bref, des populations d'une intelligence éveillée, sans parler des ressources qu'offrent la Mandchourie, les vastes régions que le Japon contrôle déjà en Chine et toutes les précieuses sources de matières premières que le Japon aura conquises jusque-là.

**En quoi cela intéresse-t-il l'Europe ?**

Tels sont les enchaînements de la guerre mondiale. Bien des Européens auront vu avec douleur que la guerre s'étend encore et qu'il est impossible de prévoir la fin de toutes ces misères. Certains se demanderont ce que cette guerre qui s'étend sur tout le globe a de commun avec l'Europe. En devenant une guerre mondiale, la guerre européenne ne montre-t-elle pas qu'il ne s'agit point de l'Europe, mais bien du monde tout entier ?

Certes, pour les autres, il s'agit du monde entier. La déclaration de l'Atlantique et le programme du parti communiste laissent facilement entrevoir que les adversaires ont des exigences illimitées. Les puissances de l'Axe, par contre, veulent seulement créer un ordre nouveau dans des espaces restreints, en Europe d'abord, puis en Extrême-Orient. Les Etats qui ont signé le Pacte tripartite ne recherchent donc pas dans cette guerre l'hégémonie mondiale : ils veulent, au contraire, combattre contre elle. Ils n'interviennent pas dans les sphères d'influence étrangères, mais se défendent contre toute intervention dans leurs propres sphères, qu'il s'agisse de l'Extrême-Orient ou de l'Europe. L'effort que font les autres pour établir une hégémonie mondiale se camoufle sous le nom de révolution mondiale, se cache sous le prétexte d'anéantir, de désarmer tous les Etats autoritaires. Si leurs projets se réalisent, l'Europe serait la proie du bolchevisme ou tomberait au rang d'une colonie américaine sans aucune influence. C'est contre cette menace, pour autant qu'elle vise l'Europe, que l'Allemagne combat. Et c'est parce que l'attaque des autres a un caractère mondial que l'Allemagne lutte sur un théâtre de guerre mondial. La victoire ou la défaite décideront si l'Europe enfin va s'unir, se protéger contre des interventions étrangères et obtenir la place qui lui revient dans le monde. L'Europe se renouvellera ou elle cessera d'exister. N'y est-elle pas intéressée ?



AU COURS DU LONG VOL DE NUIT, la scène est toujours la même: les deux moteurs de gauche, les deux moteurs de droite, sans arrêt, sans répit, bourdonnent dans le serre-tête

## AU LOIN, SUR L'ATLANTIQUE

Reportage de notre correspondant de guerre Jochen Grossmann, PK

DE LONGUES HEURES AU-DESSUS DE LA MER. Nous n'avons aucune des possibilités d'orientation des avions survolant le continent. Pour piloter l'appareil nous devons nous fier aux indications des cadrans et des instruments de bord, et contrôler à tout instant la marche de l'avion. Le commandant s'approche de la table des cartes où, dirigeant la navigation, se tient le radiotélégraphiste en première

EN bouclant sa combinaison insubmersible, le commandant nous dit : « Attendons encore un peu... ! » Il huma l'épaisse brume qui se levait lentement, éteignant la pâle lumière de la pleine lune.

— Je pense que nous en avons pour une demi-heure. On était aux premières heures du matin. Sur l'immense champ d'aviation, l'obscurité s'étendait, glaciale. Dans le brouillard bas et humide, les moteurs se réveillaient par à-coups, trahissant les préparatifs du raid qui, dans quelques instants, allait troubler le calme de la nuit.

Nous avions le temps de nous dégourdir les jambes. En faisant les cent pas devant la masse sombre du bombardier géant, nous fumions plus que jamais, nous mettions les « bouffées doubles », en songeant aux longues heures que nous allions devoir passer sans pouvoir en « griller une ».

Le commandant avait déjà vu pas mal de pays. Il connaissait la terre entière. Il y a trois ans, sans rien en savoir, nous avions été voisins d'hôtel, à New-York. Un peu plus tard, à Tokio, nous avions applaudi les mêmes lutteurs.

### Un décollage « d'as »

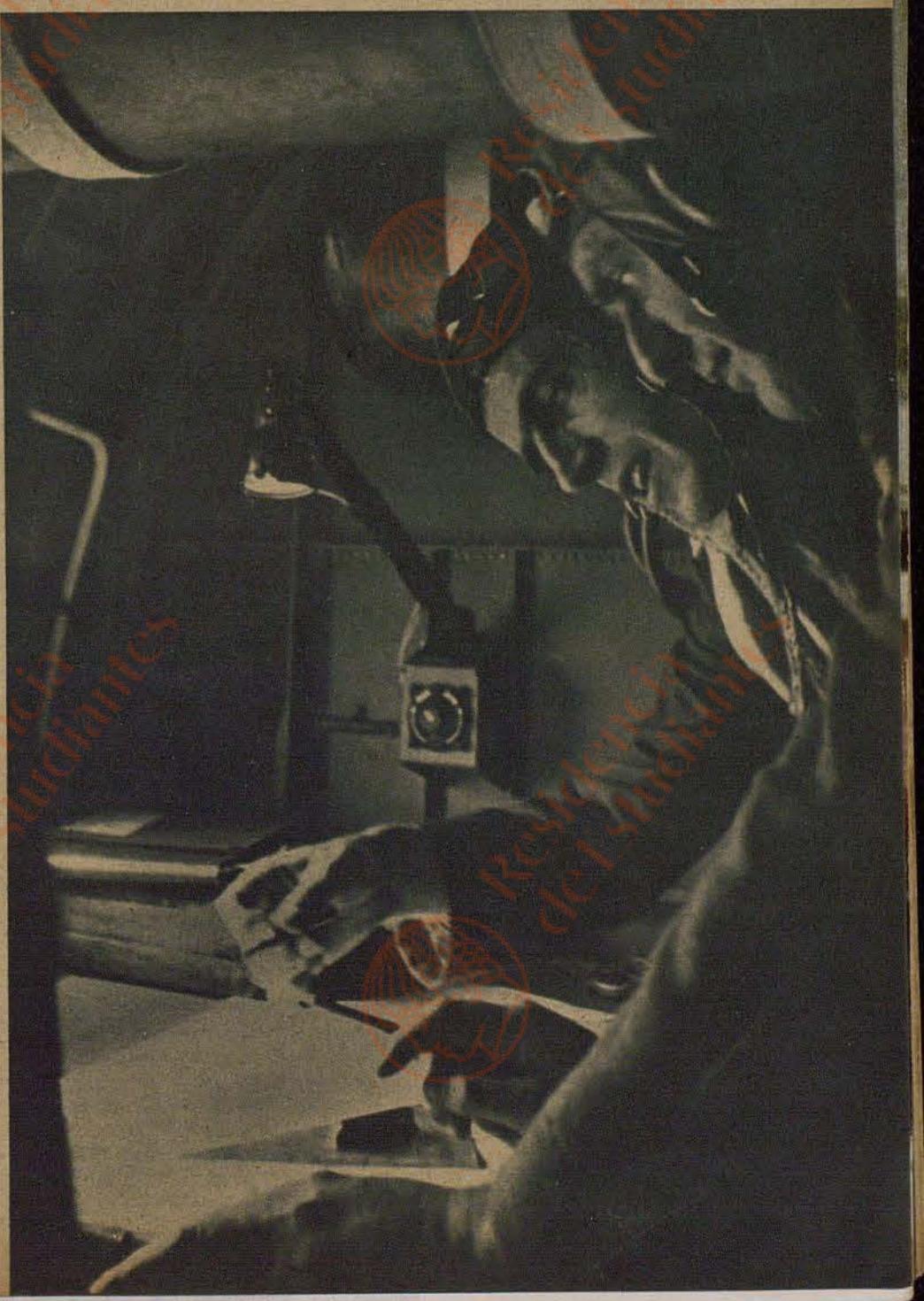
Aujourd'hui, le chef de bord allait effectuer son centième raid vers l'ennemi. Le brouillard s'atténua en voile léger. Quelqu'un, de l'extérieur, boucla la porte. L'appareil se dandinait, comme suspendu à de légers ressorts. Il prit son terrain et s'arrêta au bord de la piste de départ. Le mécanicien du bord ferma le volet au-dessus de la tête du pilote. En bouclant les ressorts

de mon casque, j'entendis dans les écouteurs, un « clac » bref.

Peu après, les quatre moteurs tournaient à plein gaz. Par petites poussées, l'oiseau géant s'ébranla et nous roulâmes, entraînant notre énorme fardeau. Nous décollâmes comme des as : le pilote, un homme de trente ans, dut lutter contre l'avion qui résistait aux efforts de ses mains délicates ; puis l'appareil trahit son désir de prendre le large ; sollicité par les moteurs de droite, puis de gauche, dociles dans les mains du commandant, le bombardier, accélérant son allure, quitta la piste.

Nous avions franchi le moment critique de l'envol. Le vrombissement des moteurs décrut et se réduisit au bourdonnement du régime de croisière. Nous volions dans l'auréole d'or du soleil levant. La cime des arbres, le clocher des églises perçaient la brume matinale. Après un vaste virage, nous primes notre direction vers l'ouest.

Notre voyage au long cours venait de commencer. L'horizon, devant nous, était encore gris ; et la lune, immense boule d'or pâle, semblait mettre de la mauvaise volonté à plonger de l'autre côté. On pouvait se promener dans l'avion ; on l'aurait cru désert. L'équipage, une poignée d'hommes qui, chaque semaine, traversent l'Atlantique, avait disparu, chacun à son poste à la place qui lui était réservée. En bas, assez loin, on voyait briller les parachutes des mitrailleurs d'arrière ; le radio en second était tapi devant ses appareils, le mécanicien du bord, caché sous un réservoir. Je montai et descendis les escaliers, assez semblables à ceux d'un navire, et je rendis visite



à tous ceux qui prenaient part à ce grand raid.

#### Voyage au long cours

Devant nous, à tribord, apparaissent deux chalutiers à vapeur. Amis ou ennemis ? Transmettraient-ils à l'adversaire notre direction et celle de nos camarades ? C'était une éventualité qu'il fallait envisager ; mais une autre mission nous préoccupait : les pêcheurs pouvaient nous signaler. Cela ne nous empêcherait pas de chercher le convoi, de le trouver et de le frapper à mort !

Nous volions depuis trois heures au-dessus de la mer quand surgit un banc de nuages, précurseurs de mauvais temps. Le ciel et l'eau se confondaient dans une masse nébuleuse, gris-noir, sans forme. Nous descendimes presque au ras des flots. La mer se couronnait d'écumée brillante que les rafales de vent fouettaient et soulevaient de la crête des vagues agitées ; mais notre grand oiseau, insensible à la tempête, poursuivait sa route sans changer de cap. Nous nous enfoncions dans la « purée de pois ». La pluie dense cinglait les vitres du poste de pilotage. Nous volions à l'aveuglette, au P.S.V. Des gouttes, venues je ne sais d'où, tombaient sur ma culotte. J'écartai la jambe. L'appareil, de temps en temps, tressaillait légèrement, com-

me s'il avait voulu secouer son manteau de brume et d'averse. Mais les moteurs fonctionnaient avec la même régularité qu'ils eussent montré au banc d'épreuve.

— A l'exposition universelle de New-York, au pavillon mexicain, avez-vous entendu l'orchestre Marimba ? La question que le commandant me posait, de loin, en pleine croisière aérienne, m'étraya presque. — Oui, oui, je m'en souviens ! Je voulus savoir combien de kilomètres le commandant avait parcouru en avion, lorsqu'il était en Colombie. J'entendis dans les écouteurs :

— Six cent mille kilomètres ! lorsque la guerre éclata, je me trouvais à New-York précisément. Je devais ramener un nouvel appareil destiné à notre ligne.

Nous nous primes tous deux à

rire en évoquant le negre en sueur qui, avec des déhanchements de sauvage, s'efforçait de tirer de son orchestre les cacophonies les plus folles.

Nous pouvions nous croire à bord d'un bateau. Le radio navigateur en premier avait servi pendant de longues années sur les lignes d'Amérique du Sud, de l'autre côté de l'océan que nous survolions, et il avait retrouvé son ancien chef de bord à l'escadre des bombardiers à grand rayon d'action, où il avait été mobilisé.

Sur la table de navigation, il reportait à tout moment la direction du navire. Il consultait sans cesse instruments radio-goniométriques et sextant. C'est qu'un vaisseau comme le nôtre se meut trente fois plus vite qu'un navire de commerce. Nous devions rectifier des erreurs de cinq kilomètres même, si nous ne voulions pas, en fin de compte, dériver à cent cinquante kilomètres du but.

Derrière nous se trouvait la caisse à vivres, de belles dimensions. Elle contenait du café, des aliments chauds dans des bouteilles « thermos », des fruits et de l'eau minérale, pure ou aromatisée. Et chacun de nous avait trouvé à bord un grand sac en papier, une pochette-surprise à vrai dire, avec des sandwichs, un paquet de gâteaux secs, du chocolat, un petit sac de mendiant et bien d'autres friandises...

cap au sud et tous les yeux scrutèrent l'horizon.

Nous devions nous trouver à proximité immédiate du convoi. Le commandant me demanda de me tenir près des deux mitrailleuses latérales d'arrière. Nous nous maintenions à quatre cents mètres d'altitude, juste au-dessus de la couche inférieure des nuages. Une foule de questions m'assaillaient :

— Serons-nous les premiers à atteindre le convoi ? Toucherons-nous le but ? Et, avant tout, allons-nous le découvrir ce fameux convoi ?

Mais dans l'écouteur à mes oreilles, une phrase résonne comme un coup de gong :

— A 240 degrés, panache de fumée !...  
— Où ?  
— Là-bas, tenez !...

A l'horizon, tranchant la ligne ténue, un mince filet de fumée se dessinait obliquement.

— Est-ce que ce serait le convoi ? Nous allions de l'avant, nous rapprochant de l'indice qui se précisait dans le ciel. Deux panaches, puis trois !...

— Cela y est ! C'est lui ! C'est le convoi ! Il est devant nous !... Nous l'avons enfin trouvé !...

Nous criions tous à la fois, au point de ne plus pouvoir nous entendre. Il y avait trois, quatre, huit, dix, vingt, trente bateaux pour le moins et, parmi eux, trois gros bâtiments, un croiseur et deux destroyers.

#### Découverts...

Au-dessous, la D.C.A. et les bâtiments armés avaient ouvert le feu ; mais ce devait être sur un autre objectif que nous ; sinon on ne s'expliquait pas que les Anglais tirassent si mal. Quelques-uns de nos camarades avaient dû attaquer l'avant du convoi.

Dans la mesure où cela m'était possible, il me sembla que le convoi naviguait en trois colonnes juxtaposées. En tête venait un croiseur armé de ca-

nons anti-aériens qui tiraient sans relâche. On voyait briller les éclairs des coups de départ. A bâbord et à tribord, deux destroyers, chiens de berger vigilants, faisaient la navette sans discontinuer, toute leur artillerie déchaînée. Il devait y avoir d'autres navires d'escorte mais plus petits, qui naviguaient entre les diverses colonnes. Nous bondissions de nuage en nuage. Dans l'intervalle nous avions tout juste le temps d'observer ce que nous voulions savoir.

Il y avait plus d'une demi-journée que nous étions en route au-dessus de l'Atlantique à la houle capricieuse. Isolés, sans points de repère, confiants dans les procédés modernes de navigation aérienne et dans la radio, nous poursuivions notre raid, traversant tour à tour des zones de tempête ou des espaces ensoleillés. Nous mimes

nous renseignèrent bien vite : c'était un porte-avions.

— Cela c'est le bouquet ! dit l'un de nous, à juste raison.

Nous savions que tous les navires porte-avions ont à bord de légers appareils de chasse extrêmement rapides qui s'envoient de temps à autre. Nous nous perdîmes dans les nuages. Parfois une éclatrice nous permettait d'apercevoir la mer et nous sentions peser sa brillante et haineuse menace.

Le convoi n'était plus en face de nous. Nous nous tenions latéralement, à dix kilomètres environ. Le porte-avions se dirigeait à toute vapeur vers les colonnes de transports. A sa proue, à l'œil nu, on distinguait un sillage immense. Le vaisseau de guerre se tenait entre le convoi et nous. Avions-nous été découverts ; et les appareils de chasse étaient-ils déjà partis à notre poursuite ?

Nous survolions la fin du convoi quand une violente averse s'abattit sur la mer. Nous n'avions pas changé de cap.

— Nous allons engager le combat, dit le commandant, la voix tranquille.

L'instant d'attaquer était donc venu. Quel était notre but ? La fin du convoi ? Sans aucun doute car c'était là que la D.C.A. se montrait le plus faible. Mais derrière le rideau de pluie nous avions perdu de vue l'objectif ; il nous fallut rebrousser chemin. Nous traversâmes de légers nuages à cinq cents mètres d'altitude. Au moment où je faisais ces constatations, je tombai sur ma mitrailleuse. Notre appareil, en se balançant, descendait vers la mer. Nous nous proposions d'attaquer deux bateaux isolés à l'arrière de la colonne. Nous sortîmes des nuages. Je savais que nous devions bombarder d'une hauteur de cinquante mètres. Je me

Voyez-vous l'avion ?  
— Non ; où ça ?  
— A 27 degrés, au-dessus du trois-mâts ; c'est un Martin 162.

L'appareil ennemi se tenait en observation au-dessus du convoi. Albion se vante de dominer les mers ; et effectivement elle semblait avoir mis tout en œuvre pour protéger sa flotte de commerce...

#### Le combat va commencer !

Nous survolions la fin du convoi quand une violente averse s'abattit sur la mer. Nous n'avions pas changé de cap.

— Nous allons engager le combat, dit le commandant, la voix tranquille.

L'instant d'attaquer était donc venu. Quel était notre but ? La fin du convoi ? Sans aucun doute car c'était là que la D.C.A. se montrait le plus faible. Mais derrière le rideau de pluie nous avions perdu de vue l'objectif ; il nous fallut rebrousser chemin. Nous traversâmes de légers nuages à cinq cents mètres d'altitude. Au moment où je faisais ces constatations, je tombai sur ma mitrailleuse. Notre appareil, en se balançant, descendait vers la mer. Nous nous proposions d'attaquer deux bateaux isolés à l'arrière de la colonne. Nous sortîmes des nuages. Je savais que nous devions bombarder d'une hauteur de cinquante mètres. Je me



« ATTENTION AUX CHASSEURS ! » crie le commandant, dans le micro. Un porte-avions escorte le convoi. Nous attendons un peu avant de sortir des nuages. Dans l'appareil tous redoublent d'attention, nerfs tendus, en se préparant au combat

LE RADIOTÉLEGRAPHISTE EN SECOND se tient en liaison constante avec le port aérien d'attaque. Il connaît, à tous moments, la position des autres avions de l'escadre



truit à cet effet, le capitaine P. l'obligea à un brusque virage ; puis il redressa l'avion et amorça une montée en chandelle ; et cela avec un appareil alourdi par tout le carburant indispensable au voyage de retour. Les Hurricanes se préparaient à une nouvelle attaque ; mais l'énorme et lourd oiseau disparut dans les nuages épais, laissant brouiller les chasseurs ennemis. Nous étions captivés par le spectacle, plus intéressés que si nous avions eu, nous-mêmes, une attaque à repousser. Tout cela se passait loin, bien loin du sol natal, au-dessus de l'Atlantique immense, considéré volontiers par les Anglais comme leur domaine.

Les bâtiments se rapprochaient de plus en plus. Nous étions presque arrivés à la hauteur du premier navire, grossissant à chaque seconde, lorsque je me demandai lequel des deux vapeurs nous allions assaillir. Mais les deux parbleu ! Nous avions assez de projectiles pour cette double besogne.

Les bombes « sélectionnées », la minute du lancer approcha. Devant les mâts, dont le sommet nous dominait, nous redressâmes l'appareil. Pourquoi diable n'avais-je pas pris mes lunettes ? Mes yeux pleuraient, j'avais peine à

LE CONVOI A ÉTÉ REPÉRÉ. Les premières bombes l'atteignent au milieu. Plus de suite possible. L'œuvre d'anéantissement commence...

#### Une surprise... pour nous également

Depuis six heures, nous avions pris l'air. Découvrîmes-nous le convoi ? Venant de l'ouest, les nuages s'étaient de nouveau amoncelés ; la visibilité, malgré cela, n'était pas mauvaise. Nous avions encore une heure de route à faire pour atteindre la place où nous devions vraisemblablement trouver le convoi.

Il y avait plus d'une demi-journée que nous étions en route au-dessus de l'Atlantique à la houle capricieuse. Isolés, sans points de repère, confiants dans les procédés modernes de navigation aérienne et dans la radio, nous poursuivions notre raid, traversant tour à tour des zones de tempête ou des espaces ensoleillés. Nous mimes

trous à cet effet, le capitaine P. l'obligea à un brusque virage ; puis il redressa l'avion et amorça une montée en chandelle ; et cela avec un appareil alourdi par tout le carburant indispensable au voyage de retour. Les Hurricanes se préparaient à une nouvelle attaque ; mais l'énorme et lourd oiseau disparut dans les nuages épais, laissant brouiller les chasseurs ennemis. Nous étions captivés par le spectacle, plus intéressés que si nous avions eu, nous-mêmes, une attaque à repousser. Tout cela se passait loin, bien loin du sol natal, au-dessus de l'Atlantique immense, considéré volontiers par les Anglais comme leur domaine.

Le capitaine P. regagnait notre aérodrome. On releva sur son appareil la trace de trente balles.

Sans quitter son poste le commandant demanda :

les tenir ouverts, tant le vent était violent.

Le premier vapeur vira de bord, tentant de s'esquiver. Quelques-unes de ses mitrailleuses avaient vraisemblablement ouvert le feu; mais nous n'en avions pas la certitude. Cela n'avait du reste aucune importance; car c'était à notre tour de mener maintenant le combat. Le navire se trouvait en oblique par rapport à notre direction de vol; mais qu'est-ce que cela pouvait faire! Il ne nous échapperait plus!...

#### L'instant critique

Cela y était déjà. Nous reprenions de l'altitude.

Des hommes couraient sur le pont du navire.

— Attention! rugit le commandant. Sous nos yeux, nous voyions distinctement des hommes lancer un canot à la mer.

— Allons-y! cria quelqu'un.

En-dessous de nous, la barque avait déjà disparu; le vapeur était tout près...

Les bombes furent lâchées. La première tomba court; une colonne d'eau jaillit. La seconde, au but, atteignit le navire en plein et s'enfonça dans la coque. Un éclair apparut, une épaisse fumée noire monta dans l'air. Des éclats, des débris de toutes sortes, des lambeaux de toile, mille choses volèrent de toutes parts et retombèrent lentement. Le vent chassa du bord cette fumée épaisse et la jeta à la mer comme un gros sac à demi gonflé.

Déjà le navire, mortellement touché, donnait légèrement de la bande. C'était le plus petit des deux bâtiments. Le plus grand se trouvait encore devant nous, deux de ses canots lancés à la mer. Nous nous mimes à sa poursuite. Machines arrêtées, il attendait son sort...

Où étaient les avions de chasse?... J'inspectai l'horizon. Derrière nous?... Non, là, rien non plus! Je n'aperçus aucun des autres bâtiments du convoi, ni aucun des vaisseaux d'escorte.

Le vapeur qui se tenait devant nous, courant encore sur son erre, paraissait attendre le coup de grâce. Nous reprenimes de la hauteur.

— Toutes à la fois!

Les bombes lâchées oscillèrent quelques minutes dans les airs, descendant vers leur objectif... Bien que nous puissions seulement les voir, nous crûmes les entendre.

— Touché!... En plein dedans!... crièrent à la fois au moins quatre voix.

Plus promptes que le tic-tac d'une montre, les bombes avaient éclaté à l'arrière du navire. Pas d'étincelles, pas de fumée. Un nuage flou, tout chargé de vapeur, monta vers le ciel, puis se dissipa; et, tandis qu'il retombait, les flots de l'Atlantique balayaient déjà la poupe du bâtiment qui sombrait.

Nous amorçâmes un virage. Là-bas, derrière nous, le premier vapeur qu'une lourde fumée masquait presque totalement était fortement incliné sur les vagues; et ici, devant nous, dans quelques minutes, un autre bâtiment aurait coulé bas. Nous nous rapprochâmes une nouvelle fois de ce dernier. La mer insatiable, ayant crevé les prélarts, fouillait la coque éventrée et l'on distinguait encore la proue, masse noire et confuse. L'Atlantique aux tons plombés ricanait méchamment sous le soleil.

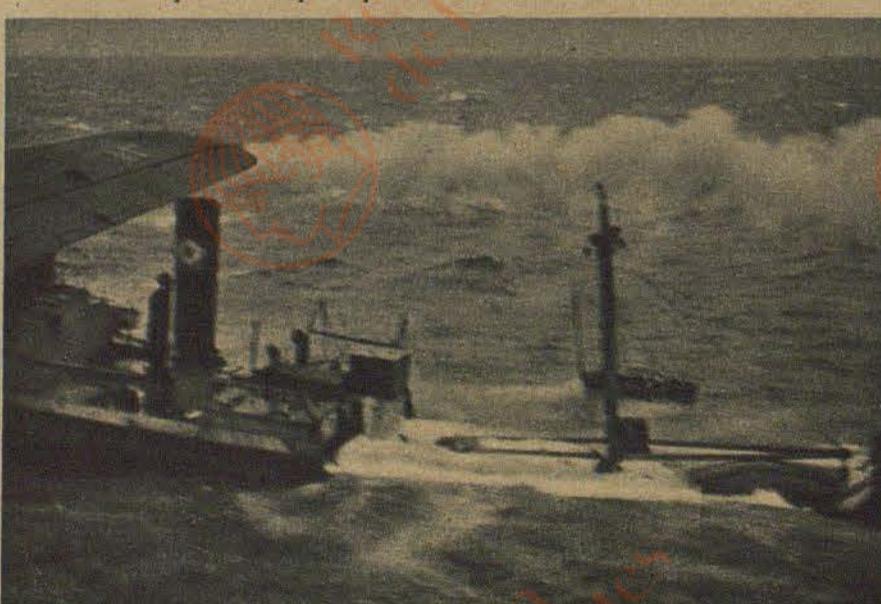
Puis l'avant du bateau glissa dans les flots qui l'engloutirent... Sur le vaste océan glauque, une tache blanche s'agrandit, puis se fondit dans la mer. C'était la fin...



TOUCHE! Un fragment de seconde après l'explosion de la bombe. Un panache de fumée, champignon énorme, monte dans le ciel. La vapeur jaillit de la tuyauterie crevée. Des éclats d'obus, des débris de toutes sortes fouettent la mer

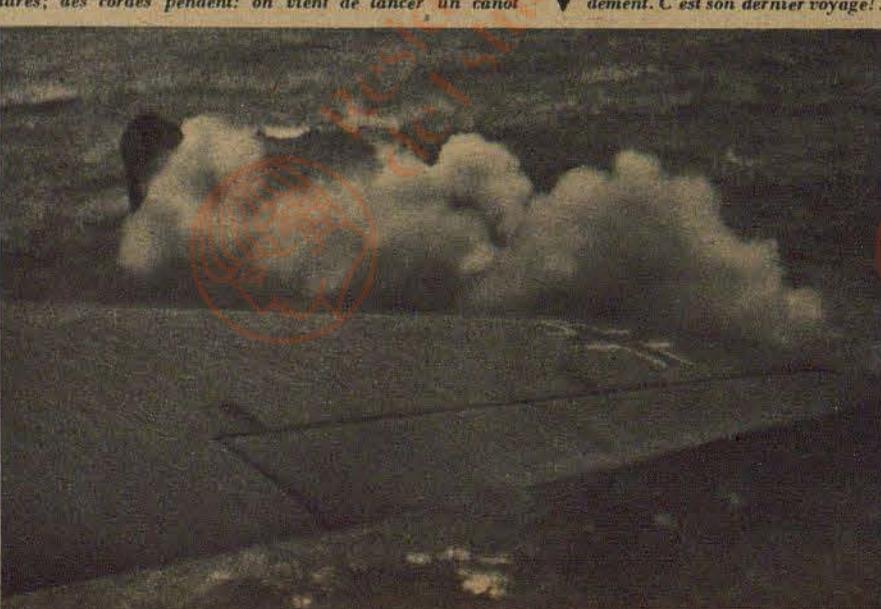


LE BÂTIMENT SUIVANT est touché à la poupe, mais il n'a pas été nécessaire que la bombe l'atteignît en plein. Il a suffi qu'elle explosât tout près du bordage. Le destin du navire s'achève en quatre minutes. Il commence à sombrer par l'arrière que l'explosion a dû vraisemblablement arracher



L'AVION PIQUE UNE FOIS ENCORE. L'air chassé des cales par la mer qui s'y engouffre, gonfle les prélarts comme des ballons; les flots inondent déjà les superstructures; des cordes pendent: on vient de lancer un canot

ET SOUDAIN LE NAVIRE SE DRESSE. Un court instant l'avant s'élève et le bâtiment s'enfonce rapidement. C'est son dernier voyage!...



#### Nouvelle rencontre

Il fallait songer à reprendre de la hauteur et trois minutes plus tard, dérobés aux regards des chasseurs ennemis, nous volions de nouveau au sein des nuages, dans un brouillard laiteux où l'on ne distinguait rien. Pendant de longues minutes, nous confiaimes notre vol aux instruments du bord.

— Navire à 95 degrés!...

Le second pilote venait de le découvrir. Le ciel s'était éclairci et le soleil, à son coucher, le colorait comme à regret d'une tardive teinte rose. La mer était houleuse. Tandis que nous nous rapprochions de la surface des flots, le crépuscule tombait.

En piquant rapidement, nous arrivâmes près du bâtiment. Ami ou ennemi? Nous étions les armes prêtes. Devant nous, dans le ciel, une étoile monta et retomba légère. On avait lancé le signal de reconnaissance: c'était un sous-marin allemand.

Il partait en expédition. Des flots tumultueux, seule émergeait la tourelle que les lames battaient avec rage. Le submersible se dirigeait vers les lieux que nous venions de quitter. Bonne chance!...

Nous le survolâmes un moment. En bas, des casquettes et des mouchoirs s'agitaient. Nous nous souhaitâmes bon voyage et heureux retour!

#### Retour

La nuit vint rapidement et s'illumina d'étoiles. Je me tenais à l'arrière; dans mon casque résonnaient les mystérieux signaux qui traçaient notre route. L'appareil était plongé dans l'obscurité. Sur la table, cartes déployées, à la lumière discrète d'une lampe, le commandant et le chef radio contrôlaient une fois encore notre position et notre cap.

La pleine lune, toute ronde, venait de se lever devant nous. Elle éclairait la mer d'un rayon pâle et brillant. Le vent s'était calmé.

On aurait souhaité que les moteurs se tussent enfin. Mais, malgré leur bruit assourdissant, nous étions de fort bonne humeur. De temps à autre, sous le serre-tête, nous entendions une voix anonyme fredonner quelques mesures joyeuses.

A minuit, nous pûmes écouter les dernières nouvelles de la radio allemande; et puis, la côte dessina sa large ceinture de brisants. La lune, avec précision, découpa sur le sable la silhouette de notre appareil.

Un peu plus tard, nous retrouvâmes le brouillard. Il voilait la terre, comme s'il eût voulu compliquer notre atterrissage. J'entendis le commandant demander notre position. On la lui donnait maintenant toutes les minutes. A l'aérodrome, la mère poule rappelait ses poussins.

La chaîne lumineuse bordant la piste ne se voyait pas très nettement; mais nous nous hâtâmes pour atterrir entre deux bancs de brume.

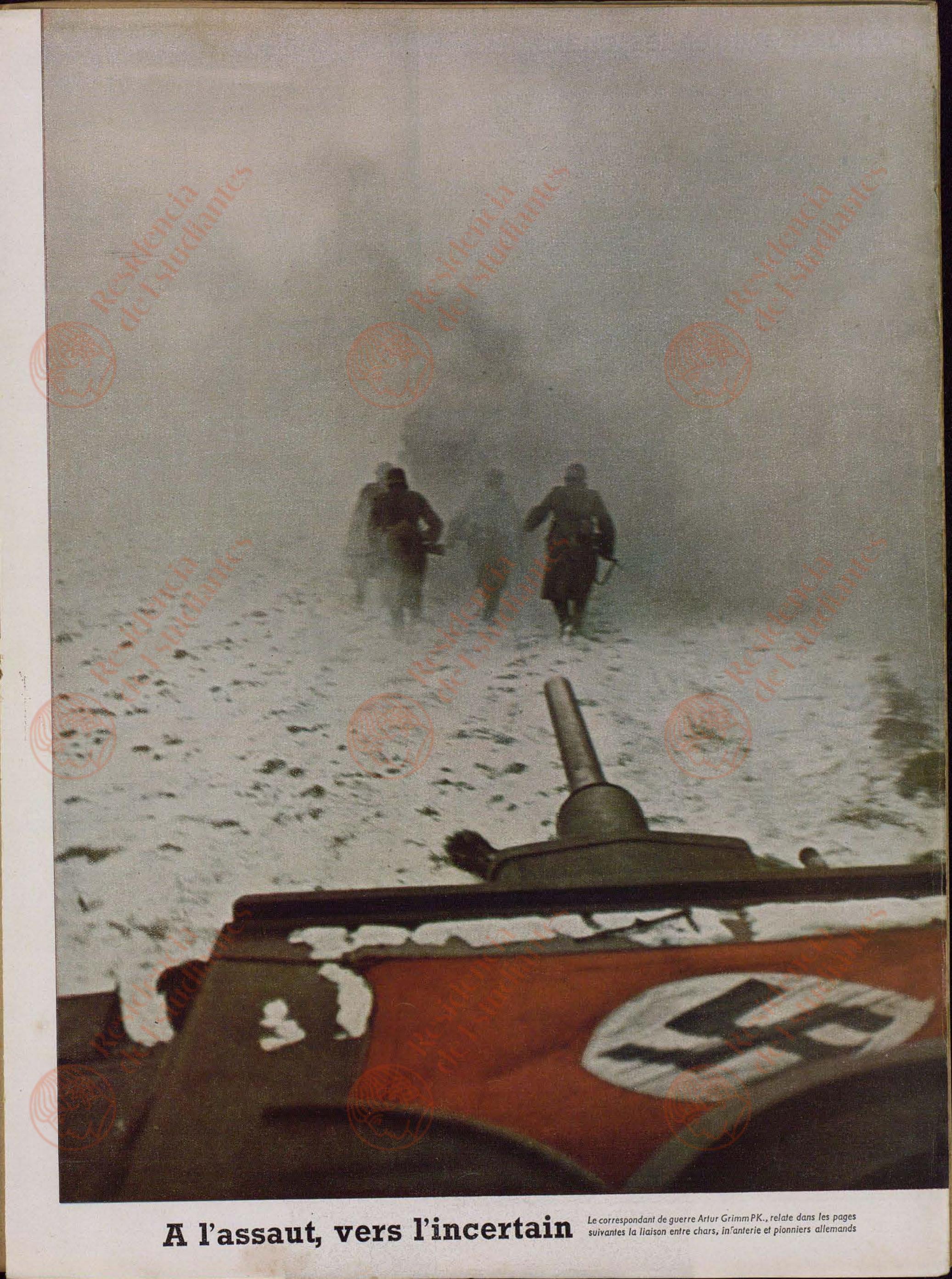
Enfin, notre appareil se posa doucement sur le sol et se dirigea vers les hangars.

Les moteurs s'étaient arrêtés et tout à l'entour, le calme régnait, profond et mystérieux. Nous étions partis et nous revenions de nuit. Tout un jour s'était écoulé, rempli d'événements.

Parcourant plus de quatre mille kilomètres, nous avions, sur une surface immense, découvert et atteint notre but.

— Si l'on allait boire un pot? s'enquit le commandant, tandis que nous cherchions du feu pour nos cigarettes. Il avait une fameuse idée.

Nous ne voulions pas uniquement célébrer le centième vol de notre « patron » ou notre victoire, quelques milliers de tonnes envoyées par le fond. Il fallait aussi fêter notre retour à terre!...



## A l'assaut, vers l'incertain

Le correspondant de guerre Artur Grimm PK., relate dans les pages suivantes la liaison entre chars, infanterie et pionniers allemands

## L'infanterie et les chars

L'étroite collaboration de toutes les catégories d'armes est l'un des secrets du succès allemand. La guerre d'embuscades que mènent les Soviets a resserré encore davantage cette coordination. Des détachements d'infanterie accompagnent les têtes de tanks. Pendant l'avance, ces détachements, transportés pour la plupart par camions, se tiennent derrière ceux-ci. Lorsque la tête de tanks s'approche d'un village, les fantassins sont placés à l'avant. Ils assurent la marche des tanks, les protègent contre toutes surprises et surtout contre les francs-tireurs. Ils nettoient les maisons des quelques francs-tireurs qui s'y sont cachés et essayent de prendre contact avec l'infanterie ennemie. C'est un double jeu excitant. Une fois, ce sont les fantassins qui se trouvent en première ligne et ce ne sont que les détonations lointaines des fusillades et des explosions qui informent les conducteurs de tanks de leur travail; une autre fois, ce sont les tanks qui exécutent la tâche principale et les fantassins, à l'arrière, n'assistent aux actions de leurs camarades qu'en écoutant le bruit saccadé de leurs mitrailleuses.

Assaut sur Bultchévo, village au nord de Moscou. A proximité de Bultchévo, la tête de tanks s'est arrêtée. Protégés par les canons du premier tank, les fantassins pénètrent dans le village. La lutte contre les embusqués soviétiques est d'autant plus difficile que le gel empêche de creuser même les moindres abris



Ci-dessus : Fantassins, pionniers et chars luttent devant Moscou. Sur la neige, des sages de mines russes. C'est le moment pour les pionniers : munis de leurs instruments électriques ils se précipitent en avant. A Bultchévo, les trois catégories d'armes ont travaillé ensemble : quiaient aux embusqués, les pionniers, aux mines et les chars, à l'artillerie ennemie stationnée

traces trahissent le po-  
et d'autres détecteurs,  
les fantassins s'atta-  
de l'autre côté du bois

Ci-dessous : L'assaut à travers le village a réussi. Le premier tank a repris la tête. De l'autre côté du bois, l'infanterie ennemie s'est tuée. Les tanks se dirigent vers leur nouvelle destination, et avec eux, marchent les camarades de l'infanterie. Clichés PK. du correspondant de guerre Artur Grimm





### Hauts-fourneaux, en Allemagne

Les étincelles volent de toute part. Une locomotive quitte le grand hall de l'usine tirant une cuve immense pleine de fer en fusion, bouillonnant encore. Le métal liquide est transporté aux ateliers voisins pour y être transformé en acier brut

Clichés du Dr. Frass-Mader

## Lave d'acier

Une usine d'armement allemande

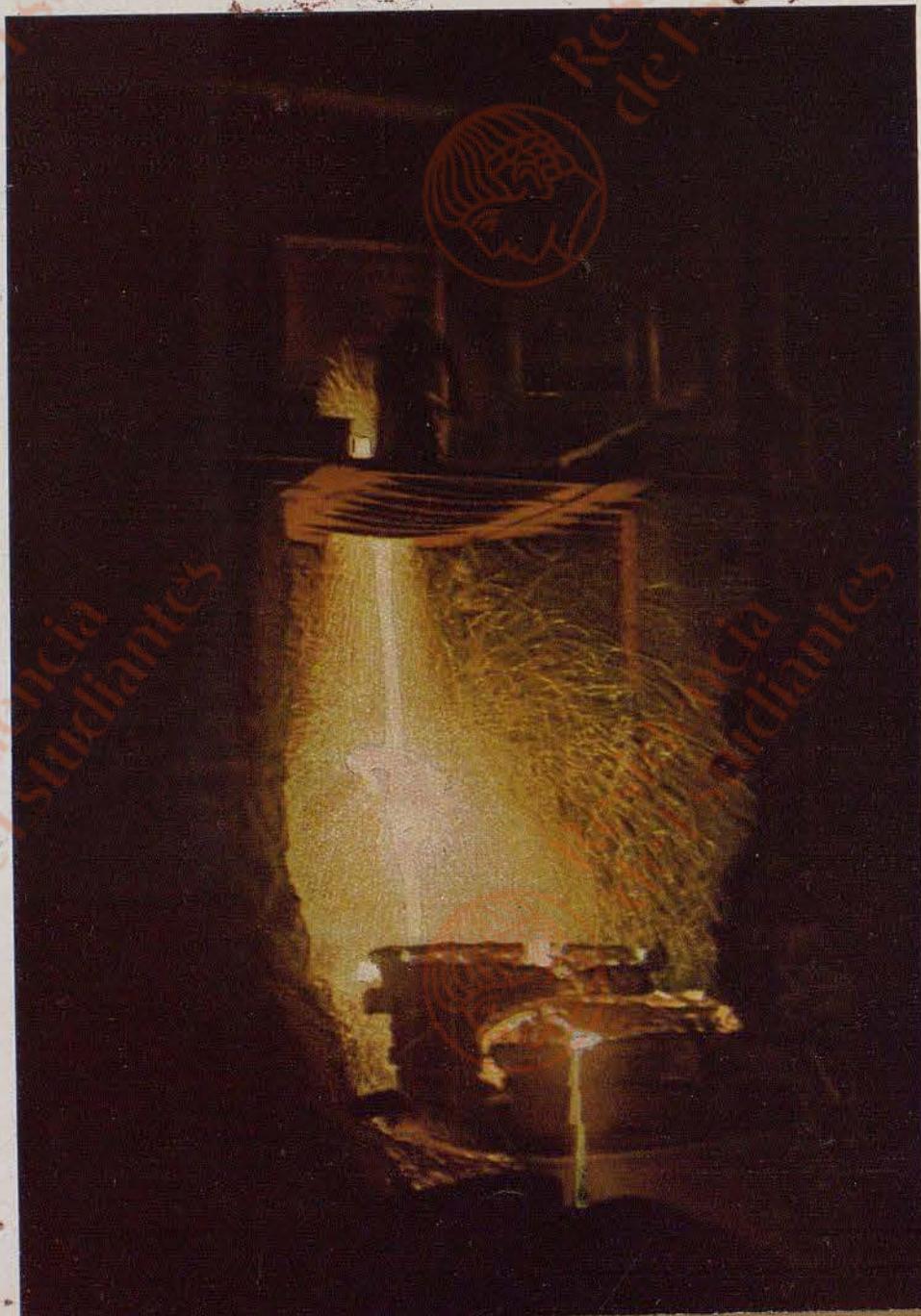


### Après la coulée

On dirait de l'or liquide. Resplendissant, le fer s'échappe du haut-fourneau par une rigole et coule dans des moules préparés pour le recevoir

### Un spectacle féerique

Un feu d'artifice, des étoiles, des comètes, illuminent le grand hall de l'atelier lorsque le métal, brillant d'un vif éclat, quitte le fourneau de fusion



UN jeune homme qui se rendait à Rome où il voulait passer l'hiver à étudier les antiquités et se distraire, s'arrêta en chemin dans une vieille ville. Il comptait y rester quelques jours à recueillir toutes les impressions qu'elle pouvait offrir et qui ne pourraient que profiter au but de son voyage.

L'automne venait à peine de commencer, mais la saison pluvieuse, le ciel gris, les bourrasques, faisaient paraître les journées déjà moins longues et l'hiver plus rapproché. Le soir, l'ombre envahissait rapidement les rues bordées d'arcades. Pourtant, elles n'avaient rien de lugubre, grâce à la chaude couleur de la pierre avec laquelle était construite la ville.

Dans la journée, le voyageur avait visité les églises et les monuments intéressants. Il venait d'achever dans un restaurant renommé un de ces dîners plantureux et varié qui répondait au style de la ville. Levant lentement son verre où se jouaient les reflets de lumière, il songeait que rien ne manquait à son bonheur, sinon d'avoir à sa table quelqu'un avec qui échanger quelques paroles, quelque long regard d'intelligence. A peine cette pensée lui fut-elle venue qu'il se sentit envahi d'une étrange impatience et du pressentiment que son désir allait bientôt se réaliser, que cette soirée ne se terminerait pas d'une façon banale, que dans cette ville une aventure l'attendait.

A son appel, le patron accourut. Il savait où l'étranger pouvait se distraire, où un jeune homme trouvait tout ce qu'il pouvait désirer. Ses clins d'yeux, son large sourire promettaient plus qu'il ne disait.

Sans tarder, le voyageur se leva et prit son chemin vers la ruelle, tapie à l'ombre des grands palais, que le peuple gouailleur appelait la Via Pia, la rue de la Miséricorde. Peu importaient les détours à travers le dédale des rues, son instinct le mènerait sûrement au but qui l'attendait.

Il arriva enfin devant le porche au-dessus duquel, balancée par le vent, grinçait une lanterne. A peine eut-il soulevé le heurtoir que la porte s'ouvrit. Il se trouva dans une pièce sans fenêtres, sans doute une ancienne cour maintenant recouverte. Des quinques fumeux pendaient aux murs et tout au fond s'entassaient des barriques. Une pénétrante et agressive odeur de vinaigre s'en dégageait, de lourdes fumées d'ivresse pesaient dans l'air confiné. Des tables et des sièges, surtout le long des murs, à l'ombre des piliers, propices aux caresses des amoureux. Un piano, dont le son rappelait celui de l'épinette, un violon accompagnaient la chanson obscène d'une femme à l'accent faubourien. Quand le jeune homme entra, la chanteuse quitta la table près de laquelle elle chantait et s'avanza vers le milieu de la salle où l'étranger s'était assis à une table isolée. Elle semblait esquisser un pas de danse, mais ses mouvements avaient surtout pour but de relever ses jupes pour montrer la cuisse nue sous la robe et de cambrer le ventre et les seins.

Trois jeunes gens étaient installés à la table d'où venait la femme. Elle ter-

# Tours et détours

NOUVELLE PAR HANNA KIEL

mina sa chanson par un long trémolo, fit une révérence, envoya des baisers au public et comme l'étranger applaudissait aussi, elle s'approcha de lui et demanda ce qu'il désirait prendre. Elle apporterait ce qu'elle-même préférait,

dans les cheveux châtain du plus jeune qui l'attira sur ses genoux. Renversée sur lui, elle lui murmura quelque chose à l'oreille et la confidence se termina par un long baiser.

A ce moment, le voyageur sentit quel



dit-il. Elle alla chercher une bouteille plate et deux verres, puis, à demi assise sur le bord de la table, elle leva d'un geste affecté le verre qu'on lui offrait, y trempa les lèvres et entama la conversation.

Etais-je seulement de passage ? Séjournerait-il longtemps dans la ville ? Il lui dit qu'il faisait un long voyage. Alors elle prit un air extasié et poussa un profond soupir : « Ah ! pouvoir aussi aller loin... ! »

Mais les trois jeunes gens la réclamaient. Elle goûta encore à son verre, passa sur les lèvres la pointe de la langue et se balançant sur les hanches, alla retrouver ceux qui l'appelaient. Les cinq doigts écartés, elle fourragea

serait l'enjeu de la soirée. Elle ne serait pas perdue s'il arrivait à soulever cette femme au jeune coquebin.

Les instruments préludaient. La chanteuse revint s'asseoir près de lui, dos tourné au groupe des jeunes gens. Elle lui tendit son verre pour qu'il le remplit.

Elle voulait savoir comment il s'appelait et à quoi il pensait à ce moment.

— Je m'appelle Volker, dit-il. « C'est ton amant celui-là, au milieu, avec les cheveux châtain ? »

Elle fit signe que oui.

— Tu fais tout ce qu'il veut... Est-il jaloux ?

Elle eut un haussement d'épaules, un sourire jouait sur ses lèvres.

— Follement jaloux. Je suis sa première. S'il se doutait que quelqu'un me touche, il me tuerait.

— Et toi ?

— Oh ! Moi ! Elle se pencha, bras et seins tendus vers lui.

— Emmène-moi avec toi !

— Mais je ne sais pas si tu serais de mon goût.

— Et si j'étais de ton goût ? Tu m'emmènerais ?

Il la regarda longuement.

— Et si au bout de trois jours j'avais assez de toi ?

— Alors je m'en irais. Je te le jure. Je ne resterais pas un jour de plus. Emmène-moi pour le voyage... Une fois partie d'ici...

— Musique ! criaient les trois jeunes gens à tue-tête. Musique ! La chanteuse ! Nous avons payé pour entendre chanter !

— Va chanter ! dit en riant Volker.

Il songea à sa famille, aux personnes à Rome pour lesquelles il avait des recommandations. Il se demandait la tête qu'elles feraient si elles le voyaient en telle compagnie. Cette idée l'amusait.

La fille chantait maintenant une chanson populaire sur un mode entraînant et qui se terminait par un grand cri.

« Bis ! bis ! bis ! » criaient les trois et toute la salle fit chorus. Les amoureux s'enhardissaient, paraît-il, quand le bruit des chants emplissait la salle.

La chanteuse disparut un moment dans le coin des musiciens, puis revint, un châle sur la tête. Elle s'avancait pieds nus, tenant les pointes du châle qu'elle tendait en avant. Elle modula d'un air dolent une vague histoire : Elle allait seule dans la nuit. Est-ce que personne ne l'accompagnerait...

Les yeux baissés, avec une feinte pudeur, elle s'adressait à celui dont elle avait dit qu'il était son amant. Il se leva vivement en fredonnant : Me voilà !

La prenant par la main, puis par la taille, il allait avec elle de long en large, s'excitant au jeu des demandes et des réponses. Finalement, il se plaça derrière elle et l'enlaça, les deux mains posées sur ses seins. Elle s'abandonnait, la tête sur la poitrine du jeune homme. Mais il ne pouvait voir que sous ses paupières mi-closes, à l'abri du châle, elle n'avait d'yeux que pour Volker et ne chantait que pour lui.

Soudain, comme si elle-même avait honte de ce jeu infernal, elle s'interrompit, délaça l'étreinte du jeune homme et pendant que la musique plaquait ses derniers accords, battit des mains :

« Tous ensemble ! Venez et chantez ! »

Les couples sortirent de l'ombre des piliers et le jeu des demandes et réponses recommença avec un entrain plus démoniaque encore. Les uns louchaient vers le couple plus expérimenté afin de régler leurs mouvements sur les siens, mais les autres profitaient seulement

Suite page 32



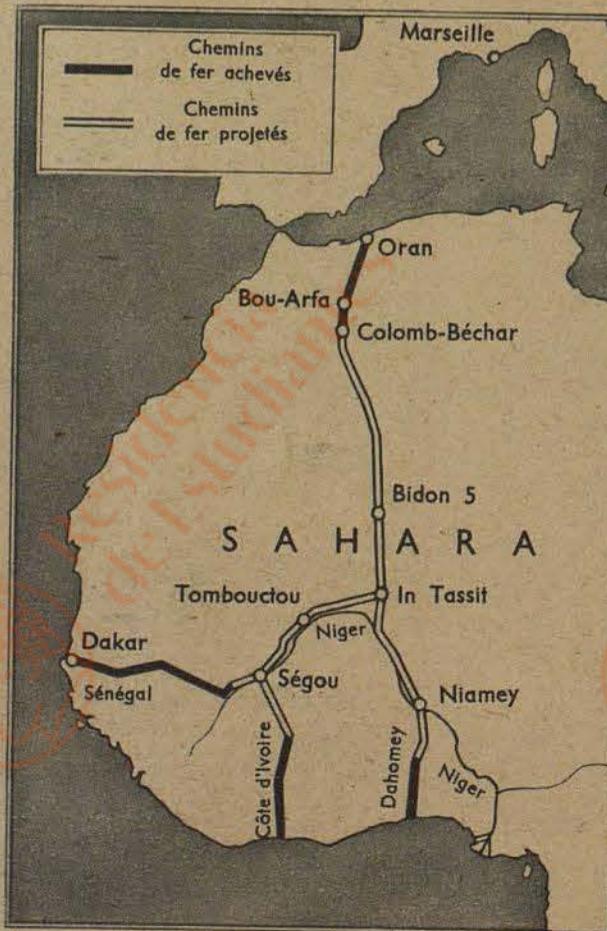
De la Méditerranée aux rives du Niger

## Le Transsaharien

En gare de Bou-Arfa, au Maroc, les visages rayonnent. De très loin, les Arabes sont venus pour admirer le premier train du désert

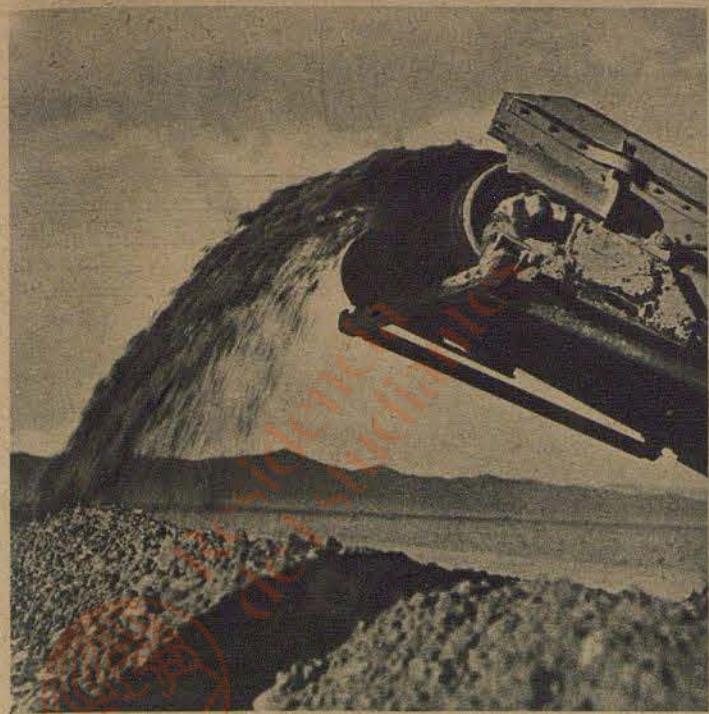


Le Transsaharien se compose, pour l'instant, de deux wagons électriques Diesel qui demandent cent fois moins d'eau qu'une locomotive à vapeur de la même force. Le carburant peut facilement être stocké le long du parcours



Le gouvernement du Maréchal Pétain a terminé les premiers 100 kilomètres du Transsaharien qui va de Bou-Arfa, en Maroc oriental, à Colomb-Béchar, au bord du Sahara. Déjà, les équipes d'ouvriers et le matériel poussent en avant, afin de s'attaquer à la construction du long parcours total de 3.450 kilomètres environ. Le Transsaharien est d'une importance vitale pour toute l'Europe. Après avoir traversé le Sahara, une correspondance constante lui est assurée avec les chemins de fer du Dahomey, de la Côte d'Ivoire et du Sénégal (Dakar). Il pourra ainsi transporter aux rives de la Méditerranée les richesses inimaginables de l'Afrique Occidentale française. Lorsque le parcours à travers le Sahara sera terminé, le Haut-Niger complétera le réseau du trafic en A.O.F. (voir la carte).

Clichés: Wolter

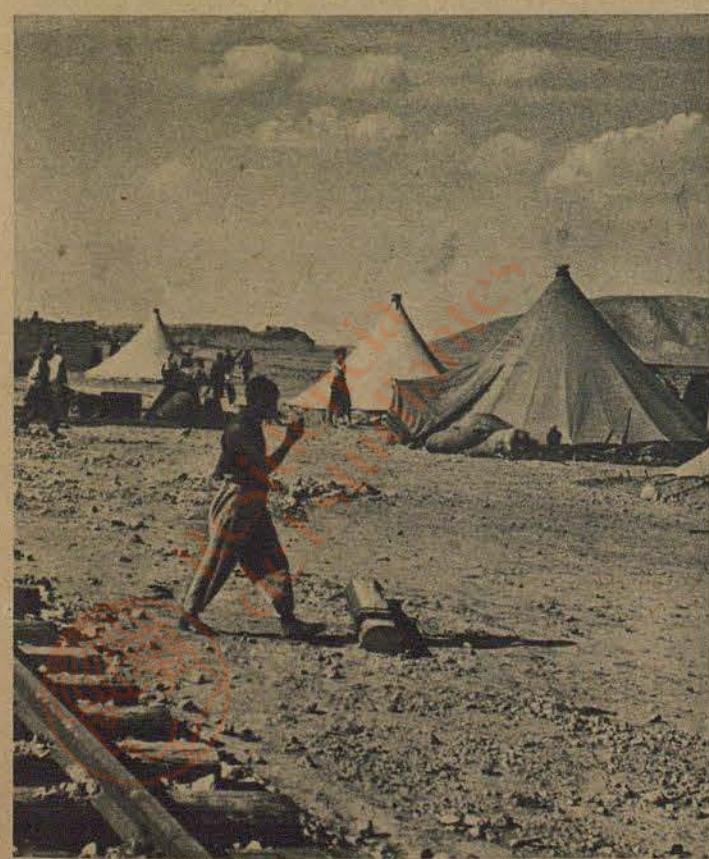


De grands déblaiements ne sont nécessaires que dans les parcours montagneux. Des excavateurs sont à l'œuvre, aspirant et rejetant sable et pierres...

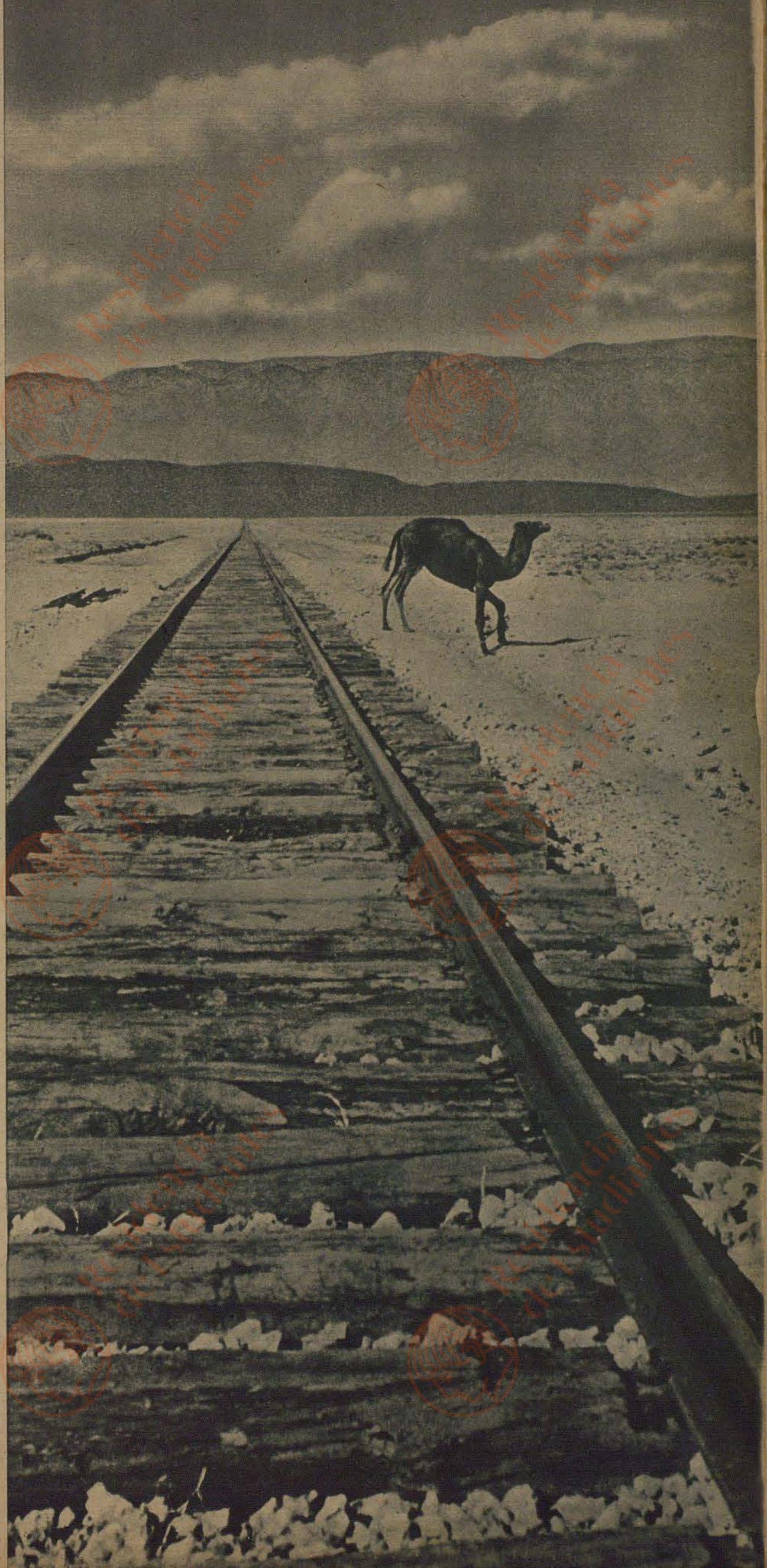


... Des tracteurs lourds travaillent. A une cadence d'un kilomètre par jour, les rails sont posés

Une équipe inlassable vit dans des tentes dressées le long du parcours et progresse, chaque jour, avec le chantier



En ligne droite, sur un remblai de pierres, la voie traverse le désert. Quelquefois, le train siffle pour chasser un chameau, attardé sur la ligne!



# LE ROSSIGNOL DES SOLDATS FINNOIS

Aux premières lignes du front de la Carélie orientale, dans ces contrées solitaires de Finlande où l'on se bat, au milieu des soldats groupés autour d'un feu de camp, une jeune Finoise chante un « lied » carelien...

Ce sont les troupes de choc de la célèbre division de chasseurs commandée par le capitaine Raapana. La chanteuse, vêtue du court paletot de fourrure des Lotta, qui, dans le silence recueilli fait entendre sa belle voix de soprano est Martta Kontula, le « rossignol des soldats finnois ».

... Une jolie jeune femme, à l'expression noble, au visage admirablement sculpté et dont les boucles folles s'échappent du capuchon de fourrure... Mariée à un acteur réputé de Finlande, elle-même cantatrice de grande classe. Dès le premier jour de la guerre, elle s'engagea comme volontaire au front, et, depuis, elle partage les dangers et les privations de la vie de campagne. Sous le feu des batteries ennemis, elle montre le même courage et la même intrépidité que ses compagnons. Elle vit exactement comme un soldat et ne va pas



Martta Kontula entonne un chant d'amour:  
« Je garde, je garde mon cœur!... »

ni plus souvent ni plus longtemps en permission que les autres. Son désir est d'être une véritable femme finnoise qui, au milieu des combats les plus durs, anime et réconforte le cœur de ses camarades par ses chansons... Mais laissons-lui la parole...

... Je me suis entièrement donnée à cette vie, nous dit-elle, que ce soit en première ligne, parmi les aviateurs, les artilleurs ou les fantassins. Avec eux, je vole à d'incroyables hauteurs, je vais par les forêts profondes et chemine le long des marais perfides, soit en auto, à cheval ou simplement à pied.

Comme il est émouvant de savoir que, en face de soi, à la lisière du pré ou du bois, le poste de garde bolcheviste vous guette... Et cet étrange silence des avant-postes que ne doit même pas rompre l'accueil chaleureux de mes amis lorsque je surgis au milieu d'eux: — « Bonjour les gars! » — Ils me répondent en souriant, heureux: — « Bonjour, Martta!... » — Ceci, naturellement, avec la permission du capitaine, qui donne alors un ordre: « — Repos! ». Et notre fête commence, d'abord par une marche scandée au son de deux accordéons. Puis, doucement, je commence à chanter...

J'ai toujours eu le sentiment très net que, ne pouvant porter les armes parce que je ne suis pas un homme, je devais servir d'une autre façon. Les belles joies de la musique et du chant étant à présent hors de cause, je peux et je dois, avec mon art, affirmer le courage de nos valeureux compagnons.

Et, voyez-vous, je suis si émue et si nerveuse, si vibrante d'enthousiasme pour la mission que je me suis donnée que l'aiguille tremble dans ma main et se refuse à traverser la rude étoffe de la capote militaire...

J'aimerais serrer tous ces hardis soldats dans mes bras, — conclut-elle en souriant, — mais je n'ose pas et je me contente de les féliciter le plus gentiment possible... —

Dans le bureau d'une petite ville située à 100 kilomètres de Moscou, et où le nouveau maire vient d'être nommé, Hans Hubmann, l'envoyé spécial de « Signal » fait une découverte étrange...

## « Je suis la nièce de Tschaikowsky... »

Photos: Hans Hubmann

Une vieille dame emmitouflée dans un manteau de fourrure rapé attend, son passeport en main, dans le bureau de la mairie. Et ainsi, on découvre qu'elle est la dernière nièce vivante de Tschaikowsky. Sa mère était la sœur du grand compositeur russe. Son mari — de Meck — était, sous la Russie tsariste, le plus puissant magnat des chemins de fer et fut supplicié par les Bolchevistes. Depuis, sa femme est tombée dans la plus profonde misère, et, ainsi que ses compatriotes, elle accueille les Allemands comme des libérateurs...

... Trois années plus tard, je dus retourner à Moscou où l'on croyait que j'avais caché la fabuleuse fortune de Meck dans une cave... »





## Les âges critiques de la dentition

La dentition de l'être humain présente quatre époques pendant lesquelles elle est plus particulièrement menacée: au moment de la première dentition, pendant la période des dents de lait; de l'âge de la puberté à la vingtième année; pendant les grossesses et au retour d'âge. C'est donc lorsque l'organisme subit une évolution que les dents deviennent fragiles, ce qui prouve bien que leur santé est liée à celle du corps humain.

Ces phénomènes s'observent particulièrement chez la femme enceinte. A en croire un dicton, chaque enfant coûterait une dent à sa mère. En réalité, le développement du bébé diminue la résistance du système dentaire de la maman; mais c'est un accident souvent évitable. La femme enceinte doit se nourrir rationnellement. Il n'est pas utile que l'enfant prive le corps maternel des calcaires nécessaires et la mère doit apporter à son organisme, à son sang, ce sang commun à deux êtres, une quantité suffisante de vitamines, de sels minéraux et principalement de phosphate de chaux, indispensable à la structure de l'appareil dentaire et aux os.

Ces sels doivent être conservés à l'organisme maternel.

Bien des femmes enceintes évitent de se faire soigner les dents, ce qui est une absurdité. C'est au contraire pendant cette période critique que les visites s'imposent. Pour qu'un enfant ait de saines dents de lait, il faut que la nourrice l'allait suffisamment. Le lait maternel est l'aliment de prédilection pour un bébé. Il contient tout ce que demande le jeune organisme et tout ce qu'il lui faut. Heureux l'enfant que sa maman a longtemps allaité!

Le bon état de la dentition dépend également de la qualité de la nourriture, de la bonne mastication des aliments, et des soins apportés à la mâchoire. Mais une chose est certaine: une nourriture saine, une mastication complète, des soins quotidiens avec une brosse à dent individuelle, l'emploi d'un dentifrice de qualité comme Chlorodont, et une surveillance constante de tout l'appareil, permettront d'éviter les maladies en temps voulu.

### Le dentifrice de qualité

**Chlorodont**

vous conservera les dents saines

## Tours et détours

ment de l'occasion pour se livrer à des attouchements plus ou moins prolongés.

Le violon grattait, le piano clamait, la chanteuse beuglait. Les couples oscillaient suivant le rythme de plus en plus rapide. Parfois, certains d'entre eux disparaissaient un instant par une porte située au fond, entre les barriques.

Volker, lui-même soulevé par le rythme endiablé, marquait la mesure des épaules et fasciné par les regards de la fille, il allait se mêler à la ronde quand une voix criarde retentit : « Assez ! Assez ! » Le patron, dont on n'apercevait jusque là que la tête grise derrière le buffet, s'avanza en agitant ses longs bras maigres.

La musique se tut. Les couples se dispersèrent et la chanteuse disparut avec son amant dans une encoignure. Volker se frotta les yeux comme au sortir d'un rêve. Pour se rappeler la réalité, il saisit des deux mains son verre et le porta à ses lèvres. Maintenant je vais payer et m'en aller, se disait-il. Mais ses yeux rougis par la fumée cherchaient la fille.

Elle revenait justement, déjà peignée et poudrée, cependant que le violon préludait.

— Sur la demande du public, une dernière chanson ! fit-elle.

Tournée vers celui qui apparemment avait demandé la chanson et qui se tenait appuyé contre un des piliers, elle commença, sans s'occuper davantage de l'étranger, semblait-il. Mais, à peine eut-elle terminé, comme si elle se ressouvenait d'une commande, elle courut vers le buffet, en rapporta deux verres, remplis d'une liqueur blanche et les posa sur la table de Volker.

— Où demeures-tu ? Quand veux-tu que je vienne ? demanda-t-elle, comme si la conversation n'avait été interrompue que par la commande des deux verres qu'elle venait d'apporter.

— Je serai sûrement bientôt libre.

— Va-t-il te laisser partir ? demanda Volker.

— Sors d'abord. Quand tu seras parti, il s'en ira aussi.

— Alors je reviendrai. Mais comment saurai-je qu'il est parti ?

Elle réfléchit un moment.

— J'éteindrai la lanterne du porche quand il s'en ira.

Dehors, le vent soufflait. Volker rassait les murs pour éviter la pluie oblique. Il tourna dans une ruelle à gauche, croyant y être mieux à l'abri, mais le vent s'y engouffrait. Il reprit donc à gauche, rejoignit l'étroit boyau par lequel les couples déjà s'éloignaient dans la nuit. Le chapeau enfoncé sur la tête, le col du pardessus relevé, Volker luttait contre le vent. Faisant un nouveau crochet à gauche, le long des murs des grands palais, il déboucha dans la Via Pia où, tout au fond, bâtit l'entrée obscure du local.

La lanterne était déjà éteinte. La fille ayant promis à son amant de le rejoindre chez lui, ce qu'elle lui avait toujours refusé jusque là, il s'était décidé à partir avec ses amis. Elle les avait accompagnés jusqu'à l'entrée et leva le bras pour éteindre la lumière.

Mais le visage de son amant se rembrunit, il fronça les sourcils et elle sentit sa poigne s'abattre rudement sur son bras.

— Que signifie ce signal avec la lumière ?



Elle avait voulu éteindre, dit-elle, pour empêcher que la lanterne n'attire de nouveaux clients. Elle n'en serait que plus vite chez lui, ajouta-t-elle en riant.

Il la tuerait si elle lui mentait, criait-il d'un ton menaçant. Du reste, on allait bien voir. Et comme ses amis voulaient le quitter il les pria de rester encore quelques minutes.

Chassé par le vent, Volker arrivait sur ces entrefaites et n'aperçut qu'au dernier moment trois silhouettes qui barraient l'entrée.

« Halte ! » criait-on. Il pressentit l'attaque, canne ou poignard, il ne put distinguer. Instinctivement, il sortit de sa poche une arme et se croyant serré de près, tira.

Les trois s'étaient courbés pour esquiver le coup. Volker vit que l'un d'eux titubait en se relevant. Alors il prit la fuite.

Rebroussant chemin, il courait épandument vers ces palais au delà desquels s'étendaient les places, les rues, son hôtel, loin de ce dédale de ruelles infernales, que remplissaient maintenant des appels et des cris.

Il courait, serrant de près les murs, dans l'ombre profonde que projetait l'énorme et aveugle muraille. Soudain il trébucha et faillit tomber. Le mur avait cédé sous sa main ! Une étroite fente dans la paroi, porte dissimulée, recouverte du même enduit que le mur et que l'on avait oublié de clore. Il la referma sur lui et se mit à grimper l'escalier de pierre, aussi étroit que la faille dans la roche qui laisse couler le ruisseau. Bras écartés, les deux coudes frôlaient le mur.

Marche à marche, il gravit à tâtons l'escalier, fit halte sur un étroit palier et pénétra dans un couloir au fond duquel, à droite, se trouvait une porte. Ses doigts glissèrent sur le bois ciré et rencontrèrent le bouton de métal poli. La porte s'ouvrit non sans bruit et il entra dans une sorte de vestibule. En face, une autre porte s'ouvrit, on écarta une portière et sur le parquet glissa la lueur d'un foyer.

— Est-toi, Harald ? Entré !

La femme se dirigea vers l'âtre et ramassant ses jupes se pencha pour jeter sur la braise quelques grosses pommes de pin.

Volker, qui en chemin avait perdu son chapeau, lissa de la main ses cheveux ébouriffés par la course, entra dans la chambre dont il referma doucement la porte et jeta un regard rapide autour de lui.

Des panneaux de bois recouvrant les murs de la pièce. Le revêtement, arrondi aux coins, dissimulait les encoignures. La cheminée était à gauche ; à droite, une fenêtre, cachée sous un épais rideau. Un large lit de repos, déjà préparé pour la nuit, s'étendait entre fenêtre et cheminée.

La femme frappa les mains l'une contre l'autre, comme pour en secouer quelque poussière.

— Qu'y a-t-il, si tard ? demanda-t-elle sans tourner la tête.

Puis, ne recevant pas de réponse, elle se retourna brusquement. D'effroi elle restait bouche bée en apercevant l'intrus. Puis elle se cacha le visage dans les mains.

— Qu'est-il arrivé à Harald ? balbutia-t-elle. Un malheur ? Où est-il ?

L'étranger esquissa une révérence.

— Je m'appelle Volker, dit-il. (Nouvelle révérence.) Je ne connais pas Harald.

Elle scrutait son visage, mais elle baissa les yeux en rencontrant son regard. Au bout d'un instant, elle leva de nouveau les yeux et leurs regards ne purent se déprendre. Il lui souriait et ses lèvres refléterent ce sourire.

— Il pleuvait, disait-il, baissant la voix comme si chaque mot lui pesait, comme s'il eut craint de rompre le charme par ses paroles. Il pleuvait si fort que je me suis mis à courir le long des murs. La porte a cédé et me voilà !

Vagues paroles, débitées machinalement, pendant qu'il contemplait la femme. Elle s'appuyait du coude à la cheminée, ses cheveux séparés au milieu étaient noués sur la nuque. Son long vêtement la faisait paraître encore plus grande.

Elle allait sans doute se reposer, dit-il. Il se retirait. Mais elle répondit qu'il devait d'abord se chauffer un peu, enlever son pardessus humide et lui dire d'où il venait. A son accent, on voyait bien qu'il n'était pas du pays.

Elle se dirigea vers un fauteuil au coin de la cheminée et l'invita à s'asseoir sur l'autre en face d'elle.

Mais au moment où elle ployait déjà les jarrets pour s'asseoir, au moment où Volker enlevait son pardessus, on

entendit des cris dans la cour, des bruits de pas se rapprochèrent. On frappait aux portes :

— Au nom de la loi !

Volker, les doigts crispés sur le revers de son pardessus, comme s'il pouvait y trouver appui, avoua d'une voix entrecoupée qu'il venait d'être mêlé à une rixe. Trois individus l'avaient attaqué et, pour se défendre, il avait tiré. On était sans doute à sa poursuite. A elle de décider s'il devait rester ou disparaître, son sort reposait entre ses mains.

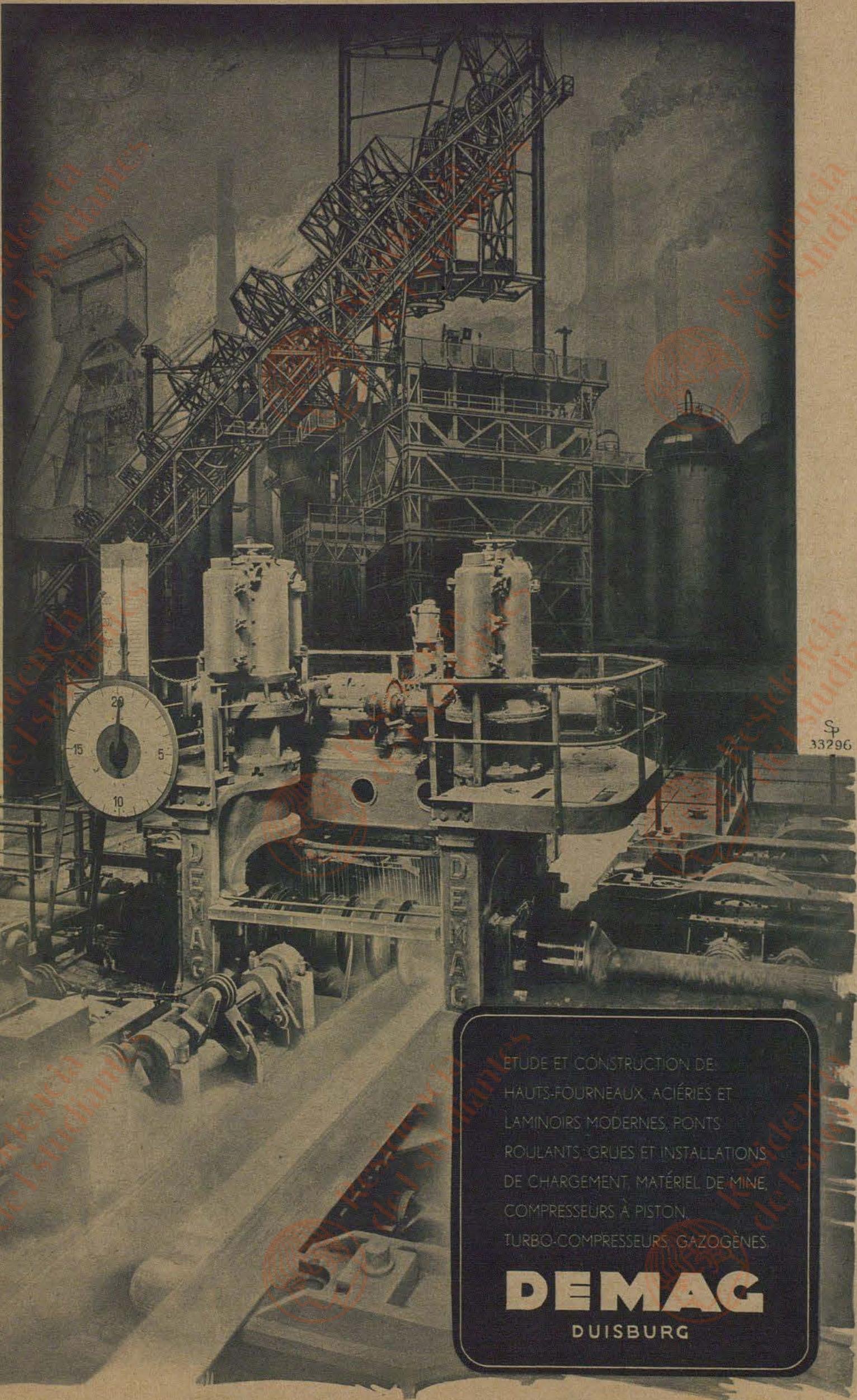
Elle avança deux doigts entre le pilastre de la cheminée et le panneau qui recouvrait le mur, poussa quelque ressort dans une rainure et un pan de muraille bascula, découvrant une cachette. La couche de peinture qui recouvrait le bois dissimulait habilement les joints de la porte.

En passant devant la femme pour entrer dans ce réduit, Volker lui tendit les bras. Elle recula vivement ; mais, tout en l'écartant du geste, elle lui abandonnait cependant la main qu'il pressa furtivement.

L'étroit espace, dont elle referma immédiatement l'entrée, n'était pas un placard, comme il l'avait d'abord cru, mais un réduit formé par l'espace ménagé entre les panneaux et le recoin du mur et servant de garde-robe. A gauche, à droite, pendaient des vêtements, ne laissant qu'un étroit passage au milieu, lequel aboutissait au fond à un petit fauteuil, au-dessus duquel il devait y avoir dans le mur une étroite ouverture. Volker sentait, en effet, l'air frais et humide qui se mêlait aux parfums dont les étoffes étaient imprégnées et dont se dégageait cette odeur particulière au foin après les pluies



d'orage. Il se mit à caresser les étoffes, lisses, soyeuses ou moelleuses. Il plongeait son visage dans leurs plis, en songeant à ces formes enivrantes qu'il aurait tant voulu tenir dans ses bras. Il se nouait les manches autour du cou et disait à ces robes les paroles ardentes qu'il ne pouvait adresser à celle, si proche pourtant, mais dont le séparait un panneau.



ETUDE ET CONSTRUCTION DE  
HAUTS-FOURNEAUX, ACIÉRIES ET  
LAMINOIRS MODERNES, PONTS  
ROULANTS, GRUES ET INSTALLATIONS  
DE CHARGEMENT, MATERIEL DE MINE,  
COMPRESSEURS À PISTON,  
TURBO-COMPRESSEURS, GAZOGÈNES.

**DEMAG**  
DUISBURG

## Solidarité?

offert de les faire contrôler par des commissions compétentes, assurant que les Allemands ne recevraient aucune de ces marchandises ?

### Un témoignage,

qui ne peut être soupçonné d'émaner de la propagande allemande, fut donné par un Suisse de Zurich, dès 1917, éclairant d'une lumière nouvelle la façon dont l'Angleterre envisage et prend à cœur la solidarité de la race blanche. Ce témoignage fut publié par le professeur Dr A. Foré. Un médecin suisse, le Dr Eberlin, résidant alors au Cameroun, rapporte ce qui suit sous la foi du serment :

« ...Maka, où j'habitais, fut occupé par les Anglais le 1<sup>er</sup> octobre 1914. Il était impossible d'y rester, car les Anglais fusillaient les civils. Déjà, lors de leur débarquement sur la côte, le 27 septembre, on avait pu voir que leurs troupes étaient en majorité composées d'indigènes et de mercenaires qui se conduisirent d'une façon odieuse. Je pris la fuite avec ma femme et mon enfant ; mais, fait prisonnier par la suite, je fus jeté en prison, bien que ma neutralité fut clairement démontrée. Nous dûmes dormir à ciel ouvert et sans manger ; à Douala, nous fûmes contraints de payer 100 RM. d'amende... Cette façon d'agir vis-à-vis des Allemands et des neutres est honteuse, littéralement déshonorante... Les femmes furent gardées nuit et jour par des soldats baïonnette au canon et leur fut même impossible de se dévêter en dehors de la présence de ces gardiens. Le 11 décembre, à Manbellion, les Anglais ont enfermé cinq femmes et deux enfants dans un wagon. Ce wagon n'était pas pourvu de frein. Lancé sur une pente raide, il acquit une énorme vitesse, se dirigea vers un pont qu'on avait déjà fait sauter.

« Les femmes se trouvant dans le wagon savaient heureusement que ce pont avait sauté et elles décidèrent de se lancer hors du wagon entre Manbellion et Manengole. Lorsque la dernière s'élança, son enfant dans ses bras, le convoi arrivait en gare de Manengole. Ce fut un miracle qu'aucune d'elles ne fut tuée ou sérieusement blessée. L'une d'elles eut toutes les dents cassées par le choc et ma femme reçut une profonde blessure à la tête. Le wagon dérailla entre Manengole et Manengoteng... »

Cet exemple pris entre mille, qui pourraient être puisés à la même source, se passe de commentaires. Sous le régime anglais, les Noirs étaient assez bien menés, alors que les Allemands étaient fouettés au knout et soumis au supplice des « poucettes ». Ils étaient aussi astreints aux travaux les plus rebutants... C'est là le style de la solidarité occidentale anglaise dans toute sa vérité...

Les Japonais se sont, eux, conduits d'une façon toute opposée, lorsque des prisonniers sont tombés entre leurs mains et ils les ont traités avec le plus grand respect : tels ces soldats allemands qui durent se rendre après le combat acharné de Tsing-Tao. Un fait qui témoigne en leur faveur est le désir que beaucoup de prisonniers exprimèrent de rester, après leur libération, au Japon. Plusieurs y retournèrent après l'avoir quitté, et ceux qui étudient les mœurs japonaises purent facilement étudier de près lors de leur emprisonnement. Il ne s'agit pas là d'une solidarité de race blanche, mais de gens honnêtes qui respectent les vaincus.



M. Salazar, chef du gouvernement portugais, visite l'Exposition de l'architecture allemande à Lisbonne. A sa droite, M. von Hoyningen-Huene et le professeur Albert Speer

Clichés : Leopold Fiedler  
Luce-Atlantic



Le général Ettore Bastico, gouverneur général de la Libye et commandant des troupes italiennes en Afrique du Nord



Des chefs arabes ont invité, en Afrique du Nord, des officiers allemands et italiens à leur faire une visite d'amitié



A présent que les Anglo-Américains sentent venir le danger, ils invoquent la solidarité occidentale. Où était-elle cette solidarité, lorsque les Allemands tombèrent dans une telle détresse après la dernière guerre perdue ?... Le Rhin fut alors occupé par des troupes noires et, placidement, les Anglais et les Américains regardèrent ces nègres violenter les femmes allemandes. A nouveau, où était-elle lorsque, durant les années qui suivirent la guerre, la Grande-Bretagne interdit à l'Allemagne surpeuplée toute immigration dans ses colonies et ses dominions ?

En 1927, l'auteur de ces lignes se trouvait avec d'autres émigrants allemands atteints d'une maladie contagieuse et enfermés à clef dans les caves de la Compagnie « Canadian Pacific » à Liverpool. Après de longs jours d'attente, ils furent tous parqués dans l'entrepost d'un bateau en partance vers le Canada, puis transportés par trains spéciaux et dirigés dans la campagne, pour obvier à la pénurie de main-d'œuvre paysanne...

L'Australie et la Nouvelle-Zélande fermèrent également leurs portes aux immigrants allemands, bien que les travaux et l'action des pionniers allemands n'eussent rien à voir avec l'histoire de l'Australie... Dans l'Empire colonial britannique, la solidarité européenne n'a jamais existé... Les Australiens ne voulaient pas devenir Européens, mais rester Britanniques. Tous deux — l'Angleterre et l'Australie — s'en mordent aujourd'hui les doigts, car le continent australien reste vide... Et comment ce peuple peut-il actuellement prétendre à un certain standard matériel, même si l'on parle anglais en Australie ?...

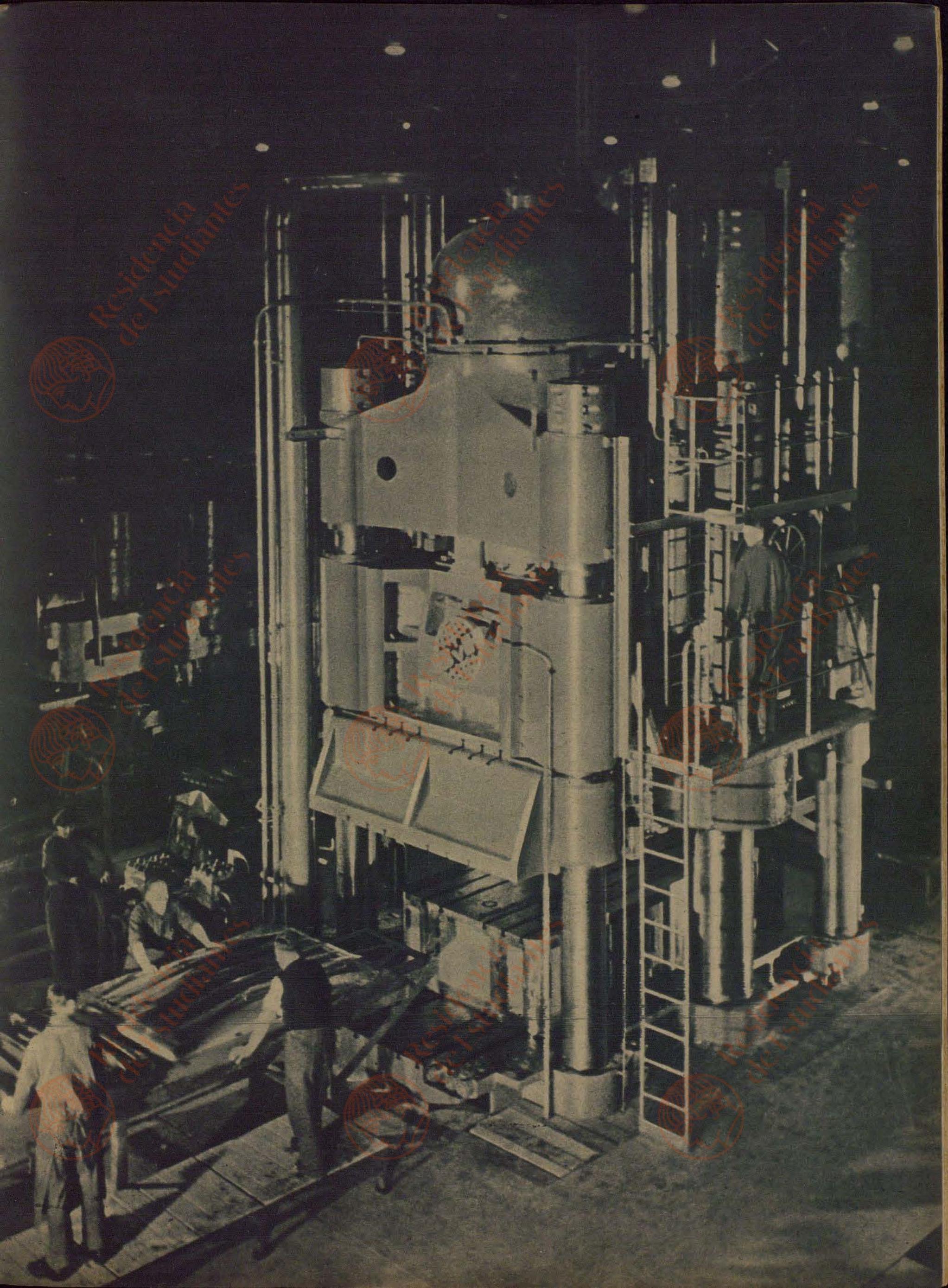
Et si, aujourd'hui, l'Angleterre est précipitée vers sa perte c'est parce qu'elle n'a jamais eu une conception honnête en faveur de la solidarité occidentale. Si, auparavant ou maintenant, il lui arrive de la mentionner, c'est toujours au bénéfice d'intérêts purement britanniques.

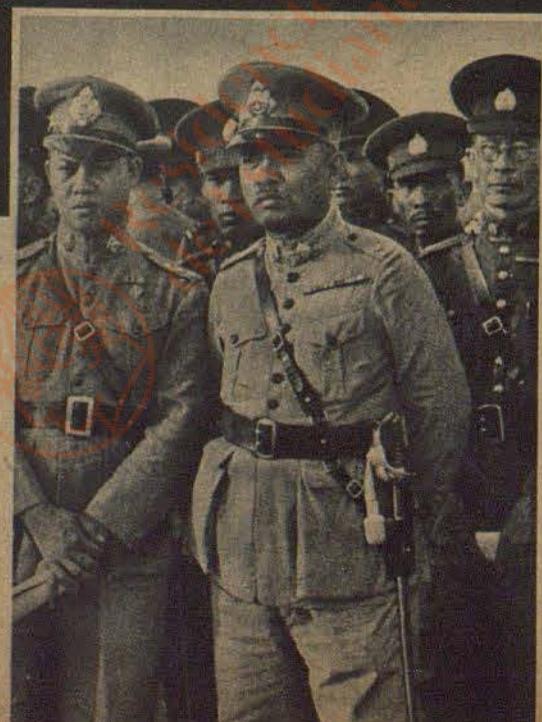
La lutte pour une véritable solidarité des pays occidentaux est, aujourd'hui, menée par des puissances — l'Allemagne en tête — qui luttent contre la barbarie bolchevique. Elles sont soutenues par une autre puissance — le Japon — qui suffit, à elle seule, à pouvoir rejeter toutes influences étrangères hors de l'Asie et assurer la solidarité asiatique. Et si — même après les incessantes violations faites à la doctrine de Monroe — l'Amérique doit rester aux Américains, il est juste que l'Europe soit aux Européens et l'Asie aux Asiatiques.

Et c'est seulement ainsi, que la solidarité aura acquis un sens. A. E. Johann

LE TITAN D'ACIER. Des millions d'ouvriers allemands travaillent sans répit à parfaire et renforcer l'armement de leur pays. Ils viennent de recevoir un nouveau camarade, le plus puissant ouvrier d'armement du monde entier. Il s'agit d'une presse hydraulique à haute pression. Sa poigne d'acier, d'une force gigantesque, broie la matière et en forme des pièces pour la construction d'avions. Elle exerce une pression de 8.000 tonnes, ce qui représente le poids de 160 wagons-restaurants d'express modernes. Il faut l'énergie de trois moteurs de 300 CV en tout pour créer cette pression et mettre en mouvement les poignées gigantesques. Afin de donner à cette presse une base solide, il a fallu exécuter de longs et difficiles travaux de fondation, car la presse pèse 375 tonnes. Elle a neuf mètres de haut et pour la loger il a été nécessaire de construire un hall spécial

Photo :  
Usines de construction d'avions Henschel





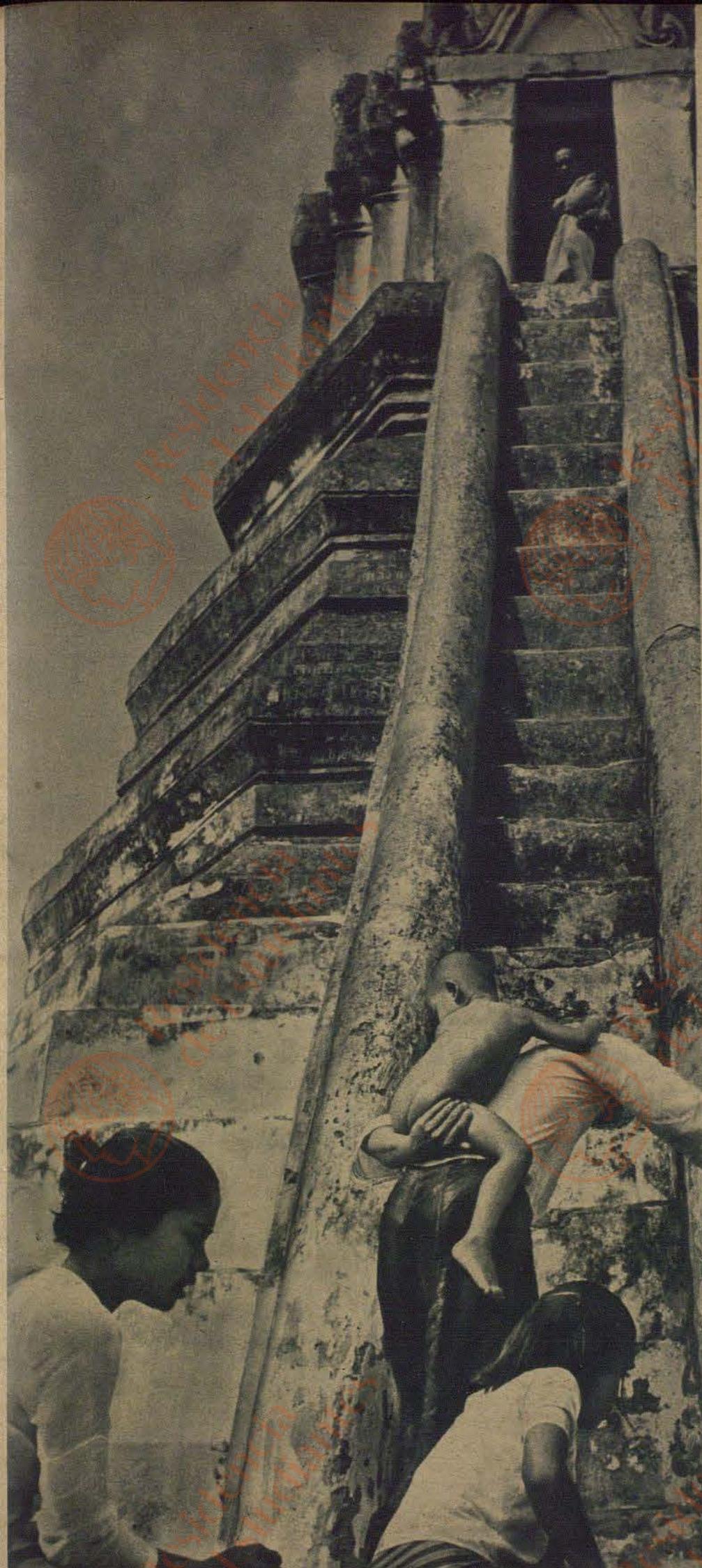
LA SOMBRE FORET VIERGE. Au Thailand, la forêt vierge s'étend à l'infini. Palmiers et bambous surgissent pêle-mêle

## THAILAND

OFFICIERS DU THAILAND. Au cours des dernières années, l'armée a été modernisée et considérablement renforcée. Depuis 1939 déjà, 25 % du budget total de la nation ont servi aux dépenses militaires

DANS UN MUSIC-HALL DE BANGKOK. La danse de cette petite Thailandaise est influencée par le style européen et manque d'originalité, mais le corps gracieux, aux membres menus et le charme de ses mouvements captivent malgré tout le spectateur

C'EST en 1939 que les Siamois décident de donner à leur pays le nom de « Thailand », le « Pays des Libres ». Ce changement est caractérisque de la forte volonté de cette nation. Seul peuple asiatique entre l'Iran, l'Afghanistan et le Japon, le Thailand réussit à éviter la domination des puissances



UNE ASCENSION PÉNIBLE MENE A L'EMPREINTE DES PIEDS DE BOUDDHA. Le temple de Nakon Patom s'élève à 115 mètres de hauteur. Une chapelle minuscule se voûte au-dessus de la sainte empreinte. Peu de croyants réussissent à grimper cette pente raide, afin de vénérer de près la relique.

sances occidentales. Le Siam était, jusqu'en 1932, une des dernières monarchies absolues du monde, gouverné depuis 1782 par la dynastie des Chakris. Quand la révolution nationale survint, le peuple s'empara du pouvoir. Doucement, mais avec fermeté, la dynastie fut repoussée à l'arrière-plan.

Un prince régnant, remplaçant le jeune roi Ananda Mahidol, dirige maintenant les affaires d'un gouvernement qui veut, du peuple thaïlandais, faire une nation moderne.

Une organisation de la jeunesse des deux sexes, les « Yuvatchon » et les « Yuvanari » se détachent d'un système



DES ENFANTS GROUILLENT... Le nombre d'enfants au Thailand ne cesse pas d'étonner l'Européen. Le Thailandais adore les enfants et les soigne avec beaucoup de tendresse. Ils sont tous bien nourris, gais et viraces

Clichés Léopold Fiedler

d'école moderne et obligatoire. Son but est de réussir le saut à travers des siècles entiers et de faire d'un Etat oriental et autocrate une nation du XX<sup>e</sup> siècle. Bangkok, la capitale du Thailand, s'adapte plus rapidement aux exigences de la vie moderne que le cultivateur de riz qui ne surgit

que lentement des profondeurs infinies du fatalisme bouddhiste pour se tourner vers les nouvelles tâches de la civilisation et de la technique. L'évolution du Thailand sera encore accélérée par sa participation soudaine dans le tourbillon de la nouvelle guerre mondiale.

# Compétitions sportives en Europe

## Du football en temps de guerre

L'EQUIPE continentale de football fut d'abord accueillie avec scepticisme. Les équipiers ne se comprendront pas, disait-on, puisque la plupart ne parlent que leur langue maternelle. Un journaliste coupa court à cette objection en disant que le ballon est le meilleur interprète. En créant, en 1938, l'équipe continentale des Onze, la Fédération internationale de football anticipait sur l'union sportive européenne. On y trouvait des Italiens et des Allemands, des Français et des Hongrois, des Norvégiens, des Belges. Seule, la guerre civile avait empêché l'Espagne d'y envoyer un de ses grands champions.

Le journaliste avait raison, le ballon est le meilleur interprète. Pendant la Grande Guerre, l'idée sportive ne faisait encore que poindre et un match entre pays aurait semblé déplacé. Mais dans la lutte des peuples à laquelle nous assistons, le sport a une mission à remplir, celle du messager de paix. Lorsqu'au printemps de 1941, l'équipe allemande se rendit en Suisse, des êtres louche murmuraient avant le match qu'il y aurait des protestations, des manifestations. Or, l'équipe allemande n'a peut-être jamais été accueillie avec autant d'enthousiasme qu'alors dans le beau stade de Berne. L'Allemagne perdit, la Suisse remporta la victoire, dans un délice de joie des spectateurs qui acclamaient les vainqueurs aux cris scandés de « Hop Schwyz ! Hop Schwyz ! ». Pourtant, cette joie bien naturelle ne rendait pas les Suisses insensibles aux beautés, aux finesse du jeu des Allemands. Des applaudissements nourris soulignaient souvent les plus belles passes dans le jeu des Walter, Kupfer, Hahnemann, Janes... L'équipe allemande put assister aux mêmes scènes de fraternité sportive à Stockholm, dans l'automne de

1941. Des dizaines de milliers de spectateurs assistèrent à ce match. L'arbitre danois s'étant prononcé une fois à tort en faveur des Suédois, les spectateurs le sifflèrent et réclamèrent avec indignation que l'on respectât le droit des invités. Des applaudissements chaleureux nous consolèrent de la défaite contre un adversaire nettement supérieur et dont le jeu avait été merveilleux. Le lendemain, un journal déclarait, en énormes capitales : « Ce fut le plus beau match de football que l'on eût jamais vu à Rasunda ».

Des esprits étroits s'imaginent parfois que les grands Etats ne devraient pas se laisser vaincre par de petits pays dans les matches de football. Dans ce cas, la Chine devrait être invincible. C'est là un point de vue absolument erroné. Ce qui fait le charme des rencontres entre pays, notamment pendant la guerre, c'est précisément que la puissance éventuelle du pays n'est pas en question et que c'est uniquement la valeur des joueurs qui triomphe. La Suisse, dont les habitants tiendraient sans peine dans Berlin, est restée invaincue en 1939 dans une douzaine de matches environ et fut le champion officieux de l'Europe. En 1941, le Danemark a été fier de son équipe imbattable. Elle a vaincu l'équipe suédoise qui, peu auparavant, l'avait remporté sur l'équipe allemande. A Dresde également, l'équipe danoise est sortie de la lutte contre son puissant voisin avec le beau résultat de 1-1. Les Danois d'un certain âge se crurent reportés à la belle époque où le Danemark était le pays de football le plus fort de tout le continent. Il y a 30 à 40 ans de cela. Les petites nations peuvent fort bien tenir une place de premier plan dans les sports. Quand les Allemands ou les Italiens perdent au football contre les

Un shoot parfait tout en maintenant son équilibre

Episode du grand match Suisse-Allemagne, le 20 avril 1941



Hongrois, cela n'a rien qui puisse surprendre le connaisseur. Ce sont des entraîneurs hongrois qui enseignent le football sur tout le globe. Et lorsqu'au printemps de 1941, l'équipe nationale allemande réussit à vaincre ces magiciens du ballon dans le rapport de 7-0, on crut d'abord à l'étranger qu'il s'agissait d'une faute d'impression.

En Europe, le football a ses propres lois. Ne devrait-on pas s'imaginer que les spectateurs en Italie, en Espagne, au Portugal ou sur les Balkans sont les plus passionnés du monde ? Qu'au contraire, dans les régions au nord du continent, ils sont froids, réservés et assistent aux péripéties du jeu sans que leur cœur batte moins régulièrement ? Nous parions cependant que si quelque parachutiste descendait par hasard au-dessus d'un terrain de football, que ce soit à Stockholm, à Rome à Barcelone ou à Copenhague, il lui serait totalement impossible de discerner au vacarme des cris où il se trouve... Stockholm bat même à cet égard un record. Nulle part en Europe on ne trouve de chœurs mieux organisés, ni des poumons plus puissants. Ils ont leur propre compositeur, armé d'un mégaphone. Le plus grand club de Stockholm fait même venir son orchestre, des ténors fameux entretiennent l'ardeur fiévreuse des spectateurs. En Italie, nous n'avons jamais entendu de chanteurs sur le terrain de football.

Les Scandinaves sont en général de haute stature, mais les héros du football suédois en 1941 étaient des Lilliputiens. Garvin Carlsson, le Petit Poucet, a marqué trois des quatre buts contre l'Allemagne (4-2), et dans un corps à corps avec Kupfer, le meilleur ailier du monde. A Dresde, Kai Hansen, un petit bout d'homme qui n'arrivait même pas à l'épaule du gardien de but, a causé les plus graves soucis aux équipiers et aux spectateurs allemands. Par contre, le Romain Piola, depuis des années l'avant le plus fameux de l'Italie, est long comme une perche.

En 1940 et 1941, l'équipe allemande s'est mesurée plus souvent qu'en temps de paix contre celles d'autres pays. Elle a aussi remporté plus de victoires qu'en temps normal. Les nouveaux Etats, la Slovaquie, la Croatie, sont reconnaissants à l'Allemagne de les avoir fait entrer dans la communauté sportive de l'Europe. Ils ont envoyé leurs jeunes équipes à Breslau (0-4) et à Vienne (1-3).

Au printemps de 1941, le monde sportif se demandait si l'équipe allemande n'était pas même devenue plus forte, en dépit des événements. D'autant plus glorieux sont les succès remportés par ses adversaires dans une noble émulation entre nations. Pour 1942 se dessine un programme important de rencontres sportives entre pays.

Dr Friedebert Becker

A droite, Garvin Carlsson, le Petit Poucet suédois, dans le match Suède-Allemagne, le 5 octobre 1941 à Stockholm. Carlsson, la nouvelle vedette du football européen, a placé trois buts dans ce match

Photos Schirner: (2)



# Rouge, vert, jaune

L'amour des Lapons  
pour les couleurs

Les Lapons de la Suède septentrionale adorent le bariolage. Un bonnet digne de ce nom doit avoir un grand pompon de laine rouge, une jupe verte doit être ornée de franges rouges et jaunes qu'on retrouve souvent aux guêtres, et, pour couronner tout l'ensemble, un foulard bigarré s'impose. Le rouge, le vert, le jaune éclatent sur les chaudes fourrures de renne, peu voyantes. Le rouge, le vert, le jaune agrémentent la blanche monotonie de l'hiver et la grisaille verdâtre de l'été. Le rouge, le vert, le jaune font la joie du Lapon



Les traits sont durs  
et les couleurs variées.  
Le Lapon doit lutter  
durement pour subsister ; mais la joie de  
vivre triomphé de tout

Clichés:  
Algard-Stockholm

Un hôte du Sud, bienvenu  
sous la tente lapone. La  
scène vaut bien un cliché





## Des bourrasques de vent arrivent d'Islande

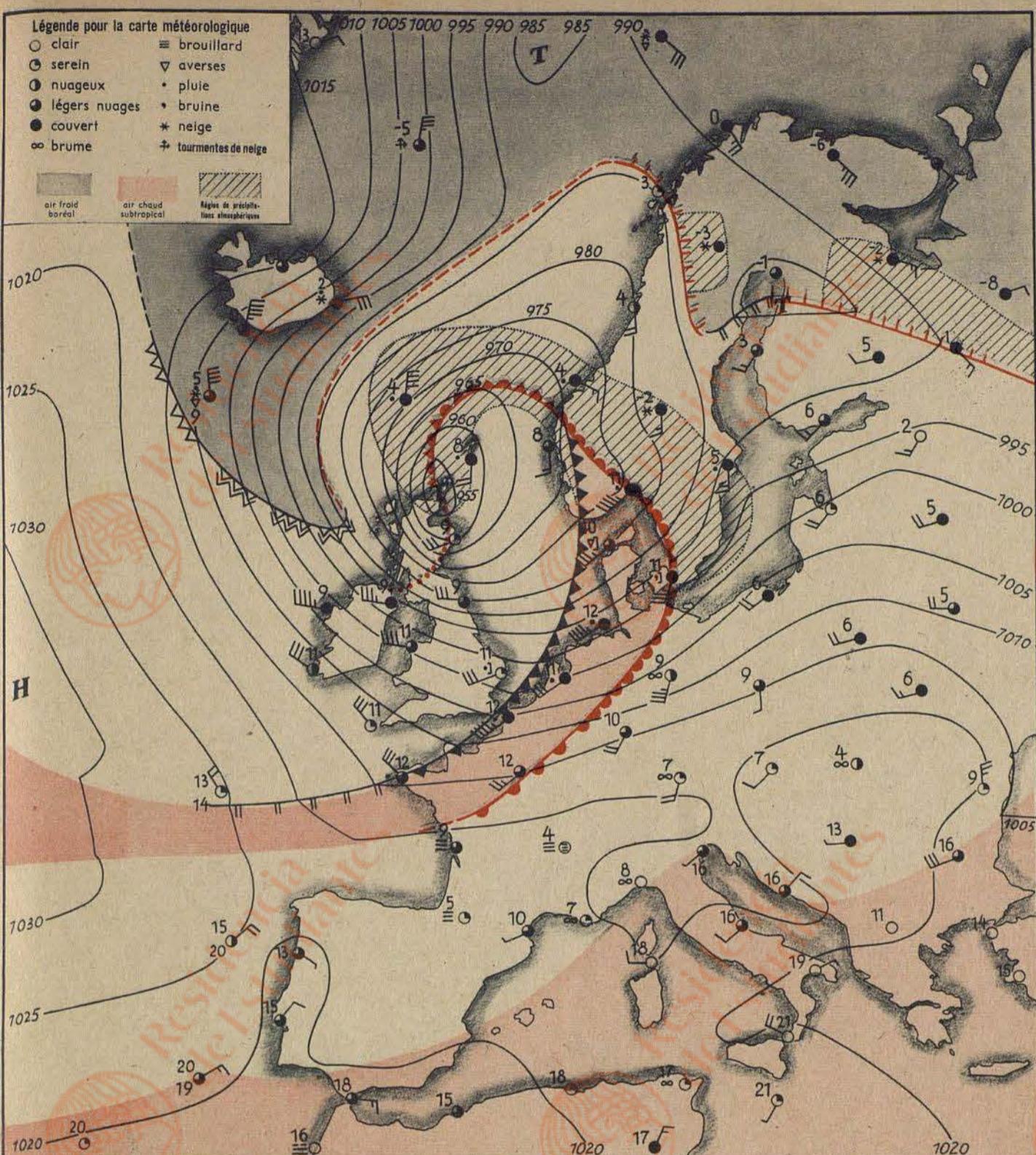
Sur la page suivante, la carte du service météorologique du Reich indique, par les signes des météorologues, le temps du 19 octobre 1935. Ces signes ont été, ici, traduits par des images et l'on peut voir: un épicyclone se former aux îles Shetland et provoquer des averses de pluie et de neige sur la mer du Nord et en Scandinavie. Dans l'Europe méridionale et en Méditerranée, temps chaud comme en été; dans l'Europe septentrionale, temps froid et chutes de neige hivernales.

Légende pour la carte météorologique

- clair
- serein
- nuageux
- légers nuages
- couvert
- brume
- brouillard
- ▽ averses
- pluie
- bruine
- \* neige
- ‡ tourmentes de neige

air froid boréal      air chaud subtropical

Région de précipitations atmosphériques



CARTE DU BUREAU METEOROLOGIQUE ALLEMAND, 19 OCTOBRE 1935. Les chiffres marqués près des différentes localités indiquent la température en degrés celsius; les flèches, la direction du vent; les ailerons, au fût de la flèche, l'intensité du vent. Dans la Manche, par exemple, régnait une intensité 9 (de 66 à 77 kilomètres à l'heure). Les localités ayant la même pression atmosphérique sont reliées par de gros traits (isobares). — Cette carte contient les résultats de 12.000 observations environ, relevées par à peu près 500 stations européennes. Le météorologue trouve sur cette carte tous les renseignements désirables. Nous les avons traduits en langage compréhensible dans le tableau en couleur à gauche

## Le temps qu'il fait en Europe

L'EUROPE est riche, elle le sera davantage encore à l'avenir. Cependant, elle devra se garder de gaspiller ses richesses; elle n'exposera pas la vie, la santé, les biens de ses 500 millions d'habitants aux caprices du temps. Elle protégera ses navires, ses avions contre les tempêtes ou la brume, la vie des Norvégiens qui font la pêche au hareng, celle des Allemands partis à la pêche de la baleine. Les champs de blé de l'Ukraine, les troupeaux dans les basses plaines de l'Allemagne doivent être garantis contre la grêle et les vagues de froid. Les vignes de la France, celles du Rhin, du Main, du Danube, les cultures maraîchères de la Hollande et les vergers du sud-ouest de l'Allemagne seront protégés contre le gel qui menace la floraison, les plantations de tabac en

Macédoine et en Grèce, les orangers d'Italie contre les orages, et nos mineurs contre les coups de grisou que dégage de la pierre une baisse de pression atmosphérique.

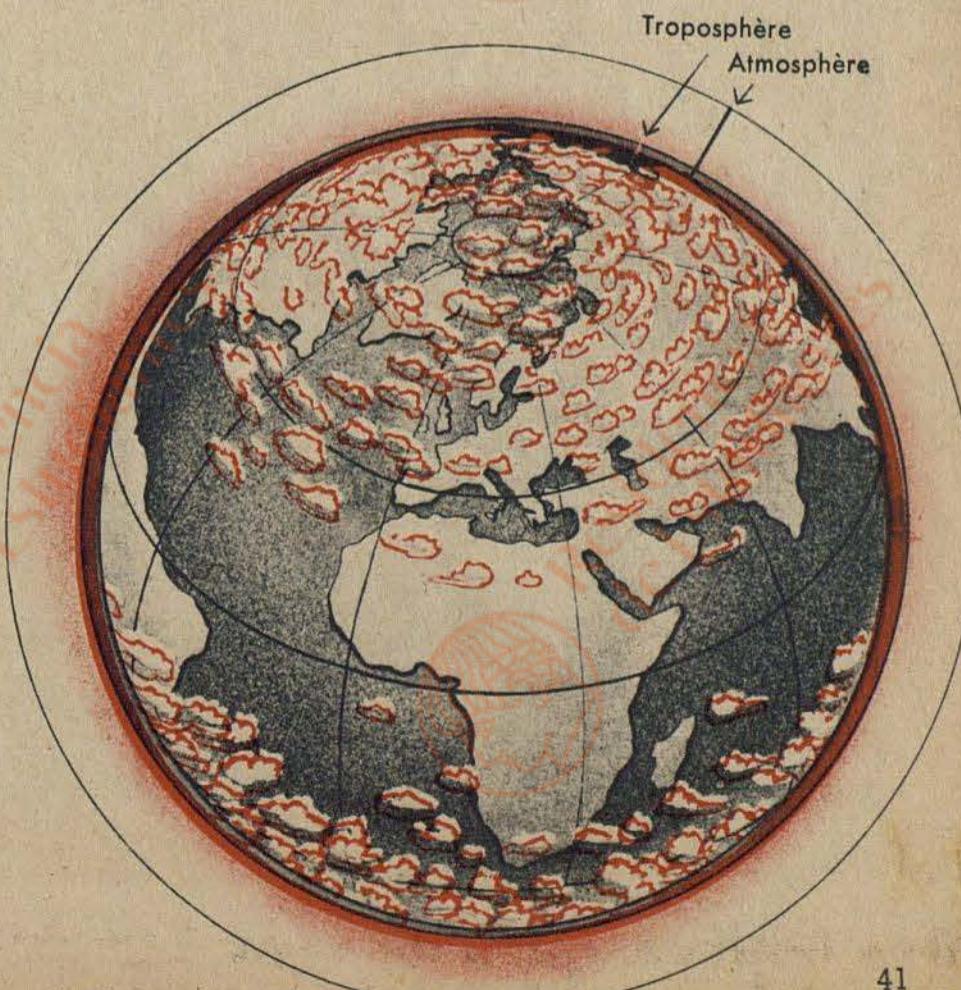
Organiser plus soigneusement encore le service météorologique est une tâche européenne. Le réseau des stations devra être plus dense, de manière à pouvoir reconnaître à point donné les

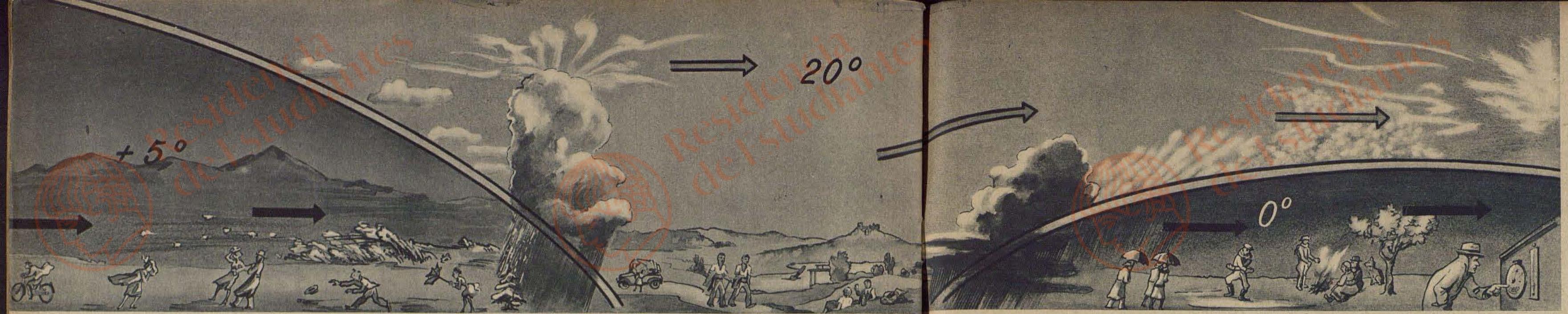
L'AIR QUI ENTOURE NOTRE GLOBE. L'épaisseur de la couche qui entoure la terre est de 12 à 15.000 kilomètres environ dans l'univers. Au delà de 12 kilomètres des traces d'air y sont encore perceptibles. La troposphère, par contre où se forment les nuages et probablement le temps atmosphérique mesure, à l'équateur, de 17 à 18 kilomètres; au-dessus de nos latitudes, en Europe centrale, sa hauteur atteint 10 à 11 kilomètres et, au-dessus des pôles, 7 à 9 kilomètres seulement; suit la stratosphère. A 100 et encore une fois à 200 kilomètres de hauteur, nous trouvons la ionosphère

changements de temps qui s'annoncent et en avertir les régions menacées.

Ce sont des savants allemands et italiens qui, les premiers, il y a un siècle et demi, se sont mis à réaliser cette tâche. L'Accademia del Cimento de Florence fit procéder à des observations météorologiques sur divers points de l'Italie et à la fois à Innsbruck, Osnabrück et à Varsovie. La Société de météorologie du Palatinat, fondée à Mannheim en 1780, distribua des instruments de précision à 39 stations dans presque tous les pays de l'Europe. Seule l'Angleterre restait à l'écart. Ce fut un savant allemand, Alexandre de Humboldt, qui établit le premier, en 1817, une carte indiquant la répartition de la chaleur à la surface du globe. Il fit valoir toute l'autorité que lui conférait sa réputation mondiale pour amener les Etats à organiser eux-mêmes les études météorologiques. Vers le même temps, Brandès, un physicien allemand de Breslau, établissait la première carte d'isobares, lignes des points de la terre où la pression est la même à un instant déterminé. On se sert encore de ces isobares dans les cartes météorologiques. En 1842, le météorologue allemand Mahlmann proposait d'utiliser le télégraphe électrique que l'on venait d'inventer pour annoncer le temps et avertir de la tempête.

Il n'a pas été possible cependant d'organiser d'une façon efficace les services météorologiques tant que l'on n'a pu fournir à temps les renseignements concernant orages, tempêtes, grêle et vagues de froid. Le mauvais temps progresse, en effet, à une vitesse de 30 à 50 kilomètres et l'on a même vu des cyclones qui avançaient à une vitesse de plus de 100 kilomètres à l'heure. Il a fallu la découverte de la merveilleuse source d'énergie qu'est l'électricité, domptée par les moyens de la technique, pour arriver à établir des pronostics certains et avertir à temps. L'onde électrique, parcourant





300.000 kilomètres à la seconde, devance les plus violentes tempêtes. Télégraphe, sans-fil, radio permettent maintenant aux services météorologiques d'avertir l'Europe du danger et la mettent à l'abri des surprises.

C'est à la France que revient le mérite d'avoir organisé officiellement, la première en Europe, un service météorologique régulier. La guerre de Crimée en fut la cause directe. En 1854, le « Henri-IV », assailli dans la baie de Balaklava par la tempête, sombra parce qu'il n'avait pas été prévenu. L'année suivante commençait à paraître chaque jour, à 10 heures, une carte météorologique sur laquelle étaient relevées les observations faites le matin même dans toute la France. Cinq ans plus tard, les Pays-Bas créaient le premier service d'avertissement de tempête pour la na-

vi gation. En 1868, on créait, en Allemagne, l'Observatoire maritime qui publiait un bulletin pour l'Atlantique. Des expéditions allemandes, danoises, norvégiennes dans l'Arctique, les voys hardis d'altitude de l'observatoire de Lindenberg; l'expédition au pôle nord du dirigeable « Zeppelin », à laquelle prit part le météorologue russe Motschanow; les voyages d'exploration du Météor, l'expédition malheureuse au pôle nord du général italien Nobile, les ascensions courageuses dans la stratosphère du Belge Piccard, les re-

cherches du Norvégien Bjerknès à la suite de ses études à Leipzig, les expéditions d'alpinistes allemands dans l'Himalaya furent des entreprises qui servirent plus ou moins à l'étude des phénomènes météorologiques et qui enrichirent nos connaissances de ce qui se passe dans l'atmosphère.

On aurait peine à trouver un seul nom d'Anglais parmi ceux des pionniers de la météorologie. Certes, à l'Exposition universelle de 1851 à Londres, on pouvait acheter, pour un penny, une carte météorologique imprimée

chaque jour et portant les indications que vingt-deux stations transmettaient par dépêche. Mais à un congrès de météorologie à Friedrichshafen, le délégué anglais déclarait avec un sourire supérieur que ses compatriotes préféraient ne point participer au service météorologique de l'Europe que de renoncer à leur habitude de mesurer la température en degrés Fahrenheit.

Les peuples européens avaient convenu depuis longtemps d'adopter le thermomètre centigrade et dans tous les bulletins météorologiques, la température

était indiquée en centigrades, à l'exception de ceux de l'Angleterre. Elle persistait donc dans sa « splendide isolation » dans le domaine de la météorologie également, comme elle l'avait fait lors des conventions européennes sur les chemins de fer et l'aviation. Elle s'obstinait à rester à l'écart. Actuellement encore, elle mesure la pression atmosphérique à la ligne et au pouce, l'intensité du vent au mille anglais à l'heure. Lorsqu'on se mit en Europe, voici plusieurs dizaines d'années déjà, à introduire l'usage de trois relevés par jour, le matin, le midi et le soir, afin d'unifier le système de renseignements, ce furent de nouveau les Anglais qui sabotèrent cette décision de la conférence européenne de météorologie, parce que « ce n'était pas dans leurs habitudes » de faire le

relevé des indications à 2 heures de l'après-midi ! Il n'était pas non plus dans leurs habitudes de reconnaître les mêmes droits à l'Europe et à ses peuples. Ils les considéraient comme de dociles vassaux et quand ils parlaient des Européens, ils employaient avec mépris le terme de « continentaux ».

Mais l'Europe a organisé son service météorologique sans l'aide des Anglais. Plus de mille stations existaient en Europe en 1939. L'Allemagne, à elle seule, en avait plus de cent et faisait mesurer les précipitations atmosphériques dans plus de six mille endroits. La France, elle, avait plus de soixante-dix stations météorologiques; l'Italie, la Norvège et la Suède, chacune plus de cinquante; l'Espagne, trente; le Portugal, vingt, dans la métropole et

sur les îles de l'Atlantique. Le Danemark et la Turquie, la Finlande, la Roumanie, les Pays-Bas, la Hongrie, la Belgique et la Bulgarie, la Suisse et la Grèce, tous avaient leurs stations et leurs bureaux météorologiques qui assuraient avec succès la collaboration européenne.

Les Soviets eux-mêmes qui, pourtant, fermaient anxieusement toute fenêtre donnant sur l'Europe, avaient laissé ouverte une toute petite lucarne pour voir le firmament au-dessus de l'Europe. Les stations météorologiques des Soviets, au nombre de deux cents jusqu'à l'Oural, et la station dans l'Arctique transmettaient leurs observations à l'Europe, à contre-cœur peut-être. Mais les Soviets étaient représentés par leurs météorologues dans les commissions et les congrès européens.

En juin 1939 se réunirent à Berlin les météorologues du monde entier. Il y avait là des Japonais, des savants américains, australiens, des météorologues venus de l'Afrique. Toutes les nations européennes étaient représentées, mais les délégués des Soviets n'étaient pas venus... Motschanow écrivit de Léningrad qu'il regrettait de ne pouvoir saluer ses collègues européens, mais il ne pouvait s'absenter. Dans une seconde lettre, le Service de Météorologie et d'Hydrographie de l'Union soviétique demanda de rayer de la liste des membres les météorologues F... et W..., parce qu'ils ne faisaient plus partie des services... Au cours de la session, le météorologue suisse Lugeon déclara qu'il avait à diverses reprises essayé de se mettre en rapport avec le membre de la commission P..., mais sans succès.

Les Soviets avaient refermé la petite lucarne. Le sort des curieux qui avaient passé la tête par cette lucarne pour regarder du côté de l'Europe n'est pas douteux, après tout ce que les soldats allemands ont pu voir en Russie soviétique... Dix semaines après ce congrès, Londres jetait le brandon de la guerre sur le continent européen. Il fallut cesser le service météorologique public.

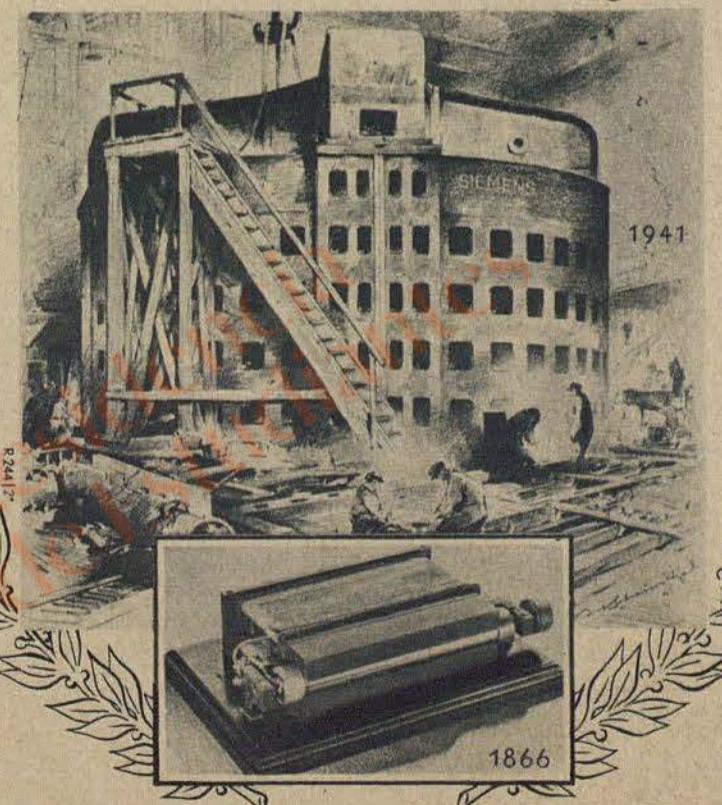
Ce qui, jusque-là, a été réalisé, ce que les météorologues ont accompli pendant cette guerre, et surtout les grandes et généreuses tâches qui attendent la nouvelle Europe, feront l'objet d'un prochain article.

Ludwig Kapeller.

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de Kaweco

SIEMENS

75 années de la dynamo



En 1866 déjà, Werner Siemens avait découvert le principe dynamo-électrique. Le 17 janvier 1867, il en fit rapport à l'Académie des Sciences de Berlin et souligna que, par cette découverte, la technique avait acquis le moyen de produire des courants électriques de toute

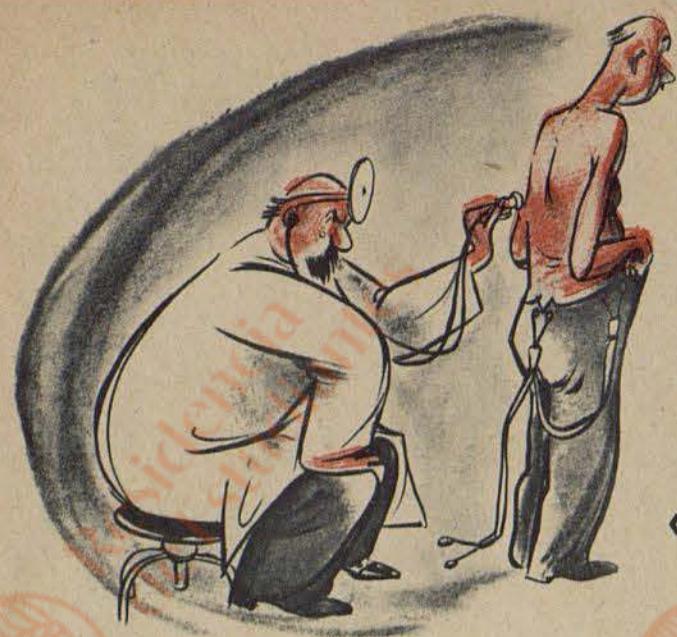
1866  
Première dynamo par  
Werner Siemens  
Puissance : 27 watts.



intensité désirée. Depuis, les exigences ont, en effet, augmenté d'une façon gigantesque. Actuellement, les usines Siemens sont en train de terminer quatre alternateurs hydro-électriques, les plus grands construits jusqu'à ce jour en Europe, et dont chacun atteint la puissance de 100.000 kVA.

1941  
Le plus grand alternateur  
hydro-électrique construit  
en Europe  
Puissance : 100.000 kVA.

SIEMENS & HALSKE AG · SIEMENS-SCHUCKERTWERKE AG  
BERLIN-SIEMENSSTADT



«Simulacre!...»

## «Prenez, aujourd'hui, deux grains de café...»

Réflexions autour des bâtons de rouge, de l'alcool,  
du tabac, des bas et autres belles choses

«Que pourrais-je bien encore lui interdire?  
Au bon vieux temps du tabac, de l'alcool,  
il était facile de prescrire un régime.»



Orgueil de propriétaire. (Elle a encore des provisions de bâtons de rouge.)

Dessins: v. Malachowski



«L'essence algérienne irriterait trop votre peau.  
Madame, pour les soins de votre visage, je vous  
recommanderai plutôt notre mélange d'eau de pluie.»

«Prenez deux grains de café, Mathilde, je vous en prie.  
je voudrais boire, aujourd'hui, un moka double!...»

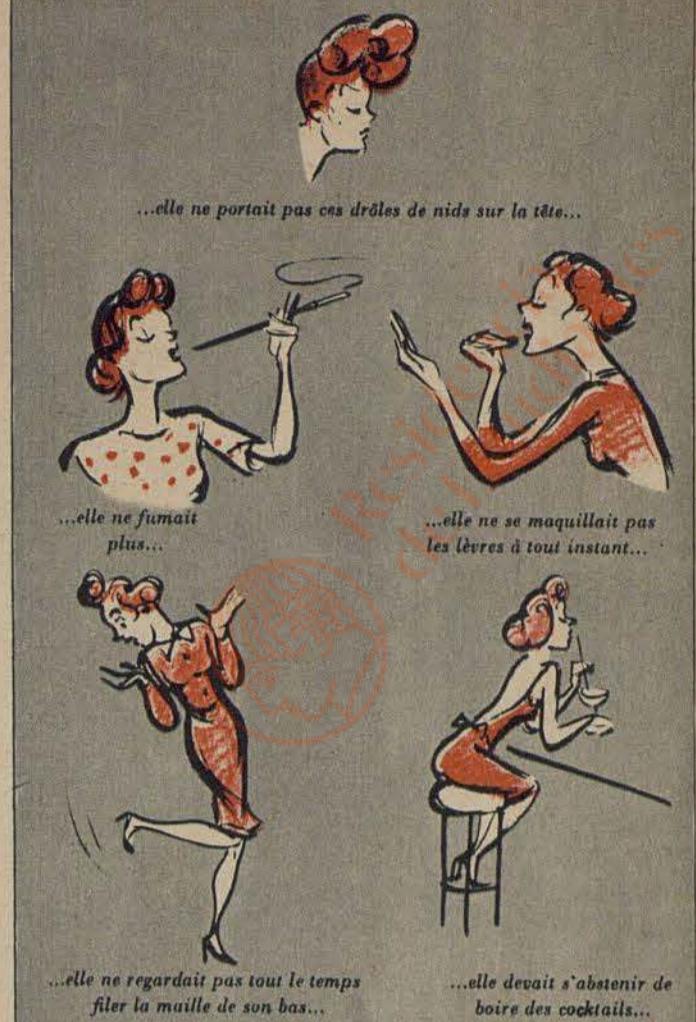


«Quoi! Encore du papier hygiénique? Mais je vous en ai vendu un rouleau la semaine dernière...»



«Cette année, vous n'aurez qu'une poupée vivante...»

SERAIT-ELLE MOINS CHARMANTE SI:



...elle ne portait pas ces drôles de nids sur la tête...

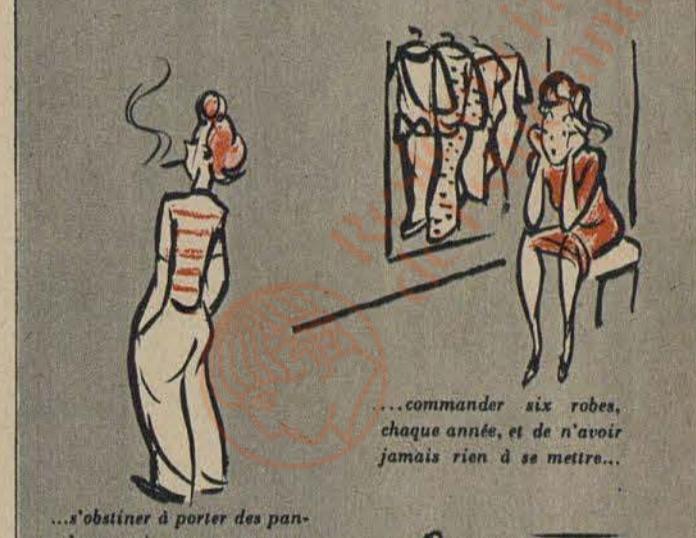
...elle ne fumait plus...

...elle ne se maquillait pas les lèvres à tout instant...

...elle ne regardait pas tout le temps filer la maille de son bas...

...elle devait s'abstenir de boire des cocktails...

EST-IL REELLEMENT NECESSAIRE DE:



...commander six robes, chaque année, et de n'avoir jamais rien à se mettre...

...s'obstiner à porter des pantalons qui ne vont pourtant pas à toutes les femmes



...venir au rendez-vous en auto et arriver, quand même, en retard...



Non, même si elle vient à pied... nous l'attendons néanmoins avec impatience



...Aujourd'hui, où elle est privée de tant de choses, elle nous semble plus attrayante que jamais

## Tours et détours

Qui était cet Harald qui lui causait tant d'inquiétude ? Son mari ? Son amant ? Était-elle libre ? Pourrait-elle le suivre à Rome ? Et s'il restait à Bologne ? Tout l'hiver ou pour toujours ? Lorsqu'elle serait seule comme aujourd'hui, pourrait-il encore enfoncer de l'épaule la porte étroite, monter l'escalier et parvenir jusqu'à elle sans qu'on le vit ?

Il tendit l'oreille. Aucun bruit ne venait de la chambre. Elle s'était assise dans son fauteuil au coin de la cheminée et, les yeux fermés, elle attendait.

Lorsqu'on frappa, elle prit un livre ouvert sur la petite table près d'elle et fit semblant de lire.

Son vieux domestique entra, suivi de sa femme, enveloppée dans un châle et toute pâle. Elle n'avait pas voulu qu'à cette heure tardive sa maîtresse restât seule avec des hommes grossiers.

Trois hommes en uniforme, en effet, se montrèrent derrière elle. Celui qu'à ses galons on reconnaissait être leur chef expliqua d'une voix rogue qu'ils venaient de perquisitionner aux autres étages et qu'ils devaient poursuivre leurs recherches dans tous les recoins de la maison. Le malfaiteur s'y cachait certainement, la terre ne l'avait pas englouti, que diable ? Maîtresse de ce palais, elle était responsable et elle s'épargnerait beaucoup d'ennuis si elle livrait l'individu que peut-être, par un

sentiment de pitié déplacé, elle tenait caché.

— Il ne me viendrait jamais à l'idée de cacher un criminel, dit-elle avec un sourire en levant les yeux. Du reste, comment aurait-il pu entrer ? Faites d'ailleurs votre devoir. Bepino et Enrietta vous accompagneront.

Restée seule, elle laissa choir le livre, referma les yeux. Un sourire errait sur ses lèvres.

Volker ! Volker ! pensait-elle.

Tout en elle chantait son nom.

Elle entendait les hommes aller et venir. Ils prenaient leur temps, fouillaient soigneusement. La femme ne bougeait pas, figée par sa tension.

Au bout de quelque temps, elle n'aurait su dire si les minutes d'attente avaient été longues ou courtes, elle entendit les pas se rapprocher. On pénétrait dans le vestibule. Un poing frappait rudement à la porte. Précédant les deux vieux domestiques, les policiers entrèrent, jetant des regards méfiants autour d'eux. L'un, comme par hasard, heurta le panneau qui rendit un son creux. Il y avait certainement derrière ce panneau un réduit où quelqu'un pouvait se cacher ! Mais son chef, de mauvaise humeur et sans doute à bout de patience, lui dit que bien sûr ça sonnait creux. Ne voyait-il pas, l'imbécile, que les coins étaient arrondis, alors que les murs forment angle. Comment le malfaiteur, à moins d'être un esprit, aurait-il traversé le panneau ?

— Madame nous montrera certainement la cachette, quand elle saura

que l'homme que nous cherchons est l'assassin de son fils.

La femme tressaillit, comme sous le coup d'une main invisible. Elle pâlit affreusement. Si elle se levait, elle allait défaillir. Les deux vieux s'élançèrent pour la soutenir. Elle les repoussa doucement et réussit à se lever sans faiblir.

— Veuillez m'excuser, fit-elle d'un ton glacé, en faisant signe que les hommes devaient se retirer.

Ils sortirent sans un mot. Au bout de quelque temps, le vieux passa la tête par l'entrebattement de la porte et demanda si Madame n'avait pas besoin de ses services.

Non, elle n'avait besoin de rien. Ou plutôt si : il ranimerait le feu qui était près de s'éteindre.

Puis le vieux sortit. Les brindilles crépitaient, jetaient des étincelles, les bûches craquaient sous la morsure de la flamme.

Volker, de son réduit, entendait le pétilllement. Trois pas dans un sens, trois pas dans l'autre, il allait nerveusement entre les robes qu'il frôlait. Puis il se mit à tâter le panneau et découvrit le ressort.

La femme était debout au milieu de la chambre. Lentement, lentement, il s'avança vers elle. Mais toujours elle ne bougeait pas, ne levait pas les yeux. Quand il fut tout près, il se jeta à genoux.

— Cette nuit, on m'a tué mon fils Harald, dit-elle, et, posant la main sur ses cheveux : « Tu seras maintenant mon fils. »

Dessins : Hanna Nagel

## Anecdotes

### Politesse royale

Le colonel de Forcade avait été grièvement blessé dans la bataille de Kesselsdorf et boitait. Un soir, à un souper donné par Frédéric le Grand, le roi l'aperçut debout dans un groupe d'officiers. Il lui apporta une chaise et dit : « Il m'a offert sa santé, son roi peut, tout au moins, lui offrir une chaise. »

Bien souvent, **Le violon intraitable** lorsqu'il était prié à dîner, on demandait à Paganini de faire apprécier son talent, mais le virtuose était excédé de cette façon d'agir. Dès qu'un hôte lui disait :

— Surtout, n'oubliez pas votre violon... Le maître avait pris l'habitude de répondre :

— Merci, mon violon dîne à la maison.

**Calcul compliqué** anglais partit un jour en voyage. Les cadets devaient définir, d'après les longitudes et les latitudes, l'endroit précis où se trouvait le bateau. On ne voyait que ciel et eau. L'officier de navigation examine les résultats ; puis il commande à un des élèves :

— Découvrez-vous ! Selon votre calcul vous vous trouvez, en ce moment, au milieu de l'abbaye de Westminster.

**Patience...** à Gabrovo, en Bulgarie, le thermomètre indiquait 30 degrés en-dessous de zéro. Un habitant observait depuis un moment le manège d'un passant qui, malgré le froid, s'était arrêté. Intrigué, il lui demanda :

— Vous attendez quelqu'un ?

— Vous avez deviné juste, répondit-il, je viens de casser ma cruche de vin et j'attends qu'elle soit gelée, afin de la porter à la maison !

**TOGAL** est connu dans le monde entier

Si vous en exprimez le désir, le livre illustré et très intéressant "La lutte contre la douleur" vous sera envoyé gratuitement par les usines Togal à Lugano (Suisse) ou par les usines Togal à Munich 8.

# Patachon sans Pat

Photos:

Barbara Lüdecke, Bruckmann & Co.

ILS SEMBLAIENT INSEPARABLES. Il y a une quinzaine d'années, le long et maigre professeur Schenström eut l'occasion de rencontrer, à Copenhague, le petit clown Madsen. Ils décidèrent de créer ensemble un numéro comique. Et, sous le double nom de "Pat et Patachon", les deux Danois ont tourné un nombre incalculable de films et, pendant des années, ont divertis millions de spectateurs dans toute l'Europe.



MAINTENANT, PATACHON EST TOUT SEUL. Le petit homme bedonnant est retourné à ses anciennes amours, le cirque. Il est à la fois clown et propriétaire. Mais Patachon ne peut pas vivre seul. Il lui faut toujours quelqu'un auprès de lui. Et lorsque ce n'est pas un jeune lion de mer c'est...

... UN PONEY. Des hommes ou des bêtes... Et cela lui est tout à fait indifférent que son public favori — les enfants — ignore la renommée qu'eurent autrefois, dans le monde entier, l'oncle Madsen et le vieux Pat.

Signal 3ème année, N° 3 — 1er numéro de Février 1942. Parait tous les 14 jours / Rédacteur en chef: Wilhelm Reetz. Réd. p. i.: Hugo Mösslang / Édition du Deutscher Verlag, Kochstr. 22-26, Berlin SW 68. Tous droits de reproduction des textes et des photographies réservés pour tous pays / Alle Rechte vorbehalten. Tutti i diritti riservati / All rights reserved / Imprimé par Curial-Acherau à Paris.

# MAUSER

Armes de chasse,  
de sport et de défense,  
instruments de précision,  
machines à compter



MAUSER

MAUSER - WERKE AG OBERNDORF / NECKAR

F. OLLERICH

# Signal



L'équipage  
d'un sous-marin se bat  
à 750 mètres d'altitude...

Bataille à coups de boules de  
neige dans un centre récréa-  
tif de la marine de guerre,  
au mont des Géants (entre  
la Suisse et la Bohême)

Photographie du correspondant  
de guerre Wagner, PK